HENRI MAZEL

Vieux Saxe



PARIS

Edmond Girard, Éditeur

8, RUE JACQUIER, 8

[illegible]

[illegible]

[illegible]

Pour paraître :

Le [illegible].

Le [illegible].

L'[illegible].

Sous la direction de l'auteur :

L'[illegible], revue [illegible] d'art et de [illegible]. Paris, 26, rue de Varenne, paraît [illegible], depuis le premier avril [illegible], par fascicules de [illegible] et [illegible] pages, formant à la fin de l'année 2 beaux volumes grand in-4°. — 5 volumes parus.

Abonnements : France, [illegible] fr. ; Étranger, 7 fr. Le fascicule : 60 centimes.

LE GALANT STRATAGÈME



PERSONNAGES

LE MARÉCHAL.

SILVIA, sa fille.

LISETTE, suivante de Silvia.

LE COMTE ARMAND, fiancé de Silvia.

CRISPIN, laquais d'Armand.

LE COMMANDEUR.

HORTENSE, sa nièce.

MARTON, suivante d'Hortense.

LE BARON AGÉNOR, fiancé d'Hortense.

FRONTIN, laquais d'Agénor.



I.

LE GALANT STRATAGÈME

Au château du Maréchal. — Grand vestibule de style Louis XIV: portes vitrées sur la cour d'honneur. — Meubles volants de style Louis XV et Louis XVI.

SCÈNE PREMIÈRE

LE MARÉCHAL, LE COMMANDEUR, puis SILVIA, HORTENSE.

LE COMMANDEUR.

Eh bien, mon cher Maréchal, que vous semble de cette lettre que nous recevons de nos futurs gendres et de leur plaisante invention?

LE MARÉCHAL.

Vous l'avouerai-je, Commandeur, cette invention ne me paraît pas aussi plaisante, et, pour ma part, je n'en augure rien de bon.

LE COMMANDEUR.

Quel désagrément pronostiquez-vous de tout ceci?... il ne vous revient donc rien de votre jeunesse? quoi de plus délicat que l'imagination de notre jeune Comte et de notre jeune Baron? ils ne connaissent pas encore leurs fiancées ni ne sont connus d'elles; néanmoins, ils veulent s'en faire bien venir, et, dans ce dessein, chacun consent à revêtir un déguisement qui lui permettra d'approcher de sa belle sans qu'elle en ait soupçon et d'étudier ses goûts et ses inclinations de façon à pouvoir s'y mieux plier ensuite. Bien au contraire ce stratagème est du dernier galant; il plaira certainement à ma nièce dont l'humeur est un peu bizarre, vous le savez, et j'avoue qu'il est aussi de mon goût, et me prévient en faveur du Baron mon futur gendre.

LE MARÉCHAL.

Passe pour votre nièce, mon vieil ami; mais ma fille à moi, si j'en juge par son père, ne goûtera guère ces billevesées qui ne laissent pas que de me surprendre un peu de la part de ce jeune Comte dont on m'avait si fort vanté le sérieux de caractère et la maturité d'esprit.

LE COMMANDEUR.

Il est constant que nous ignorons si nous n'aurons tous qu'à nous réjouir du succès de ce stratagème.

LE MARÉCHAL.

Et de même s'il réussit, Commandeur! Le mariage est-il si frivole qu'il ne puisse se passer de cadeaux et de déguisements, toutes choses qui conviennent bien à un ballet de carnaval, mais ne me semblent guère s'accommoder à un sacrement de notre sainte religion.

LE COMMANDEUR.

Vous parlez d'or, et de notre temps vous auriez clos

toute bouche, mais nos fils et neveux ont changé tout cela. La religion ! où donc la voyez-vous de grâce? Le respect dû au mariage! autre antiquaille; le Grand roi célait ses amours et pensait, la nuit, se rompre les os sur les toits. Aujourd'hui l'adultère ne déshonore pas, c'est son absence qui fait remarquer; on n'en rit même plus et ce qui était de notre temps l'apanage des Sganarelle et des Georges Dandin est aujourd'hui passé dans les mœurs des Dorantes et des Horaces les plus élégants de la Cour.

LE MARÉCHAL.

Eh bien, puisque vous convenez avec moi sur le blâmable de la chose, pourquoi ne pensez-vous pas à ma façon sur le stratagème de nos jouvenceaux?

LE COMMANDEUR.

Voilà le beau! parce que, tout en constatant les sauts du goût public, je crois inutile de m'y opposer en moraliste chagrin. Et puis, voyez-vous, mon vieux Maréchal, plus on vieillit et plus on sourit; j'ai vu disparaître un à un tous les jansénistes du Parlement et de la Ville... Nous autres qui avons vu les derniers jours du Grand Roi, nous devons être indulgents pour les premiers de son arrière petit-fils.

LE MARÉCHAL.

C'est vrai, par la sambleu!

LE COMMANDEUR, *s'exaltant légèrement.*

Quel dommage de ne pas naître aujourd'hui, nous allons nous coucher... juste quand l'opéra devient intéressant. Nos neveux sont bien heureux, ils verront de belles choses! Je ne sais si vous êtes comme moi, Maréchal, je me sens tout rajeuni par ces idées généreuses qui flottent dans l'air, ces progrès incessants de la science, n'y a-t-il pas là de quoi tourner la tête? Et ces progrès

plus éclatants encore de la philosophie, de la sensibilité, ce goût de la chose publique, cet amour du peuple, cette aurore de la liberté... Que va-t-il sortir de tout cela ?

LE MARÉCHAL, secouant la tête.

Je tremble qu'il n'en sorte rien de bon.

LE COMMANDEUR.

Que de prudence pour un soldat! Moi, j'ai la foi! J'aime mon roi comme j'aime le peuple et je suis sûr que les deux me le rendent. Si vous aviez été comme moi du voyage de Sa Majesté en Normandie, vous auriez ouï ces cris d'amour, ces attendrissements, ces pleurs de joie, cette idolâtrie de notre bon peuple, nous en étions tous émus et le cœur sensible de Sa Majesté plus encore que le nôtre. Ah! si j'avais vingt ans de moins, je serais déjà en Amérique à verser mon sang pour la liberté! Et quel beau jour, quand la France à son tour se lèvera tout entière, le flambeau de la philosophie dans la main, et conviera les peuples à ouvrir avec elle l'ère de la vertu!

LE MARÉCHAL.

Je voudrais vous croire, mais ce jargon nouveau m'effraie; vous êtes de la cour, moi je réside et je vois le peuple de plus près que vous; il a le cœur sensible et bon, je vous le concède, mais il suffit de quelques méchants pour le transformer en tourbe sanguinaire; les fonctions dont Sa Majesté a daigné m'investir m'obligent à surveiller tous les contrebandiers et faux-sauniers de la province; je n'ai jamais failli à mon devoir; aussi je sais ce que j'aurais à attendre de ces gens là, le jour où... et cependant j'ai passé six mois en captivité chez les Hurons, quand je servais sous M. de Montcalm!... Mais, vive Dieu! j'ai reçu de mes pères une épée sans

tache et je compte bien, moi vivant, ne la rendre qu'à mon fils aîné!

LE COMMANDEUR.

Paix, paix, mon vieil ami, vous me faites frissonner. Tant de bruit à propos d'une plaisanterie plus ou moins bonne, je le confesse, de nos futurs gendres! Allons, prenons les choses comme elles sont, d'autant que ces jeunes gens doivent être en route, et qu'il serait trop tard pour leur faire abandonner ce dessein.

LE MARÉCHAL.

J'espère encore qu'ils ne l'auront pas mis à exécution; leur lettre n'en parle pas comme d'une chose faite; il me plait de penser qu'ils y auront renoncé... (Regardant sa montre.) C'est vrai, ils doivent approcher du château; il me presse de connaître ce jeune Comte qu'on m'a si fort loué; je ne le crois pas l'auteur de ce déguisement.

LE COMMANDEUR.

Il vaudrait mieux en effet que ce soit le Baron puisque je suis moins sévère que vous.

LE MARÉCHAL.

Je ne le suis pas non plus, mon cher Commandeur; je me suis borné à dire que j'aurais préféré voir ces messieurs venir sous leur figure naturelle, et non point sous des habits d'emprunt qui pourront induire en erreur d'une façon plaisante, ce que je souhaite, mais qui pourront aussi embrouiller les choses d'une manière regrettable.

(Silvia et Hortense sont entrées depuis un moment et écoutent.)

LE COMMANDEUR, s'en apercevant.

Ouais, je crois que ces petites masques nous écoutent jaser depuis un moment.

LE MARÉCHAL, à Silvia.

Que faites-vous là, ma fille, et pourquoi êtes-vous entrée sans me saluer à voix haute?

SILVIA, d'un ton timide.

Monsieur, nous hésitions à vous aborder par crainte de vous troubler.

LE COMMANDEUR, à Hortense.

Ceci me déplait, ma nièce, il n'est point d'une jeune fille de qualité d'écouter aux portes comme une soubrette impertinente.

HORTENSE, un peu troublée.

Je vous jure, Monsieur, que je n'ai écouté à aucune porte...

LE MARÉCHAL.

Chansons que tout cela, vous vous entendez avec ma fille pour nous abuser. Ne vous écartez pas; nous avons, le Commandeur et moi, à vous instruire d'une nouvelle qui doit vous être le plus agréable du monde; sachez que M. le comte de Clarensac et M. le baron de Sumène, vos fiancés, que nous ne connaissons pas encore plus que vous, nous mandent qu'ils viennent passer l'après-midi au château; avisez-vous donc à vous parer à leur intention si vous voulez qu'ils vous trouvent à leur goût. Dès que la cloche de la grande grille sonnera, vous nous ferez informer de leur arrivée. (Révérences et baise-mains des demoiselles.) Allons, Commandeur, venez mettre votre habit de cour et votre croix de Saint-Louis.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

HORTENSE, SILVIA.

HORTENSE, avec joie.

Avez-vous ouï, Silvia, le Baron qui va venir!

SILVIA, même mouvement.

Et le Comte aussi! ma chère Hortense, que je suis impatiente de le voir!

HORTENSE.

Et moi donc de voir le Baron! Mais avez-vous compris ce que M. votre père a voulu dire en parlant de ces habits d'emprunt?

SILVIA.

J'ai idée qu'ils veulent nous donner un divertissement galant avec des masques et des instruments de musique, qu'ils s'habilleront en Turcs pour venir nous emporter avec eux dans une galère qui les attendra sur la pièce d'eau.

HORTENSE.

Point, Silvia; il y a plutôt apparence que, mettant à profit nos ignorances réciproques, ils se veulent présenter à nous sous des noms et des habits étrangers, pour nous pouvoir étudier à l'aise et nous inspirer de l'amour sans que nous nous en doutions; cela serait le fin du fin.

SILVIA.

Certes!... mais le moyen de les reconnaître, s'ils sont déguisés?

HORTENSE.

Rien de plus facile, ma chère; j'ai vu jouer chez M. le Duc, l'an dernier, une jolie comédie où le beau jeune homme se déguisait de cette façon pour arriver auprès de sa belle sans qu'elle s'en doutât; il prenait l'habit de son laquais qui prenait le sien.

SILVIA.

Fi donc! l'habit d'un laquais!

HORTENSE.

Pourquoi pas? est-il quelqu'un mieux à même qu'un laquais de pouvoir pénétrer partout, écouter ce qu'on dit, observer ce qu'on fait? le laquais n'est pas un homme, on ne prend la peine de déguiser devant lui ni ses gestes ni ses paroles, on se montre sous son jour véritable... et le faux laquais en fait son profit.

SILVIA.

Cela est encore pertinent. Que j'ai hâte de les voir venir, je me fais d'avance une joie de les épier sous leur livrée. Certes, ils ne se doutent pas que nous sommes instruites de leur stratagème, car c'est un véritable hasard qui nous en a éclaircies.

HORTENSE.

Je jouis d'avance de leur confusion!... Mais on sonne à la grande grille; ce doit être nos gentils seigneurs précédant humblement leurs propres laquais; nous rirons bien aussi de la suffisance pompeuse de ceux-ci. Allons, venez vite, Madame la Comtesse, venez vous faire belle pour M. le Comte Crispin.

SILVIA.

Et vous, Madame la Baronne, pour M. le Baron Frontin.

(Elles sortent.)

SCÈNE III.

FRONTIN, CRISPIN, puis SILVIA, HORTENSE.

FRONTIN.

Nous voici enfin dans la place! Pardi! ce n'est pas trop tôt, et j'ai pensé crever en route de chaleur et de fatigue. Je m'en vais reposer tout mon saoul, après avoir toutefois rendu mes devoirs à l'office.

CRISPIN.

Et après avoir annoncé nos maîtres: « Monseigneur, nous avons l'honneur d'appartenir à M. le Baron Agénor de Sumène et M. le Comte Armand de Clarensac qui nous chargent d'avoir celui de vous faire la révérence! » Hein! Frontin, que dis-tu de la complexion de mon langage?

FRONTIN.

Je la trouve fort ragoûtante, comme la mienne.

SILVIA, entrant.

Ma foi, je n'ai pu résister, et je vais profiter de ce que Hortense est à sa toilette pour les épier. (Haut.) Je vous salue, Messieurs.

FRONTIN, se rengorgeant.

On nous donne du *messieurs!* Mademoiselle, nous prosternons à vos pieds tout ce que notre respect a de plus précieux!

CRISPIN.

Nous nous ruons à vos genoux pour vous supplier d'accepter l'hommage de nos civilités les plus élégantes!

SILVIA, à part.

Quel jargon! (Haut.) Je vous rends grâces, Messieurs. (Profondes révérences des laquais.) Avez-vous fait un bon voyage?

FRONTIN.

Excellent, Mademoiselle, si vous entendez par là rapide. Nous sommes venus à franc-étrier, et avec un soleil!

CRISPIN.

Avec une poussière!...

FRONTIN.

Aussi nous n'en pouvons plus, et je vous dirai, Mademoiselle, si vous me permettez de parler à rez-de-chaussée, que nous crevons littéralement de soif.

CRISPIN.

Oui dà, je reconnais, si vous me donnez même licence, Mademoiselle, qu'un bon coup de vin serait le bienvenu.

SILVIA.

C'est bien, c'est bien, je vais ordonner des rafraîchissements. (A part.) Fi! il n'était pas besoin de feindre avec tant de naturel! Quel qu'il soit d'entre les deux, mon fiancé a l'air bien peuple! (Elle sort.)

FRONTIN.

Peste! mes compliments à M. le Comte; son sort ne me paraît point misérable.

CRISPIN.

D'où tiens-tu que c'est-là sa fiancée?... peut-être est-ce celle de M. le Baron.

FRONTIN.

Mardi! tu dis juste.

HORTENSE, entrant.

Je n'ai pas eu la patience d'achever ma toilette; ni pou-

dre ni mouches, comme il convient à une beauté des champs; j'avais tant hâte d'intriguer mon fiancé. Mais voilà le fin, lequel des deux?

CRISPIN.

Encore du monde! cambrons-nous, Frontin, nous avons du succès ici. (Tous deux s'inclinent pompeusement.) Mademoiselle!...

HORTENSE, bas.

Comme il est malaisé de feindre! De tels saluts seraient baroques de la part de valets. (Haut.) Je vous salue, Messieurs. (Nouvelles révérences.) Approchez-vous, de grâce, et me dites vos noms.

CRISPIN.

Crispin, Mademoiselle.

FRONTIN.

Frontin, Mademoiselle.

HORTENSE.

Est-il bien constant que ce soient là vos noms?

CRISPIN ET FRONTIN.

Ah! bah!... Ciel, oui, c'est juste! Quel déplorable oubli!

CRISPIN.

C'est moi qui suis Frontin, Mademoiselle, et j'appartiens à M. le Baron.

FRONTIN.

Et moi, Crispin, Mademoiselle, et je suis à M. le Comte.

HORTENSE.

Ce trouble, ces oublis, que de maladresses!... Allons, Messieurs, avouez que vous avez mal retenu votre leçon!

FRONTIN, bas.

Tout est découvert, Crispin, sauve qui peut!

CRISPIN, bas.

C'est tant pis, j'en dis du mirlirot.

HORTENSE.

Là, Messieurs, jasons donc s'il vous plait. Comment trouvez-vous le château de M. le Maréchal et quel est votre sentiment sur ses habitants?

CRISPIN.

Mais nous n'avons encore vu personne!

HORTENSE.

Comment personne?

FRONTIN.

Nous voulons dire, Mademoiselle, que nous autres laquais qui ne pouvons porter les regards bien haut, nous ne prêtons attention dans un château qu'aux servantes jeunes et accortes.

HORTENSE, à part.

Le sot aveu!

CRISPIN.

D'ailleurs, Mademoiselle, et à ne vous rien céler, je vous avoue que présentement toutes les Lisettes de la terre ne me feraient pas tourner l'œil et que je leur préfèrerais, (Hortense sourit.) sauf votre respect, un bon verre de vin de Bourgogne; je meurs de soif! (Hortense fait la moue.)

FRONTIN.

Et moi, sauf votre respect, Mademoiselle, de soif et de faim! Pour pouvoir annoncer décemment l'arrivée de nos maîtres, il nous a fallu venir à franc étrier, par un soleil affreux!...

CRISPIN.

Par une poussière horrible!... vous concevez, Mademoiselle.

HORTENSE.

Cela est bon; je vais donner des ordres. (A part.) Ceci me déconcerte. Comme ils ont l'air de la condition! Au début ils ne feignaient pas assez, mais à présent, ils se mettent trop dans la peau de leur personnage; je suis bien perplexe pour souhaiter lequel des deux soit le Baron. (Elle sort.)

SCÈNE IV.

FRONTIN, CRISPIN, LISETTE, puis MARTON.

FRONTIN.

Enfin nous sommes sauvés, je vois le meilleur qui s'approche!

LISETTE, entrant avec un plateau garni de flacons et de gobelets.

Les voilà donc, ces affamés, ces assoiffés! Fi donc! comme il est honnête de ne savoir répondre que: j'ai soif! et j'ai faim! quand une demoiselle veut bien s'intéresser à vous! Allons prenez ces gobelets.

CRISPIN.

Ah! que vous êtes charmante, quand vous vous échauffez, Mademoiselle...

LISETTE.

Lisette, pour vous servir. Et vous?

FRONTIN.

Frontin, pour vous aimer.

CRISPIN.

Crispin, pour vous adorer.

LISETTE.

Ouais, voici des déclarations à bout portant qui ne laissent pas que de me surprendre; je ne vous croyais pas aussi galants et pensais que vous n'aimiez... qu'à boire.

CRISPIN.

Il est temps pour tout, et nous ne demandons maintenant qu'à désaltérer notre cœur qui a soif d'amour.

MARTON, entrant avec un autre plateau.

Eh quoi, déjà en train? C'était alors bien la peine de m'envoyer ici.

LISETTE.

C'est que ma maîtresse, Marton, avait précédé la tienne.

FRONTIN.

Mais pourquoi ne boirions-nous pas un second verre? rien ne vous rend le cœur plus gaillard... bien que, Dieu merci! il n'ait pas besoin de ça.

MARTON.

Allons, buvez à votre suffisance.

FRONTIN.

Ah! la jolie brune, que vous êtes affriolante, Mam'zelle Marton, et que j'aurais de joie à vous voir accepter mon cœur comme j'ai accepté votre bouteille!

CRISPIN.

Et moi, jolie Lisette, que vous me rendriez heureux si vous vouliez bien ne pas exterminer mon amour!

LISETTE.

Eh! eh! cela peut se faire; vos maîtres viennent ici pour épouser nos maîtresses; si nous tombons juste, on pourra s'entendre.

CRISPIN.

Eh! morguienne! cela n'empêche pas les sentiments, et quels que soient nos maîtres et maîtresses, si tu voulais bien, Lisette... (Il l'embrasse.)

FRONTIN.

Si tu étais gentille, Marton!... (Il l'embrasse.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, HORTENSE, SILVIA.

HORTENSE.

On ne pouvait pas mieux s'y prendre en effet, si l'on voulait nous donner le change! Lutiner Lisette! Embrasser Marton!

LISETTE.

Grâce, Mademoiselle, je vous jure...

MARTON.

Ce n'est pas de ma faute; c'est par pure violence...

SILVIA.

C'est bon, écartez-vous et ne reparaissez plus! (Aux laquais.) Eh bien, Messieurs, il n'est plus besoin de feindre, nous savons tout. (Ahurissement des laquais.)

HORTENSE.

Nous étions désireuses de vous juger à loisir comme vous l'étiez de nous, mais à présent tout déguisement est inutile, nous vous connaissons à fond!

FRONTIN, à part.

Miséricorde! l'on me connait à fond!

SILVIA.

Vous remplissiez votre rôle avec trop de naturel pour que nous ne l'interrompissions pas, avouez-le!

HORTENSE.

J'aurais compris que vous en eussiez conté devant nous à Lisette et à Marton pour nous donner le change, mais profiter de notre absence pour embrasser nos suivantes en buvant du gros bleu!

CRISPIN, à part.

Brrr! c'était du gros bleu!

FRONTIN.

Mais, Mademoiselle, pouvions-nous décemment vous embrasser?

HORTENSE.

Non, cela vous aurait découverts, mais était-il nécessaire de profiter de vos livrées pour en conter à nos filles de chambre?

SILVIA.

Je ne vous cache pas que ceci nous prévient furieusement contre vous! (Elles s'écartent vers le fond à gauche.)

CRISPIN.

Décidément, je n'y vois goutte!

SCÈNE VI.

LES MÊMES, ARMAND, AGÉNOR, entrant sans voir Hortense et Silvia.

ARMAND.

Holà! hé! Crispin, Frontin! que faites-vous céans? Pourquoi n'étiez-vous pas à la grille du château pour nous recevoir?

AGÉNOR.

Je vois bien le pourquoi, (A Frontin.) Sac à vin, je t'avais pourtant bien recommandé de ne pas boire! Le moyen de ne pas jaser quand on est ivre!

HORTENSE.

Inutile, mes amis; (Profonds saluts d'Armand et d'Agénor qui l'aperçoivent.) ce n'était pas pour cela qu'on a fait boire ces messieurs, car nous savions à l'avance tout ce qu'il n'ont pas dit, et ont tout fait pour cacher... jusqu'à embrasser Marton et Lisette!

ARMAND, aux laquais.

Comment, marauds, non contents de vous enivrer, vous embrassez...

AGÉNOR, à part.

Mes amis, quand on donne du *messieurs* à nos laquais?

ARMAND.

Mesdemoiselles, nous mettons à vos pieds nos plus respectueux hommages, et puisque nous sommes entrés ici comme à la place d'armes, permettez-nous de nous nommer nous-mêmes. Voici le comte Armand de Clarensac et je suis le baron Agénor de Sumène.

SILVIA, bas.

Mais ils sont très bien, ma chère.

HORTENSE.

Il est constant, Messieurs, que vous aussi remplissez merveilleusement votre rôle, et que, si nous n'étions prévenues, nous pourrions aisément nous y tromper. On jurerait que vous n'avez jamais porté les habits de ces messieurs...

ARMAND.

Nous? des livrées?

HORTENSE.

Et que ces messieurs ont souvent porté les leurs.

AGÉNOR.

Je devine, Mademoiselle; vous vous attendiez à nous voir arriver au château sous un déguisement, et vous vous demandez si nous sommes bien les maîtres et si ces butors là sont bien nos laquais.

SILVIA.

Mais, à vrai dire,...

ARMAND.

Ce qui nous console est l'éloge que vous donniez tantôt à notre bonne mine, cela nous raccommoderait avec vous, s'il en était besoin.

AGÉNOR.

Il est vrai que nous avions rêvé, Mesdemoiselles, à

nous présenter ici sous des noms d'emprunt; nous en avions même instruit M. le Maréchal, votre père. (Hortense à qui il s'adresse lui fait signe que c'est le père de Silvia.) et M. le Commandeur, votre oncle, en demandant leur assentiment; mais ils devaient sans doute désapprouver le jeu puisqu'ils ont dévoilé notre dessein.

HORTENSE.

Ils n'ont rien dit, Messieurs; c'est nous qui avons surpris votre projet en les entendant causer par mégarde, et nous nous faisions une fête de vous intriguer sous vos faux costumes.

SILVIA.

Ainsi vous nous jurez que ce sont bien là vos laquais.

ARMAND.

Nos laquais et point autre chose, nous le jurons sur notre honneur. (Aux laquais.) Allons, faquins, tout ceci montre que vous avez manqué de respect à ces nobles dames et nous allons châtier votre impertinence!

CRISPIN.

Grâce, Monsieur, je vous jure que je n'ai point manqué de respect.

ARMAND.

Si, si, allez nous quérir ces deux bâtons que je vois là-bas.

FRONTIN ET CRISPIN.

Miséricorde! on va nous battre!

AGÉNOR.

Allez les quérir, coquins! ou je vous fais pendre!

FRONTIN ET CRISPIN.

Les voici, Monsieur.

ARMAND ET AGÉNOR, les bâtonnant.

Voilà pour vous punir de vos méfaits.

(Les laquais s'enfuient.)

AGÉNOR.

Ceci vous convainc-t-il, mesdemoiselles, et persistez-vous à croire à une intervention de rôles avec ces marauds? Pensez-vous qu'une personne de qualité soit susceptible de recevoir la bastonnade avec autant de naturel qu'un homme de la condition?

HORTENSE.

Votre parole nous suffisait, Messieurs, et il n'était point besoin d'autre chose.

AGÉNOR.

Eh bien, maintenant que la glace est brisée, pouvons-nous espérer que les impertinences de nos gens ne nous feront point de tort à nous mêmes, et que vous souffrirez, au moins sous condition, la cour respectueuse que nous aurons l'honneur de vous faire?

HORTENSE.

Mais, Monsieur le Comte, je ne suis point Silvia; la voici. Je ne sais trop d'ailleurs s'il serait décent pour elle de discourir avec vous, comme pour moi avec M. le Baron; il n'est point d'usage que les fiancés se voient pour la première fois hors de la présence des parents.

ARMAND.

Nous ne désirons rien plus que les saluer; et puisqu'il est d'usage de ne pas rester seul avec sa fiancée, que Mademoiselle Hortense veuille bien conduire M. le Comte chez M. le Maréchal, et Mademoiselle Silvia me guider moi-même chez M. le Commandeur.

SILVIA.

Mais rien de plus facile, Monsieur le Baron, veuillez venir avec moi.

SCÈNE VII.

HORTENSE, AGÉNOR, puis ARMAND.

HORTENSE.

Pour nous, Monsieur le Comte, il vaut mieux attendre, car M. le Maréchal est d'une humeur difficile, qu'il nous ait mandés auprès de lui.

AGÉNOR.

Je suis d'autant plus heureux, Mademoiselle, que je pourrai vous entretenir pendant quelques instants.

HORTENSE.

L'amitié que vous témoigne M. le Baron m'est une suffisante recommandation de votre mérite.

AGÉNOR.

Vous êtes, je le vois, d'un naturel confiant.

HORTENSE.

Sans doute, mais point jusqu'à la sottise; je ne manque pas de finesse, allez; et je saurai suffisamment, s'il le faut, surveiller mon mari.

AGÉNOR.

Ah! vous comptez le surveiller?

HORTENSE.

On dit qu'il en est parfois besoin.

AGÉNOR.

Et aimeriez-vous que votre époux vous surveillât?

HORTENSE.

N'en a-t-il pas le droit?

AGÉNOR.

Un droit peut n'être pas aimable.

HORTENSE.

A ne rien céler, je ne sais trop; s'il ne me surveillait pas, c'est qu'il m'aimerait peu, ce qui me fâcherait; mais s'il me surveillait trop c'est qu'il serait jaloux, ce qui me fâcherait davantage.

AGÉNOR.

Ainsi, vous ne goûtez pas les jaloux?

HORTENSE.

Oui dà, mais vous goûtez les questions, Monsieur le Comte. Encore si leur but était différent! Mais je ne saurais vraiment m'expliquer d'où vient que, dans cette heureuse conjoncture de pouvoir entretenir la meilleure amie de Silvia, vous ne la mettiez pas à profit pour vous instruire de son caractère et de ses goûts.

AGÉNOR, un peu confus.

Nous aurons beau temps de nous connaitre, une fois mariés.

HORTENSE.

Vous jugez donc qu'on peut ainsi s'épouser, à l'aveuglette; et si, une fois que vous vous serez connus, vous vous avisez de ne pas vous plaire?

AGÉNOR.

Eh! ne se plait-on pas toujours dans le mariage, et la sotte vie que l'on mènerait si l'on ne savait s'accommoder de part et d'autre?... N'est-ce point là le genre de mariage que vous rêvez, Mademoiselle, et ne préféreriez vous point un bonheur paisible mais continu à une succession de transports et de querelles?

HORTENSE.

Là, vous voyez bien que vous reprenez vos interrogations. Laissons cela, et me dites plutôt ce que vous pensez de votre fiancée?

AGÉNOR.

Mais les meilleures choses du monde.

HORTENSE.

Fi, que cela est explicite et enthousiaste! A vrai dire, Monsieur le Comte, je ne sais trop si vous l'avez regardée; je vous ai observé deux ou trois fois, à la dérobée, comme il sied à une jeune fille, et vous aviez toujours les yeux fixés... (Baissant les yeux.) sur une autre personne.

AGÉNOR.

Ne serait-ce pas que cette autre personne me semble préférable?

HORTENSE, ironiquement.

Déjà, Monsieur le Comte! Hélas, je crains bien que ma pauvre petite Silvia n'ait pas le bonheur qu'elle mérite... et que M. le Baron en ait trop, si l'on vous laissait faire. (Prenant un ton plus sérieux.) J'ignore, il est vrai, si ce sont là procédés de deux amis, comme vous semblez l'être, mais je savais moins encore qu'il était d'u-

sage, quand on vient faire la révérence à sa fiancée, de s'enflammer pour son amie

AGÉNOR, à part.

Je crois que je m'enferre. Si je trouvais un moyen de tirer mes chausses de ce guêpier! Ah! Dieu soit loué!

ARMAND, entrant.

Mon cher ami, M. le Commandeur, d'avec qui je sors, aurait le plus vif désir de connaître le fiancé de Mademoiselle Silvia.

HORTENSE.

Allez, Monsieur le Comte, peut-être aurez-vous le temps de revenir avant que M. le Maréchal ne vous ait fait prévenir.

ARMAND.

D'ailleurs, mon ami, je vous remplacerai là aussi. Je gage que le Maréchal a autant de désir de m'entretenir que M. le Commandeur de vous voir.

AGÉNOR.

Je le crois aussi, et m'y rends incontinent.... Mademoiselle! (Révérences.)

SCÈNE VIII.

ARMAND, HORTENSE, puis FRONTIN.

ARMAND.

Me donnez-vous la licence, Mademoiselle, de causer avec vous en attendant les ordres de M. le Maréchal? S'il

n'est pas de règle pour les fiancés de rester seuls ensemble, M. le Commandeur a l'air si indulgent qu'il ne nous grondera certainement pas de cette exception.

HORTENSE.

Certainement, le Commandeur n'a rien de la sévérité paternelle, et je suis heureuse de vous ouïr.

ARMAND.

J'ai été aussi satisfait de faire sa connaissance que celle de votre amie qui a bien voulu me conduire à lui. Aux quelques paroles que nous avons échangées, j'ai pu apprécier les rares qualités de cœur et d'esprit de mademoiselle Silvia.

HORTENSE.

Il est constant qu'elle est d'une grâce parfaite et d'une douceur inimaginable.

ARMAND.

N'est-elle pas plus jeune que vous?

HORTENSE.

De quelques mois à peine; ce qui a pu vous donner le change, est ce petit air de pensionnaire des Ursulines qu'elle a conservé, tandis que, pour ma part, j'ai pris un peu, n'est-ce-pas, les façons d'une jeune dame de la Cour.

ARMAND.

Je rends hommage à la suprême élégance de vos manières qui feraient sensation même à l'Œil-de-Bœuf, je m'en porte fort; mais je ne déteste pas non plus ce petit air de couvent dont n'a pu se défaire encore mademoiselle Silvia; il me semble le plus séduisant du monde, et j'avoue qu'il m'a fort disposé en sa faveur.

HORTENSE, coquettement.

Est-ce à dire que vous me blâmeriez de ne pas l'avoir conservé?

ARMAND.

Oh! Mademoiselle, d'où pouvez-vous le croire? N'êtes-vous pas digne de l'admiration de tous? Mademoiselle Silvia me parlait tantôt de vous en termes si élogieux.

HORTENSE.

Ah! vous aussi jasiez sur moi?... Allons la mode est universelle.

ARMAND.

Elle m'énumérait vos perfections avec une complaisance inouïe. N'est-ce pas que cela prouve une humeur charmante et promet de faire le bonheur de M. le Comte?

HORTENSE.

Cela est d'apparence.

ARMAND.

N'a-t-elle point parfois des sauts brusques, et son âme est-elle toujours également affectueuse et douce?

HORTENSE.

Oui dà.

ARMAND.

Aime-t-elle la Cour, le menuet, les grandes chasses?

HORTENSE.

Fort!... (Changeant de ton après un silence.) Excusez l'incivilité de mon interruption, Monsieur le Baron, si je vous demande de m'éclaircir d'un doute, la requête est délicate, et je ne la ferais pas à tous, mais le sympathique de votre air m'enhardit un peu... D'où vient que M. le Comte demande tant de détails sur la fiancée de son ami?

ARMAND, *étourdiment.*

Mais c'est que je m'intéresse fort à lui, et que...

HORTENSE.

Je me fais mal entendre, et voulais vous demander pourquoi votre ami qui sort d'ici s'intéresse autant à moi, votre fiancée, tandis que vous ne faites que me parler de Silvia, qui est promise à M. le Comte.

ARMAND.

Ceci est exact, par ma foi, et je suis confus de mon peu d'honnêteté à votre égard. Mais rassurez-vous, Mademoiselle, si nous nous sommes enquis, l'un et l'autre, de l'amie de notre future femme, c'est pour pouvoir nous communiquer nos jugements réciproques; il est plus facile d'étudier une amie de sa fiancée que cette fiancée elle-même.

HORTENSE, *ironique.*

Cela est juste.

ARMAND.

Ne pouvez-vous pas nous rendre la réciproque?

HORTENSE.

Ce ne serait que vous copier, et nous ne pourrions vous ravir l'honneur d'avoir été les premiers à frayer cette voie.

ARMAND.

De semblables comparaisons sont involontaires et, vous surtout qui nous avez vus tour à tour, pouvez maintenant nous juger et dire en quoi vous nous préférez l'un à l'autre.

HORTENSE.

Je ne suis point aussi subtile philosophe, et n'ai que des impressions d'ensemble, assez baroques; ainsi je

saurais m'expliquer pourquoi j'ai été froissée de voir M. le Comte s'occuper si fort de moi qui ne lui suis rien, tandis que j'ai été seulement surprise de ce que mon fiancé me parlait toujours de Silvia qui ne devrait pas lui importer.

ARMAND.

J'ai confessé mon indécence, ne puis-je espérer mon pardon?

HORTENSE, coquettement.

Hélas, que peut-on refuser à son futur seigneur?

FRONTIN paraissant.

M. le Maréchal est tout prêt à recevoir M. le Baron ou M. le Comte.

ARMAND.

Eh! bien, puisque le Comte n'est pas encore revenu, je me permettrai de le devancer. Me ferez-vous l'honneur de me guider, Mademoiselle?

HORTENSE.

Mais volontiers, Monsieur.

SCÈNE IX.

AGÉNOR, SILVIA, puis ARMAND.

AGÉNOR.

Personne! N'est-ce point ici pourtant que nous devions retrouver mademoiselle Hortense et mon ami?

SILVIA.

Vous semblez bien vous intéresser à Hortense, Monsieur le Comte, vous me parlez toujours d'elle.

AGÉNOR.

Moi, Mademoiselle?

SILVIA.

Oh! je ne vous querelle pas précisément là-dessus; cela est bizarre, moi-même je ne serais peut-être pas hors de critique; ainsi je vous ai questionné à plusieurs reprises au sujet de M. le Baron, n'est-ce pas?

AGÉNOR.

Cela est juste, Mademoiselle.

SILVIA, parlant un peu vite avec quelque confusion.

C'est uniquement pour jaser, car vous savez qu'une jeune fille ne doit point étudier impertinemment son fiancé... Je vous avoue que je me surprends moi-même en vous entretenant aussi facilement et avec aussi peu de trouble... J'étais certainement plus émue en écoutant tantôt M. le Baron, cela est étrange, n'est-ce pas, puisque ce n'est pas lui qui me doit épouser... aussi, est-ce justement pour ne pas être émue (et je le serais bien davantage sans doute puisque vous êtes mon fiancé) que je détourne un peu la conversation et vous interroge ainsi au sujet de M. le Baron... Ce peut bien être pour le même motif que vous me parlez toujours d'Hortense.

AGÉNOR.

Absolument pour le même motif.

SILVIA.

Cela doit vous étonner de m'entendre, moi la muette, babiller ainsi comme une petite folle; cela m'étonne bien, moi.

AGÉNOR.

Mais, Mademoiselle, n'ayant pas eu l'honneur de vous approcher encore, je ne peux pas savoir si vous parlez plus qu'à l'ordinaire.

SILVIA.

Comme vous êtes logique, Monsieur le Comte.

AGÉNOR, à part.

Le sot personnage que je joue ici!

SILVIA.

Oh! je parle ainsi parce que je suis avec vous; si j'étais avec M. le Baron, je n'oserais rien dire.

AGÉNOR.

Vous ne souhaiteriez donc pas être sa fiancée?

SILVIA.

Je ne sais; il me fait peur, bien que sa voix soit douce et ses manières gracieuses; j'ignore si je voudrais le voir ou l'éviter.

AGÉNOR.

Vous le saurez bientôt, Mademoiselle; le voici justement qui vient.

SILVIA.

Lui? Oh! de grâce, sortons... sortons!

AGÉNOR.

Au contraire, il faut vous aguerrir... (Haut, à Armand.) Arrivez donc, mon cher baron, nous parlions justement de vous.

ARMAND.

C'est un bonheur que je n'osais espérer, Mademoiselle. Je viens de chez M. le Maréchal; (A Agénor.) il a le plus vif désir de vous connaître, mon cher ami, à cause de

ce faux déguisement dont il vous croit toujours l'auteur; je n'ai pas cru devoir le détromper.

AGÉNOR.

Je reconnais là votre prudence; allons je vais me rendre auprès de lui. (A Silvia qui semble vouloir le retenir.) C'est le moment, aguerrissez-vous.

SCÈNE X.

ARMAND, SILVIA.

ARMAND.

Était-ce une erreur de ma part, Mademoiselle? J'ai cru voir, à mon entrée, vos joues pâlir, vos lèvres trembler, vous vous rapprochiez du Comte; serait-ce que je vous fais peur?

SILVIA, un peu émue.

Je ne sais, Monsieur.

ARMAND.

Nous avons cependant longuement causé déjà, ne nous sommes-nous pas promis une bonne et fidèle amitié, et n'avez-vous déjà plus confiance en moi? Voyons, que vous semble de votre fiancé?

SILVIA.

Il est fort présentable.

ARMAND.

Oh! que voilà un terme qui n'indique pas un grand

enthousiame et comme j'aurais peu d'envie à sa place à m'en trouver satisfait. Quelle qualité vous a donc déplu en lui?

SILVIA.

Je ne sais trop, à vrai dire; il me parle toujours d'Hortense, et cela m'est quelque peu désagréable, vous comprenez... il est vrai qu'en revanche je lui parle un peu de... d'un autre.

ARMAND.

Et de quel autre pouvez-vous parler que vous et lui connaissiez? Nous n'avons pas tant d'amis communs qu'il ne puisse m'être ignoré; quel est son nom?

SILVIA, rougissant.

Voilà encore de ces phrases que vous vous plaisez à dire, et qui sont tout embarrassantes.

ARMAND.

Vraiment?

SILVIA.

Mais aussi, votre ami ne parle jamais ainsi; avec lui je ris et cause en toute liberté, avec vous je ne le peux pas, et vos moindres paroles me troublent; seriez-vous un méchant, M. le Baron?

ARMAND.

Un méchant? moi qui voudrais mourir plutôt que de vous causer la moindre affliction, qui ne souhaite que votre bonheur, votre joie, qui voudrais avoir tous les trésors de Golconde pour les mettre à vos pieds!...

SILVIA.

Si vous ne voulez que mon bonheur, pourquoi suis-je tout émue quand je me trouve à votre côté? Je ne sais si je vous hais ou si je ne vous hais pas, je voudrais

pleurer et rire tout ensemble, et je ne peux supporter sans trouble le feu de votre regard ou le son de votre voix; je n'éprouve rien de tout cela à côté de M. le Comte.

ARMAND, tristement.

Eh bien, Silvia, puisque vous ne voulez pas rester seule, avec moi, laissez-moi et allez le rejoindre.

SILVIA.

Encore un de ces mots qui me chagrinent! Pourquoi dites-vous que je ne veux pas rester avec vous, et quel désir me croyez-vous d'aller rejoindre M. le Comte?

ARMAND.

N'est-il pas votre fiancé, et ne l'aimez-vous pas?

SILVIA.

Lui?... C'est vrai, je l'aimerai sans doute puisque je dois l'épouser; au moins je m'en efforcerai... Mais pourquoi me parlez-vous de ceci? Vous avez donc juré, Monsieur, de me faire de la peine?

ARMAND.

Silvia, adorable Silvia, qu'allez-vous dire si je vous avoue que votre chagrin me remplit de joie? Ah! vous n'êtes pas seule à être émue, allez... venez, Silvia, descendons dans le parc, nous y trouverons sans doute M. le Maréchal ou M. le Commandeur, et nous y serons plus à l'aise pour cuaser, j'ai tant de choses à vous dire, des choses dont vous ne pouvez vous douter que confusément, et je suis si heureux déjà, quand vous ne l'êtes pas encore!

SCÈNE XI.

CRISPIN, LISETTE, puis FRONTIN et MARTON.

CRISPIN.

Mais vertuchoux, Lisette, pourquoi refuses-tu de m'entendre?

LISETTE.

Et vertuchoux, Frontin, pourquoi me forcerais-tu à t'écouter?

CRISPIN.

Parce que je n'ai à te dire que des agréments.

LISETTE.

Et si je n'en ai pas à te répartir?

CRISPIN.

Ah! Lisette, que tu es mauvaise, et que tu as tort de ne pas vouloir de mon cœur.

LISETTE.

Qu'en ferais-je, grand benêt?

CRISPIN.

Eh! ne devrait-il pas t'accommoder puisque mon maître doit épouser ta maitresse?

LISETTE.

Or ça, mon pauvre Frontin, tu as la berlue! Tu es à M. le Baron, n'est-ce pas? et ma maîtresse à moi, mademoiselle Silvia, est fiancée à M. le Comte.

CRISPIN.

Mais c'est aussi mon maître!

LISETTE.

Le Comte? que me disais-tu en ce cas que c'était le Baron?

CRISPIN.

Je m'y perds! C'est ma foi vrai. Écoute Lisette, je vais tout t'expliquer. Oui, je suis bien à M. le Baron, mais suppose que M. le Baron soit comte, ne serais-je pas alors à M. le Comte? (Il rit.)

LISETTE.

Le balourd? Qu'a-t-il à rire comme un coffre?

MARTON, entrant suivie de Frontin.

Non, non!... laisse-moi, Crispin, tu me romps la tête! Ah! Lisette, Frontin, sauvez-moi des obsessions de ce magot!

FRONTIN.

Ah! jolie Marton, quel vilain mot, et pourquoi me le bailler?

MARTON.

Parce que tu m'ennuies!

FRONTIN.

Eh morguié, moi je t'aime, que veux-tu que j'y fasse?

MARTON.

Oui, oui, franche grimace! nous les connaissons ces beaux enjôleurs à qui les serments ne coûtent guères; la perspective d'une prompte séparation est un bon piment pour l'amour. Ici: « Ah! jolie Marton, ton Crispin t'aimera toujours! » et dans quelques jours, plus de Crispin, et la jolie Marton se consolera en pleurant toute seule.

FRONTIN.

Mais foin de tout ceci, puisque nos maîtres se marient ensemble!

MARTON.

Grand benêt, oublies-tu que je suis à mademoiselle Hortense? et toi quel est ton maître, est-ce le Comte ou le Baron?

FRONTIN.

Attendez, s'il vous plait. Ce genre de question m'arrête toujours!

MARTON.

Le laquais bizarre qui ne sait pas le nom de son maître.

FRONTIN.

Oui, je suis à M. le Comte.

MARTON.

Eh bien! puisque ma maîtresse doit épouser M. le Baron!

FRONTIN.

Au contraire, Marton, cela s'accommode merveilleusement.

LISETTE.

Comment? lui aussi?

FRONTIN.

Suppose que M. le Comte soit en même temps baron; je serais alors à M. le Baron.

LISETTE.

Ça, trêve aux moqueries, seigneurs Frontin et Crispin; il y a quelque chose là-dessous, Marton, tous ces barguignages donnent à réfléchir. Voyons, répondez: lequel des deux est le Comte, lequel des deux le Baron?

(Silence.)

MARTON.

Eh bien, il vous est donc défendu de le dire?

CRISPIN.

Ah! fines mouches, vous avez bien deviné le mystérieux stratagème de nos maîtres!

LISETTE ET MARTON, avec joie.

Il y a un stratagème mystérieux!

FRONTIN.

Chut! si l'on vous entendait, il nous en cuirait! C'est par miracle que nous avons échappé tantôt aux coups de bâtons, gare à la récidive, nos maîtres ne plaisantent pas sur l'article!

LISETTE ET MARTON.

Eh bien, vite, parlez!

CRISPIN.

Personne ne vient-il par là?

LISETTE ET MARTON.

Non, non, personne.

CRISPIN.

Eh bien, sachez que M. le Comte n'est pas M. le Comte, et M. le Baron n'est pas M. le Baron!

LISETTE.

J'entends, M. le Comte est M. le Baron.

MARTON.

Et M. le Baron est M. le Comte.

FRONTIN.

Oui, ils ont voulu ainsi observer mieux à leur loisir leurs fiancées.

SCÈNE XII.

SILVIA et HORTENSE, qui ont entendu les derniers mots de la conversation, puis ARMAND. AGÉNOR, LE MARÉCHAL, LE COMMANDEUR.

SILVIA, portant la main à son cœur.

Ah! mon Dieu!

HORTENSE.

Ah! les mauvais plaisants! (A Agénor qui entre en ce moment avec les autres, d'un ton sec.) Tous mes compliments, Monsieur le Baron! (Mouvements divers.)

SILVIA, à Armand qui s'approche d'elle anxieusement.

Je crois.... que je suis.... bien heureuse, Monsieur le Comte.

LE COMMANDEUR.

Eh bien, mes jeunes amis, il me semble qu'on voit dans votre jeu.

AGÉNOR.

Ce sont ces satanés laquais qui ont dû bavarder!

LE MARÉCHAL.

Vous voyez bien que je n'avais pas tort de blâmer ce déguisement. Il n'a pas trompé longtemps vos fiancées,

et peut-être le regrettent-elles. (Hortense hoche la tête.)

ARMAND.

Est-il vrai, Mademoiselle Silvia, et ne vous semble-t-il pas lire mieux dans votre cœur, et saisir la cause de ce trouble délicat que nous ressentions ensemble?

SILVIA, rougissant.

Oh! si Monsieur le Comte.

AGÉNOR, à Hortense.

Et vous, Mademoiselle, me pardonnez-vous ce petit stratagème qui vous explique les attentions que je vous témoignais?

HORTENSE.

Elles me faisaient en effet douter de quelque chose, ainsi que l'indifférence qu'avait pour moi mon fiancé apparent. (Elle pince Armand.)

AGÉNOR.

Le lui pardonnez-vous, Mademoiselle?

HORTENSE, levant les yeux au ciel.

Il le faut bien, faisons provision d'indulgence, nous en aurons peut-être besoin quelque jour!

SILVIA.

Ah! ma chère Hortense, que je suis heureuse, et comme je sens que je vais aimer Armand.

HORTENSE, à part.

Et moi donc!... Mais voilà, quand on n'a pas ce que l'on aime, il faut... (Tendant à Agénor sa main.) Monsieur le Baron! (Agénor lui baise la main.)

LE MARÉCHAL.

Eh bien, mes enfants, puisque tout se dénoue heu-

reusement et plus vite que je ne le croyais, à table et buvons à vos fiançailles.

CRISPIN ET FRONTIN.

Et nous, aux nôtres!

LE COMMANDEUR.

A table!

L'HEURE DU BERGER

PERSONNAGES

LA COMTESSE SILVIA.
LA BARONNE HORTENSE.
LA DUCHESSE.
LA MARQUISE.
LE COMTE ARMAND.
LE CHEVALIER.
L'ABBÉ.
LISETTE.
MARTON.



II.

L'HEURE DU BERGER

A Paris, chez la Comtesse Silvia. — Boudoir Louis XVI. — Grande porte au fond donnant sur les salons. — Il fait nuit.

SCÈNE PREMIÈRE

LE CHEVALIER, LISETTE, puis L'ABBÉ, MARTON.

LE CHEVALIER, entrant à tâtons avec un gros bouquet.

u aurais dû te munir d'un flambeau, Lisette. Par la sambleu! il fait plus noir ici que dans le bois de Clostercamp.

LISETTE.

C'est, Monsieur le Chevalier, que vous accrochez tous les tabourets avec votre épée. Donnez-moi votre bouquet; je le mettrai sur la console.

LE CHEVALIER.

Garde bien que le poulet ne choie. De quel goût l'as-tu trouvé, Lisette?

LISETTE.

Le plus galant du monde, et si madame la Comtesse y résiste, c'est qu'elle aura le cœur bien difficultueux.

LE CHEVALIER.

Ah! si tu pouvais dire vrai, jolie Lisette. Mais elle a le district de m'embarrasser, et je ne sais qu'augurer de son piquant mélange de naïveté et de coquetterie. Tout coup vaille pour réussir, ce soir je brûle mes vaisseaux. Écoute, Lisette! (Il lui parle bas.)

LISETTE.

Vous n'y pensez pas, Monsieur le Chevalier. Moi, vous cacher ici!

LE CHEVALIER.

Eh! quel émoi est le tien, ma belle enfant! Que dirais-tu de ceci pour te rassurer? (Il joue avec une bourse de soie rouge.)

LISETTE, la prenant au vol.

Oh! Monsieur le Chevalier, croyez que c'est par unique dévoûment à vos vues que... Chut! on vient.

L'ABBÉ, entrant à tâtons avec un gros bouquet.

Comme il fait ténébreux! Tu vas me perdre, Marton, tu ne connais pas les aîtres ici, puisque tu es à la Baronne. Où sommes-nous?

MARTON.

Fi! Monsieur l'Abbé qui a peur! nous sommes dans le boudoir de madame la Comtesse. (Lui montrant une console en face de celle du Chevalier.) Tenez, déposez là votre bouquet et votre quatrain; ils y seront on ne peut mieux.

LE CHEVALIER, bas.

Qui diantre est là?

L'ABBÉ.

Ah! si mes vers pouvaient toucher le cœur de cette

adorable petite Comtesse! N'as-tu pas de compassion pour ma peine, gentille Marton?

MARTON.

Oh! si, Monsieur l'abbé, j'en suis toute en déconfort.

LE CHEVALIER, riant.

Ah, ah! Mais c'est notre galant Abbé! Ah, ah!

L'ABBÉ.

Qui va là? serait-ce vous, Chevalier?

LISETTE ET MARTON, riant aux éclats.

Ah, ah, ah!

LE CHEVALIER

Mais oui, mon cher Abbé. Que venez-vous quérir ici?

L'ABBE

Mais... rien que réparer le désordre de mon équipement.

LE CHEVALIER, riant toujours.

Moi de même, mon cher Abbé, moi de même

(Plusieurs laquais entrent portant des candélabres à bougies roses.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, LA COMTESSE, LE COMTE, LA BARONNE, LA MARQUISE, LA DUCHESSE.

LA COMTESSE

Je vous en prie. Mesdames; puisque les fâcheux sont partis, et que nous ne sommes qu'entre amies de cœur, restez quelques instants encore dans mon boudoir. (Aper-

cevant l'Abbé et le Chevalier.) Oh! l'avenante attention de ces Messieurs qui nous y avaient devancées!

LE CHEVALIER

Madame la Comtesse, nous disputions sur la plus aimable de vos vertus.

L'ABBÉ

Et l'aurore n'aurait pas terminé cette dispute!

LA BARONNE, continuant une conversation.

Justement, le Chevalier va nous éclaircir. Notre gazette vivante pourrait-elle ignorer le motif du duel du jour?

LE CHEVALIER.

Une inopinée rencontre au cours d'une visite à la même déesse.

LA COMTESSE.

Ce doit être autre chose, Chevalier. Comment voulez-vous que pour une simple visite...? (Sourires)

LE COMTE, un peu gêné.

Sans doute, sans doute, chère enfant.

LA BARONNE.

Oh! ne la grondez pas, cher Comte, vous avez là un trésor sans prix.

LA COMTESSE.

Mais non! Mais non! je ne suis pas un trésor!

LA BARONNE.

Chère petite...

LA COMTESSE.

Je ne veux pas qu'on m'appelle chère petite. Je ne suis plus une enfant. (Au Chevalier qui s'approche d'elle.) Je vous aime bien, vous, Chevalier. (Ils causent.)

LA BARONNE, à la Marquise.

Elle sera toujours grimpée sur le ton de l'honneur; faire son éducation serait pourtant un délicat service et que j'aurais voulu rendre au Comte par pur sentiment pour lui...

LA MARQUISE.

Je la croyais votre amie sensible.

LA BARONNE.

Sans doute! Ne portè-je pas au cou, en miniature, la façade de l'église où elle fut baptisée? Nous avons été élevées ensemble et nous nous sommes toujours senti de la tendresse l'une pour l'autre et (Baissant les yeux.) de l'inclination pour les mêmes sujets...

LA MARQUISE, vivement.

Quoi! pour le Baron?

LA BARONNE, avec un sourire.

Oh non, marquise, pour le Comte!...

LE COMTE, causant avec la Duchesse.

Eh! Madame la Duchesse, de quelle fidélité peut-on être certain? Mais, cette nuit même, en rentrant à l'improviste chez ma femme ou chez mon amie, il se peut que j'importune l'une ou l'autre... ou les deux. Croyez-vous que je ne voie goutte aux circonvolutions de l'Abbé ou aux circonvallations du Chevalier?

LA DUCHESSE.

Oh! Comte, vous n'avez rien à redouter de cette mignonne Comtesse...

LE COMTE.

C'est me dire que j'ai tout à redouter de la Baronne!

Je le sais, parbleu, mais je veille! il en a déjà cuit au Chevalier, que l'Abbé prenne garde! (Il s'éloigne.)

LA MARQUISE, allant à la Duchesse,

Voudrait-il se retrouver encore avec lui?

LA DUCHESSE.

Je ne sais, mais en ce cas je tiendrais pour le Comte, c'est une âme idéale! N'est-ce pas, chère Baronne? et que vous êtes heureuse d'un pareil servage!

LA BARONNE.

Mon Dieu, le Comte est certainement idéal, mais d'un idéal un peu excédant à la longue...

LA DUCHESSE ET LA MARQUISE.

Vraiment?

LA BARONNE, avec un léger soupir.

Oh oui! et, parfois, je plains bien cette pauvre petite Comtesse.

LA MARQUISE.

Pauvre enfant!

LA DUCHESSE.

Pauvre mignonne!

LA BARONNE.

Chut! La voici!

LA BARONNE, continuant à voix haute.

On dit que ce sera du dernier beau. L'Orangerie sera tout entière tendue de satin rose, et Sa Majesté ouvrira le bal.

LA COMTESSE, au Chevalier.

Vous voyez, Chevalier, comme on rompt les chiens à notre approche. Décidément vous étiez de bon conseil,

en me parlant de coadjuteur et je suis résolue... (Jetant les yeux autour d'elle.) Eh! bien, Monsieur l'Abbé, vous allez devenir bien sérieux, si vous vous liez avec le Comte.

L'ABBÉ.

Ah! Madame le Comtesse, n'est-ce pas me rapprocher un peu plus de vous?

LA COMTESSE.

Toujours galant mon petit Abbé. (Avec un soupir.) Comment font les belles dames sensibles qui vous peuvent résister?

TOUS.

Ouais!

LA DUCHESSE.

Et leur pudeur, chère petite, qu'en faites vous?

LA COMTESSE.

La pudeur? belle vertu qu'on attache sur soi avec des épingles!

TOUS.

Hum!

LA COMTESSE, à l'Abbé.

Confessez que vous avez eu de beaux triomphes, la Renommée en a partout répandu le bruit.

LA MARQUISE, sursautant.

La Renommée? d'où tenez vous ceci, Comtesse?

LA COMTESSE.

Mais, je l'avoue, je compâtis à ces faiblesses, et peut-être ne faudrait-il pas que vous m'attaquiez bien vivement pour que je me sentisse près de me rendre à discrétion.

LE COMTE, à mi-voix.

Allons, chère enfant, calmez-vous, vous avez vos vapeurs, ce soir.

LA COMTESSE, nerveuse.

Non! non! je n'ai pas mes vapeurs! Je n'ai pas besoin de me calmer! Venez, mon cher Abbé, nous jaserons ensemble. (Ils causent.)

LE CHEVALIER, à part.

Hum, m'est avis que ma situation se gâte.

LA MARQUISE, au Comte.

Mais, Comte, cette indifférence me surprend; votre honneur est en jeu!

LE COMTE, souriant.

Mon honneur? Oh marquise, comme on voit que ce jeu vous intéresse de près!

LA MARQUISE.

Je vous jure, que le petit Abbé est fort dangereux. En ceci, nos mises sont communes et nous sommes alliés...

LE COMTE.

Et nous ne sommes pas les seuls, Marquise, voyez plutôt.

LE CHEVALIER, qui vient de causer avec la Baronne.

Madame la Comtesse (Révérence).

LA BARONNE. passant derrière eux.

Monsieur l'Abbé? (L'Abbé va à elle.)

LE CHEVALIER.

Que j'ai de regrets, Madame, de prendre déjà congé de vous!

LA COMTESSE.

Merci de vos conseils, Chevalier; je n'en ai senti que de ce soir tout le prix.

LE CHEVALIER.

Madame, je ne souhaite que de vous pouvoir être plus utile encore.

LA COMTESSE.

Qui sait, Chevalier? Il n'est pas de la prudence de dédaigner un bras vaillant...

LE CHEVALIER.

Et un cœur sensible! (Baise-main. — A part.) Ma foi, tant pis, le dé en est jeté, et je me sens l'imprudence la plus tranquille du monde. (Il remonte vers le fond.) Lisette! (Il cause avec elle, puis disparait par une petite porte.)

LA BARONNE, à l'Abbé.

Ainsi, vous ne voulez pas me redire ses propos!

L'ABBÉ.

Mais de purs enfantillages!

LA BARONNE.

Pas le plus petit brin de cour?

L'ABBÉ.

Pas le moindre!

LA BARONNE.

Le fourbe!... Et le bouquet? Marton m'a tout dit! (Silence embarrassé de l'Abbé.) Avouez qu'elle vous attend, ce soir!

L'ABBÉ, à part.

Quelle idée! (Haut.) Eh bien, oui!

LA BARONNE, avec dépit.

Soit, allez-y!

L'ABBÉ.

Mais non! Je ne veux pas y aller, je vous le jure. Puisque c'est vous seule que j'aime, vous, hélas! qui ne me réciproquez pas, et, loin de récompenser ma constance, refuserez toujours de couronner les feux dont je brûle pour vous!... Oh! je sais bien que vous me tiendrez rigueur.

LA BARONNE, souriant.

Peut-être bien! (Elle laisse tomber son éventail.)

L'ABBÉ, le ramassant et le lui présentant.

Méchante!

LA BARONNE.

Ce qui tombe au fossé est au soldat.

L'ABBÉ, apercevant une petite clef d'or pendue à l'éventail.

Ciel!... Baronne, vous êtes divine! (Bas.) Cette nuit?...

LA BARONNE.

Prenez garde!

(Pendant cet entretien, la Duchesse a pris congé de la Comtesse avec force révérences.)

LA MARQUISE, à l'Abbé.

Vous êtes bien joyeux, mon ami, et je ne sais trop si c'est d'une joie qu'il m'est loisible de partager... Oui, petit fripon, vous m'entendez bien... Allons, l'heure du médianoche avance; me ferez-vous la courtoisie de venir partager le mien?

L'ABBÉ.

Mais le souper est une des quatre fins dernières de l'homme! Ah, belle Marquise, je ne sais comment je pourrai m'acquitter jamais de tout ce que je vous dois.

LA MARQUISE, à demi voix.

En ne me soyant pas infidèle, mon mignon.

(La Marquise et l'Abbé vont prendre congé de la Comtesse; révérences.)

LA BARONNE, au Comte.

Mon ami, vous devriez vous reposer; la journée de demain sera très fatigante; honneur oblige, Monsieur le gentilhomme de la chambre.

LE COMTE.

Je peux encore, mon cœur, vous faire la conduite.

LA BARONNE.

Accompagnez-moi, s'il vous plait tant; mais n'exigez pas de moi davantage, je vous jure que, moi-même, je meurs de lassitude et que j'ai le plus grand besoin de repos... (A part.) La plaisante rencontre s'il se trouvait avec l'Abbé!

LE COMTE, s'inclinant.

Je comptais vous demander la licence de venir, au sortir du château; mais soit fait, mon cœur, comme vous l'entendez. A demain donc.

LA BARONNE.

A demain. Ne m'en veuillez pas trop, m'amour.

LE COMTE, à la Comtesse.

Souffrez, chère amie, que j'accompagne la Baronne jusqu'à la grille de son hôtel.

LA COMTESSE.

Vous êtes le maître, Monsieur.

LE COMTE.

Je ne sais si je ne serai pas retenu cette nuit au Château.

LA COMTESSE.

Monsieur, vous êtes le maître.

LE COMTE, à mi-voix.

Quel ton prenez vous de victime traînée à l'autel? Enfin, s'il y a ridicule, il est tout entier pour moi... Allons, chère enfant, je ne vous en veux pas de cette petite moue...

(Il sort avec la Baronne.)

SCÈNE III.

LA COMTESSE, LISETTE.

LISETTE.

Madame la Contesse veut-elle se faire accommoder?

LA COMTESSE.

Non, Lisette.

LISETTE.

Madame la Comtesse ne désire rien?

LA COMTESSE.

Non, Lisette.

LISETTE.

Madame la Comtesse a un chagrin secret?

LA COMTESSE, impatientée.

Non, non, Lisetse, laisse-moi, tu me romps la tête.

LISETTE.

Bien, bien, Madame je vous fais la révérence.

(Fausse sortie)

LA COMTESSE.

Ah! Lisette! Lisette! d'où viennent ces belles fleurs?

LISETTE.

Je ne sais pas, Madame.

LA COMTESSE.

Je gage que c'est le Comte qui m'en fait la surprise.

LISETTE, à demi-voix.

Bien sûr que non.

LA COMTESSE.

Comment, Lisette, bien sûr que non?

LISETTE.

Mais... je disais que... c'était probablement sûr que...

LA COMTESSE.

Comme elles fleurent bon! Des muguets, des lilas! Qui peut ainsi connaître mes fleurs favorites? Interrogeons leur petit cœur. (Elle ouvre le bouquet.) Un poulet! J'en étais sûre. Ah! Lisette, Lisette, prends garde à toi. Ce doit être du petit Abbé. Voyons. (Elle lit.)

« Philis, vous vous flattez d'avoir un cœur de pierre
Qui ne battra jamais sous une douce ardeur.
Prenez garde, Philis; la reine de Cythère
Était aussi bien belle, et Mars fut son vainqueur. »

Non, c'est plutôt du Chevalier. Mars c'est lui. L'humilité ne l'accommode pas.

LISETTE, à demi voix.

Madame a deviné...

LA COMTESSE.

Que dis-tu, Lisette? (Elle prend l'autre bouquet.) Et celui-ci, encore un poulet, sans doute? Pour le coup, c'est du petit Abbé. (Lisant.)

« Cruelle Lycoris qui ne voulez entendre
Les soupirs amoureux du pâtre Corydon,
Vous pleurerez un jour aussi, quand Cupidon
D'un amant rigoureux vous aura fait éprendre. »

Pauvre petit!

LISETTE.

Madame la Comtesse n'a besoin de rien?

LA COMTESSE.

Mais non, non, Lisette va-t-en!

(Lisette sort.)

SCÈNE IV.

LA COMTESSE seule, puis LISETTE.

LA COMTESSE.

Jusqu'à Lisette qui s'intéresse trop à moi! D'abord, il me fâche fort qu'on s'intéresse à moi. Tous ces petits airs qui donnent à entendre, ces coups d'œil, ces sourires, je n'en veux plus, plus, plus! Tous semblent avoir juré de m'excéder, jusqu'à Hortense, il est vrai ma meilleure amie; je ne veux pas qu'elle m'embrasse, qu'elle m'appelle sa fille chérie; nous sommes du même âge d'abord... Au fond, je la déteste cette petite baronne, sans savoir pourquoi! Certainement, il doit y avoir quelque chose que je ne sais pas encore, et qu'on ne veut pas me dire. Mais alors, à quoi cela sert-il d'être mariée?.. Ah, Lisette, Lisette, je suis bien malheureuse...

LISETTE, entr'ouvrant la porte.

Madame la Comtesse m'a appelée?

LA COMTESSE.

Mais non, non, non! Tu pousses le zèle trop loin, Lisette; confine-toi dans l'office et ne demeure pas dans l'antichambre. Tu me deviens insupportable.

LISETTE.

Il suffit, madame; je m'écarte. (Elle sort.)

LA COMTESSE.

Mariée, je le suis, c'est constant, bien que je ne connaisse guère Monsieur le Comte que de vue. Ce n'est pas de sa faute. Sa charge de gentilhomme de la chambre ne lui laisse pas un instant. Lui aussi me traite en petite fille, comme les autres, plus que les autres... Il n'a pas l'air de voir que le grand Chevalier et le petit Abbé me font la cour; ce n'est pourtant pas de mon fait s'il ne le voit pas, mais Monsieur tranche du généreux. (L'imitant.) « Vous savez bien que je ne vous soupçonnerai jamais, ma chère enfant. » Mais je ne veux pas être son enfant, je veux qu'il me soupçonne! Bien pis, l'autre jour, comme il prenait feu pour la vertu de la petite baronne, mon amie, je lui dis négligemment pour le piquer : « Comment faites-vous donc, Monsieur, pour être si sûr de ces choses-là? » L'Abbé est devenu tout rose, et le Chevalier tout rouge, mais lui n'a rien dit, il a souri, et le soir en me reconduisant il m'a murmuré, à peine : « Tout, tout, sauf les princes et les laquais », et il s'est retiré en me baisant la main. Oh! je finirai par le détester, il est trop méchant! Ah Chevalier, Chevalier, si vous étiez là, vous qui m'aimez tant...

SCÈNE V.

LE CHEVALIER, LA COMTESSE.

LE CHEVALIER.

Me voici, Madame la Comtesse.

LA COMTESSE.

Au secours! Lisette, Lisette! Ah, ah! c'est vous, Chevalier! mon Dieu, quelle peur vous m'avez faite!

LE CHEVALIER.

Je ne m'en consolerais jamais si je n'avais présentement l'intime espoir de vous rassurer bientôt.

LA COMTESSE.

Mais c'est du dernier impudent de se représenter à pareille heure!

LE CHEVALIER.

Ne m'appeliez-vous pas?

LA COMTESSE.

Moi?

LE CHEVALIER.

Oui, à l'instant même : « Ah! chevalier, vous qui m'aimez tant, si vous étiez là... » Eh bien, j'y suis, et je vous aime davantage encore...

LA COMTESSE.

Perfide Lisette, c'est encore un de tes tours! Mais, patience, je te ménage un châtiment exemplaire.

LISETTE, *entr'ouvrant la porte.*

Palsembleu! défendez-moi donc, Chevalier!

LE CHEVALIER.

Ah, Comtesse, s'il faut vous demander sa grâce, à genoux, à vos pieds. *(Il y tombe.)*

LA COMTESSE.

Quelle témérité, Monsieur! Relevez-vous vite. Pensez donc, si Lisette vous voyait, et si le Comte rentrait à l'improviste, dieux tout puissants, moi qui l'oubliais! Il va justement être minuit... Fuyez, fuyez, pauvre Chevalier; s'il vous trouvait ici, le barbare vous tuerait. Vous ne savez pas à quel point il est jaloux; c'est un tigre! Fuyez donc!

LE CHEVALIER.

Ah! ravissante déesse, si je vous pouvais peindre comme je suis ému par la tendre sollicitude que vous me témoignez!

LA COMTESSE.

Ce n'est pas seulement pour vous, c'est qu'il me tuerait, moi aussi. Je suis trop jeune pour mourir! Je ne suis pas comme vous, Chevalier, habituée à affronter la mort sur les champs de bataille. Par pitié, éloignez-vous!

LE CHEVALIER.

Rassurez-vous, de grâce, le Comte ne rentrera pas de sitôt!

LA COMTESSE, *vivement.*

Qu'en savez-vous?

LE CHEVALIER, *narquois.*

La plaisante demande! De la fenêtre où j'étais blotti, je l'ai vu entrer chez la Baronne, avec elle.

LA COMTESSE.

Entrer? Que me dites-vous là? Il devait l'accompagner seulement jusqu'à la grille de son hôtel, mandé qu'il est au Château.

LE CHEVALIER.

Cela lui a plu à dire.

LA COMTESSE.

Mais j'y pense : peut-être la Baronne a-t-elle été prise de vapeurs subites, et le Comte l'aura accompagnée pour la soigner! Mais j'y cours, moi aussi, j'y cours. Venez, Chevalier, accompagnez-moi!

LE CHEVALIER.

Pourquoi cela, Comtesse, nous les gênerions... Jamais la baronne ne s'est mieux portée.

LA COMTESSE.

Vraiment? En ce cas, pourquoi le Comte...

LE CHEVALIER.

Pourquoi? Parce que je suis un maître lourdaud! Je ne savais pas... que... vous ne saviez pas.. Pauvre chère enfant!

LA COMTESSE.

Vous aussi! D'abord, Chevalier, je ne veux pas qu'on m'appelle *pauvre chère enfant*, ni qu'on me regarde avec compassion, tenez, comme en ce moment, Monsieur le langoureux!

LE CHEVALIER.

Comtesse, ne querellez que mon amour; c'était pour vous plaindre, pour essayer de vous consoler.

LA COMTESSE, étonnée.

Me plaindre, me consoler? (Changeant de ton.) Grands

dieux! Juste ciel! Je devine tout! Ah la méchante! Je veux y aller, Chevalier, je veux les tuer tous les deux, les surprendre dans leur trahison! Eh bien, que faites-vous là, Monsieur, les yeux écarquillés et les bras ballants? Est-ce ainsi que vous vous préparez à épouser ma querelle?

LE CHEVALIER.

Épouser... épouser... Vous avez la rage de sortir, moi qui ne demande qu'à rester. Et puis, si vous ne voulez pas mourir de sa main, peut-être bien qu'il ne veut pas davantage mourir de la vôtre. Lui aussi est jeune...

LA COMTESSE.

Chevalier, votre persiflage est insupportable.

LE CHEVALIER.

Moi, Madame, persifler, quand il n'y a rien que je ne fisse pour mériter votre amour!

LA COMTESSE.

Eh bien, prouvez-le. Que me conseillez-vous de faire?

LE CHEVALIER, grave.

Vous venger!

LA COMTESSE, joyeuse.

Ah! mon ami, comme vous parlez d'or et que vous êtes homme de bon conseil! Tenez, voici ma main. (Le Chevalier la baise galamment.) Là, vous dites : me venger!... Quel beau mot!... Les tuer tous deux, n'est-ce pas?

LE CHEVALIER.

Oh! fi donc!

LA COMTESSE.

Au moins elle! Un duel, au bois de Boulogne, au pistolet d'arçon!

LE CHEVALIER.

Pas davantage. Vous battre pour votre mari! Mais, aux yeux de la Cour, vous auriez l'air d'une petite béguine de couvent...

LA COMTESSE.

Vraiment?... Oh! alors, je ne veux plus!... Mais comment me venger?

LE CHEVALIER, abimé dans ses réflexions.

J'y rêve!... Une idée, Comtesse, votre vengeance la voici : La petite baronne vous a pris votre amour, eh bien, prenez-lui le sien!

LA COMTESSE, joyeuse.

Oh! l'excellente idée! Décidément, Chevalier, vous êtes un homme précieux! Voici ma main encore. (Le Chevalier lui baise le bras. Changeant de ton.) Mais non, mon ami, vous n'êtes qu'un étourneau. Son amour, à elle c'est le Comte. Je ne peux, pour mon mari, avoir l'air aux yeux de la Cour d'une petite béguine de couvent.

LE CHEVALIER.

Mais, elle n'aime pas le Comte!

LA COMTESSE, joyeuse.

Qu'entends-je? Mais alors, vous extravaguiez tantôt et je n'ai nul besoin de me venger.

LE CHEVALIER.

C'est-à-dire que si!... Mais cela est d'une explication un peu incongrue.

LA COMTESSE, se rengorgeant.

Allez donc, Chevalier, me prenez-vous pour une petite pensionnaire?

LE CHEVALIER.

Oh! Comtesse! Eh bien, sans doute, le Comte est en ce moment du dernier bien avec la Baronne, il n'y a personne qui ne soit persuadé là-dessus à la Cour.

LA COMTESSE, vivement.

Personne? Vous voyez bien, Chevalier, que je ne dois pas différer d'un moment ma vengeance. Poursuivez, poursuivez!

LE CHEVALIER.

Mais la Baronne n'a pour le Comte qu'un simple caprice, et non pas une affection profonde, enracinée, comme elle en a pour... quelques gentilshommes de la Cour. Si vous la voulez frapper au cœur, je ne vois que là d'apparence à l'atteindre sûrement!

LA COMTESSE.

Oui, vous avez raison; mais le moyen de connaître ces beaux gentilshommes!

LE CHEVALIER.

En cherchant bien!

LA COMTESSE.

Peut-être... Cherchons... (Silence, puis brusquement.) J'en vois un!

LE CHEVALIER.

Vous reconnaissez bien que ce n'était pas difficile! (D'un ton mielleux.) Et vous plait-il de me marquer sur qui sont tombés vos soupçons... inestimables?

LA COMTESSE.

Sur le petit Abbé! Si vous les aviez vus jaser tout à l'heure, elle lui donnant sa main à baiser, lui faisant

tourner une petite clé d'or à son doigt, oh! j'avais envie de pleurer, ils sont si gentils, tous deux, si mignons, car elle est adorable, cette méchante amie! Oh! comme je vais me venger en lui enlevant son joli petit Abbé!

LE CHEVALIER, qui s'agite avec impatience.

Mais non! mais non! mais non! Jamais l'Abbé n'a éét son vainqueur, jamais, entendez-vous bien?

LA COMTESSE, avec un soupir.

Quel dommage!

LE CHEVALIER, de mauvaise humeur.

Il est trop... il n'est pas assez... trop peu... bref il n'a rien pour cela, ce petit Abbé; une figure de fillette qui veut manger des confitures! Il me surprend, Comtesse, que son minois chiffonné vous fasse oublier d'autres mâles beautés qui vous avoisinent.

LA COMTESSE.

Mais je ne suis pas la seule, toutes mes amies en raffolent, il est si galant! Savez-vous que la Marquise me bat froid présentement parce qu'il m'en conte plus qu'à elle?

LE CHEVALIER.

Ça se comprend; elle est d'âge à se passer licence de tels soupirants, mais vous, Comtesse, avec lui, vous auriez l'apparence de deux tourtereaux de province. Non, ce qu'il vous faut, Madame, c'est un cavalier jeune et beau, avec une épée au côté et non pas un petit collet au cou, un homme qui sache vous aimer, morbleu! et vous défendre, ventrebleu!

LA COMTESSE.

Serai-je assez belle pour plaire à un tel héros, et le détacher d'une aussi séduisante maîtresse?

LE CHEVALIER.

De la part de tout autre, Madame, je ne laisserais pas passer un doute aussi injurieux pour votre puissance.

LA COMTESSE.

Oh! comme j'estimerais mes charmes s'ils me faisaient ce coup! Vraiment, Chevalier, trouvez-vous que ma beauté l'emporte sur la sienne?

LE CHEVALIER, avec intention.

Mais oui, Comtesse, autant que je puis en juger.

LA COMTESSE.

Quelle finesse entendez-vous là?

LE CHEVALIER.

J'ai fort présente à l'esprit l'enivrante beauté de la Baronne.

LA COMTESSE.

Eh bien, et ma beauté, à moi, ne la connaissez-vous pas?

LE CHEVALIER.

Hélas, chère âme, vous savez bien que je meurs encore de désir, jusqu'au jour où je mourrai peut-être de plaisir en la connaissant.

LA COMTESSE, rougissant

Oh! Chevalier, fi! fi!... Mais j'y pense, vous me disiez connaître celle de la Baronne; c'est alors que vous avez été une de ses affections profondes, enracinées, dont vous parliez...

LE CHEVALIER, avec quelque fatuité.

Je le suis encore.

LA COMTESSE.

Et ce cavalier que nous imaginions, grand et fort,

jeune et beau, avec une épée au côté, c'est vous, Chevalier, c'est vous!

LE CHEVALIER, s'exaltant à froid.

Dites-vous vrai, mon ange? Est-ce bien sur le plus humble de vos serviteurs que vos regards ont daigné s'abaisser? Oh, ne me déconfortez pas; ce hasard, cette coïncidence, voyez-vous, chère âme, c'est le doigt de Dieu; c'est lui qui, dès le début, a préétabli l'harmonie de nos âmes, sœurs inconnues qui se cherchaient à travers les tourbillons et les mondes, c'est lui qui a permis l'injure lancée par le Comte à vos charmes, c'est lui qui m'a inspiré l'idée de venir vous trouver, ce soir, pour répandre à vos pieds les trésors d'amour dont mon cœur déborde; ce cœur, il est à vous, Comtesse, prenez-le, gardez-le, il ne sera jamais plus à personne!

LA COMTESSE.

Que ce cœur a de caquet, Chevalier, et qu'il parle bien. Vous avez l'air de réciter la Nouvelle-Héloïse.

LE CHEVALIER.

Vous ne goûtez pas Saint-Preux?

LA COMTESSE.

Je lui préfère Némorin. Il devait être si fripon avec ses jolis bas blancs, sa petite veste, son chapeau fleuri, sa houlette enrubannée.

LE CHEVALIER, à part.

Je ne m'imagine pas plaisamment dans ce costume.

LA COMTESSE.

Et moi, penseriez-vous que je ferais peur en Estelle, avec une robe blanche tout enguirlandée de fleurs, de petits souliers de satin et un troupeau de jolis moutons frisés?

LE CHEVALIER.

Nulle parure ne vous irait mieux, Comtesse.

LA COMTESSE.

Ah, si vous m'aviez vue au château, chez mon père, avant mon mariage!

LE CHEVALIER.

Vous gardiez les moutons?

LA COMTESSE.

Fi donc! Chevalier, cela n'est pas de ma condition. Mais j'aime tant la campagne, la solitude, le désert... Ah! si vous m'aimiez réellement comme vous le dites, vous m'auriez déjà proposé d'aller nous y ensevelir...

LE CHEVALIER, à part.

Un enlèvement, palsambleu, c'est ce que je demande!

LA COMTESSE.

N'est-ce pas, mon ami, que nous serions fortunés tous deux, seuls, loin du monde; nous habiterions une petite cabane couverte de chaume, ombragée par un chêne vénérable...

LE CHEVALIER.

Un site sauvage, avec des rochers noirs et des précipices!

LA COMTESSE.

Mieux vaudrait un paysage riant; la chaumière serait bâtie au bord d'un lac, tout près d'un bocage agreste, avec des jets d'eau dans les ronds-points... Ah! Chevalier, qui ne voudrait finir ses jours dans ces lieux paisibles, loin des hommes et de leurs méchancetés? Où trouver cette solitude?

LE CHEVALIER.

Parbleu, en Arcadie.

LA COMTESSE.

Est-ce loin?

LE CHEVALIER.

Pas précisément, c'est du côté de Trianon; mais au delà; en marchant, on y arrive.

LA COMTESSE.

Voilà bien de quoi! Nous monterions en chaise-poste pour aller plus vite. Ah! Chevalier, il me tarde d'y être déjà! Comme nous serons heureux dans ce désert!

LE CHEVALIER.

Nous aurons de jolis petits moutons blancs.

LA COMTESSE.

Je les trairai moi-même.

LE CHEVALIER.

Nous irons cueillir les violettes des bois au printemps.

LA COMTESSE.

Vous jouerez sur vos pipeaux rustiques.

LE CHEVALIER.

Je n'ai jamais essayé; mais, dans un désert...

LA COMTESSE

Et puis, nous aurons un théâtre où nous jouerons la comédie avec les voisins.

LE CHEVALIER.

Sans doute, mais seulement quand nous serons las du tête-à-tête, et pour ma part, déesse adorée, je n'en serai las jamais.

LA COMTESSE.

Vous le dites, Chevalier, mais les hommes sont si inconstants.

LE CHEVALIER.

Inconstant, moi qui en remontrerai au lierre pour la fidélité! Ah! donnez-moi le droit de me dire votre esclave et jamais maîtresse n'aura été plus aveuglement obéie, plus obstinément courtisée. — (Il serre amoureusement la taille de la Comtesse.)

LA COMTESSE, le repoussant coquettement.

Non, non, mon ami, laissez-moi, vous dis-je.

LE CHEVALIER.

Ne vouliez-vous pas partir pour l'Arcadie?

LA COMTESSE.

Mais ceci ressemble furieusement à l'embarquement pour Cythère.

LE CHEVALIER.

C'est sur la route, ça se touche... Oh pourquoi me fuir, cruelle amante, pourquoi mépriser mon amour?

LA COMTESSE.

Je ne le méprise pas, mais, au nom du ciel, pas maintenant... plus tard... plus tard... (Elle se défend plus mollement.) Ah! Chevalier, je vais être cause de votre mort et de la mienne. Le Comte va rentrer! Quelle heure est-il? quelle heure est-il?

LE CHEVALIER.

L'heure du berger!

LA COMTESSE, s'abandonnant.

Ah! Chevalier, vilain Chevalier...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LISETTE.

LISETTE.

Madame! Madame la Comtesse!

LA COMTESSE.

Quoi? Qu'y a-t-il, Lisette?

LISETTE.

Coup imprévu! Monsieur le Comte qui revient!

LA COMTESSE.

Grand Dieu!

LISETTE.

Il a ouvert la grille sans bruit, et il traverse la cour à grands pas! (Elle se sauve.)

LA COMTESSE.

Ah Lisette, Lisette, je suis perdue! Chevalier, sauvez-moi, je suis morte de peur!

LE CHEVALIER.

Ne craignez rien, Madame. M. le Comte admettra que je lui rendre ici la visite qu'il m'a faite autrefois chez la Baronne. Ce sont là procédés de courtoisie dont il aurait mauvaise grâce à se fâcher. Et d'ailleurs, s'il lui en prenait fantaisie, nous saurions la lui faire passer. (Tout en parlant, il défait les nœuds de rubans qui garnissent son épée.)

LA COMTESSE.

Ah ! Chevalier, c'est moi qui serai cause de votre mort... Ce serait folie de lui résister; il vous tuerait, il est armé jusqu'aux dents et ses gens le suivent ! Laissez-là votre excuse.

LE CHEVALIER.

Ce n'est pas une excuse, mais une bonne et fidèle épée qui suffira à vous défendre. (A part.) Une surprise en bonne fortune, et un duel avec le Comte, voilà plus que je n'osais espérer pour me poser à Versailles.

LA COMTESSE.

Eh bien, Chevalier, puisque notre dernière heure est venue, attendons-la dignement. Venez dans mes bras, mon bien aimé, et que le barbare, en entrant, nous trouve enlacés paisiblement dans l'innocence de nos jeunes amours.

LE CHEVALIER.

Ma foi, je le veux bien, pour le particulier du spectacle ! (Il garde son épée à portée de la main.)

LA COMTESSE.

Laissez donc votre épée, puisqu'il est convenu que nous n'allons pas nous défendre ! Vraiment, les hommes ne savent pas mourir. Là, venez là, plus près encore, que son fer puisse percer nos cœurs d'un seul coup !

LE CHEVALIER.

Le voici !

(Ils sont étendus côte à côte.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LE COMTE.

LE COMTE, entrant et s'arrêtant brusquement.

Ciel! Madame, Quelle imprudence, si c'était un autre que moi! (A demi-voix.) Chevalier, Chevalier, les mises ne sont pas égales... Enfin, ni princes ni laquais!... (Il s'en va.)

SCÈNE VIII.

LE CHEVALIER, LA COMTESSE.

LE CHEVALIER.

Eh quoi, il s'en va déjà?

LA COMTESSE.

Mais oui, il s'en est allé.

LE CHEVALIER.

C'est hétéroclite! On n'agit pas de cette façon! (Criant.) Eh! Monsieur le Comte? Morbleu! têtebleu! ventrebleu!

LA COMTESSE, ironique.

Le soupçonnez-vous de vous pouvoir entendre?

LE CHEVALIER, à part.

Sait-on rien de plus gênant? Je ne peux pourtant pas crier à tue-tête mes bonnes fortunes ni me coller une enseigne dans le dos.

LA COMTESSE.

Eh bien, Chevalier, à quoi pensez-vous si haut?

LE CHEVALIER.

Mais, Comtesse, à notre amour, à notre bonheur. Ce n'est pas un tigre.

LA COMTESSE

C'est vrai, il est d'un procédé fort doux.

LE CHEVALIER.

Cela ne laisse pas d'être fort, et j'en sais beaucoup qui le seraient d'un moins doux que lui!

LA COMTESSE.

Eh! qu'importe ceci, Chevalier, quelle chicane lui faites-vous de sa mansuétude et pourquoi ne pas profiter de la sécurité qu'il nous veut bien faire? Parlez, reprenez votre chanson, mon beau rossignol! Ah! Chevalier, ne m'aimez-vous déjà plus?

LE CHEVALIER.

Moi, ne plus vous aimer!... Mais, Comtesse, la seule chose qui me pourrait être désobligeante, serait justement de n'avoir pu mourir tout à l'heure à vos pieds.

LA COMTESSE.

Ah oui, ça aurait été si délicat! N'est-ce pas, Chevalier, que j'aurais été bien jolie, gisante les cheveux épars, la gorge nue?...

LE CHEVALIER.

Jolie, dites adorable! Mais qui vous empêche de vous

mettre en cet équipage? Nous aurons du moins l'illusion.

LA COMTESSE.

C'est peu, et, sans péril, la répétition aurait moins bonne grâce. Et puis, je ne sais, tout à l'heure j'y aurais goûté plaisir, maintenant non.

LE CHEVALIER, à part.

Hum, que veut dire ceci? (Haut. — S'exaltant toujours à froid.) Ah! l'odieuse contestation qui vous fait refuser à mes tendres prières! Quel sentiment vous arrête? N'avons-nous pas échangé le gage sincère de nos feux, et puisque tout conspire pour notre bonheur, même ce qui devrait y porter obstacle, pourquoi ne pas nous laisser faire et ne pas voguer au gré du courant vers les doux bosquets de Cypris?

LA COMTESSE, d'un ton indifférent.

Vous parlez bien, Chevalier.

LE CHEVALIER.

Vous me l'avez déjà dit, Comtesse.

LA COMTESSE.

Un peu trop fleuri, peut-être.

LE CHEVALIER.

Vous vouliez mettre des guirlandes à votre robe.

LA COMTESSE.

Oh! je ne vous cherche pas querelle là-dessus, j'aime tant les fleurs; s'en trouve-t-il là-bas?

LE CHEVALIER.

Où ça?

LA COMTESSE.

Dans votre pays, en Arcadie!

LE CHEVALIER.

Mais je ne suis pas d'Arcadie!

LA COMTESSE.

Fi! Chevalier... Mettons que je n'ai point parlé de rossignol. Vous devez toujours connaître la route. Eh bien, partons-nous?

LE CHEVALIER.

Pour où? Pour l'Arcadie?

LA COMTESSE.

Mais oui, du côté de Trianon.

LE CHEVALIER.

C'est beaucoup trop loin, vous auriez les pieds ensanglantés par les ronces de la route.

LA COMTESSE.

J'ai mes gens.

LE CHEVALIER.

Y pensez-vous, dans un désert? Nous serions obligés d'emporter d'ici toute une maison montée, y compris les moutons frisés.

LA COMTESSE.

Eh bien, Chevalier, vous les porteriez.

LE CHEVALIER.

Sur mon dos? J'aurais l'air d'un *Bonus Pastor*.

LA COMTESSE.

Ou d'Enée portant son père Anchise.

LE CHEVALIER.

Moi, mon père, me prenez-vous pour un mouton, Comtesse?

LA COMTESSE.

Mettez un bélier, si le mot vous offusque.

LE CHEVALIER.

Si vous voulez un mouton à toute force, prenez le Comte!

LA COMTESSE, avec dignité.

Chevalier, vous êtes bien irrespectueux pour mon mari!

LE CHEVALIER.

Je suis véridique. Demandez-le à la petite Baronne. Jamais elle n'aurait pensé à l'admettre pour sigisbée s'il n'avait été votre mari; c'est là son unique mérite.

LA COMTESSE, irritée.

Chevalier, sous avez vraiment juré de me désobliger.

LE CHEVALIER.

Ouais, Comtesse, vous le défendez bien vivement. Le fait est qu'il en serait incapable!

LA COMTESSE, d'un ton dédaigneux.

De grâce, Monsieur le capitan, point de rodomontades! Nous savons que vous êtes un pourfendeur, un buveur de sang, mais je vous préviens charitablement, Chevalier, que ces gens-là ne sont point de mon goût.

LE CHEVALIER.

Pourquoi les mandez-vous alors?

LA COMTESSE, se levant.

Pour les pouvoir quitter...

LE CHEVALIER se levant.

Souffrez, Comtesse, que je vous évite cette peine et que je m'écarte moi-même.

LA COMTESSE, froidement.

Comme il vous plaira, Chevalier.

LE CHEVALIER, d'un ton piquant.

Il ne me restera de tout ceci que le regret d'avoir brûlé pour une coquette qui riait de mes feux, et ne méritait pas d'en recevoir l'hommage.

LA COMTESSE.

Cela vous plait à dire.

LE CHEVALIER.

Je me consolerai en racontant mes mésaventures à la petite Baronne, nous en rirons ensemble.

LA COMTESSE.

Mais pas pour la même cause, Chevalier; cela mortifiera votre suffisance.

LE CHEVALIER, à part.

En somme, le Comte m'a vu ici; c'est le principal pour le moment. (Haut.) Comtesse, je vous baise les mains.

LA COMTESSE.

Vous oubliez ceci, Chevalier; ceci vous rappellera que Mars n'est pas toujours vainqueur! (Elle lui donne ses vers.)

LE CHEVALIER, s'inclinant.

Il n'y tient que quand il s'agit de Vénus!

LA COMTESSE, furieuse.

Impertinent! Lisette, reconduis monsieur le Chevalier.

SCÈNE IX.

LA COMTESSE, LISETTE.

LA COMTESSE.

Ouf, bon débarras! Dire que j'ai manqué me sentir du goût pour ce grand dadais!... J'ai peut-être été un peu querelleuse. (A Lisette qui rentre.) Eh bien, Lisette, quel air avait ce pauvre Chevalier? N'a-t-il pas essuyé une larme furtive en franchissant le seuil de mon hôtel?

LISETTE.

Non, Madame la Comtesse, il m'a embrassée.

LA COMTESSE.

Toi, Lisette, et tu t'es laissé faire?

LISETTE.

Oh! par pur dévouement pour Madame.

LA COMTESSE.

Quel cœur volage, Lisette, et comme j'ai bien fait de résister à ses hypocrites protestations. Mais il m'aurait rendue dix fois plus malheureuse! Pauvre comte, comment ai-je pu avoir l'idée de lui être infidèle? lui si beau, si noble, si généreux, ah si tu l'avais vu, Lisette, tout à l'heure, sa grandeur d'âme est incroyable! (Bâillant légèrement.) Ah! Lisette, le petit Abbé n'a-t-il pas dit qu'il viendrait me voir demain?

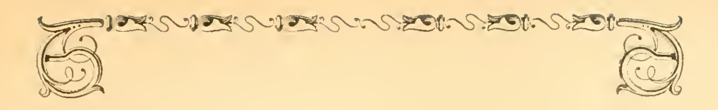
LA

PRÉCAUTION DANGEREUSE

11

PERSONNAGES

LE COMTE ARMAND.
LA BARONNE HORTENSE.
L'ABBÉ.
MARTON.
FRONTIN.



III.

LA PRÉCAUTION DANGEREUSE

Chez la Baronne. — Boudoir Louis XVI; grande porte au fond; porte dans le lambris à gauche; au milieu, une table recouverte d'un tapis.

SCÈNE PREMIÈRE

FRONTIN, MARTON.

MARTON.

Ah ! te voilà, faquin, pendard, gibier de galère!

FRONTIN.

Ouais, ma douce Marton, tu t'y prends bien tard aujourd'hui pour me quereller!

MARTON.

Mardi! quand voulais-tu que je m'y prisse puisque je

ne t'ai vu de toute la journée? Voyez-moi le beau magot! Je ne sais à quoi il me tient de t'arracher les yeux!

FRONTIN.

Oh là! paix! paix! D'où te vient, Marton, cette méchante humeur?

MARTON.

Elle me vient de ton procédé envers moi, et j'ai trop juste motif à te quereller!

FRONTIN.

Où diantre en veux-tu venir?

MARTON.

Ah! Frontin, comme je me repens d'avoir ajouté fiance à tes belles paroles! Tu m'as refusé le mariage dont la promesse avait seule rassuré ma pudeur de fille sage, et maintenant, tu ne m'aimes plus. Ah! misérable Marton, qui aura compassion de toi?

FRONTIN, à part.

Malepeste! aurait-elle eu vent de quelque chose?

MARTON.

Réponds sans quartier : où étais tu cette nuit?

FRONTIN.

Ah! jolie Marton, c'est donc que tu es venue sans m'avertir! Que je suis marri de ce malentendu, tu sais bien que tu es l'élixir de mon cœur, la flamme de vie, la reine...

MARTON.

Réponds. Étais-tu chez-toi?

FRONTIN.

Non, je n'y étais sans doute pas.

MARTON.

La confidence est gaillarde, et j'admire le ton impertinent dont tu me la fais!

FRONTIN.

Mais aussi, baille-moi licence de te répartir! Que les femmes ont de caquet! Si je n'étais pas dans mon lit, Mam'zelle, c'est que je faisais le guet, avec un mousqueton sur l'épaule, sous le balcon de ta maîtresse.

MARTON.

Chansons que tout cela! Veux-tu me faire accroire que tu t'es enrôlé dans la maréchaussée? Pourquoi madame la Baronne ferait-elle monter le guet sous ses fenêtres?

FRONTIN.

Tu ne sais donc pas, Marton, la haine farouche qui sépare le Chevalier du Comte?

MARTON, à part.

Voyons comme il se tirera de ses menteries. (Haut.) Mais non, Frontin, instruis-m'en.

FRONTIN.

Tu badines, Marton. Je t'ai pourtant bien conté le grand brouhaha du mois dernier, quand M. le Comte, qui n'était encore qu'amant de madame, se trouva face à face avec M. le Chevalier, depuis longtemps son galant incontesté, lequel était venu à l'improviste passer quelques heures avec elle.

MARTON.

L'aventure était particulière et j'aurais aimé d'en avoir le spectacle par un petit trou de la muraille.

FRONTIN.

Tout se passa de la façon la plus courtoise. M. le Comte et M. le Chevalier se saluèrent profondément; puis M. le Chevalier fit sa révérence sur le champ, en baisant la main de madame. M. le Comte lui fit la sienne un moment après, et le lendemain... le Chevalier recevait deux pouces de fer en pleine poitrine.

MARTON, avec un soupir.

Pauvre Chevalier!

FRONTIN.

D'autant que le Comte a mis à profit sa retraite forcée. Les absents ont toujours tort.

MARTON, à demi voix.

Gardez bien cette maxime, Monsieur Frontin.

FRONTIN.

Plaît-il? (Reprenant.) Et je crois bien qu'aujourd'hui notre maîtresse souffre volontiers les empressements de M. le Comte, auquel je trouve d'ailleurs, pour ma part, quelque agrément de figure et quelque probité d'esprit.

MARTON.

Aujourd'hui, et tantôt aussi.

FRONTIN.

Hein, la petite masque qui feignait d'ignorer ce qu'elle sait mieux que moi! N'importe, Marton, tu dois saisir maintenant pourquoi ta maîtresse et le Comte, me font faire le guet sous leurs fenêtres, une partie de la nuit.

MARTON.

Ah! Frontin, comme je te croirais, si tu n'étais Frontin, et né dans le pays de Garonne.

FRONTIN.

Je ne désespère pas de te convaincre tout à fait, Marton. Mais voici justement la nuit qui s'avance et l'heure, si M. le Comte vient, de décrocher mon mousqueton. (Embrassant Marton.) Allons, petite jalouse, embrassons-nous, cadédis! tu sais bien que je t'aimerai toujours. (A demi-voix.) Et maintenant, filons chez Lisette. (Il sort.)

MARTON, seule, un peu triste.

Je crois fort qu'il me donne de la fausse monnaie. Mais, nous verrons bien, personne ne doit venir ce soir, donc pas de garde; je vais aller l'attendre chez lui pour voir l'heure à laquelle il rentrera. Et si tu me trompes, vertuchoux! Frontin, tu pourras prendre garde à toi!

SCÈNE II.

MARTON, L'ABBÉ.

L'ABBÉ, entrant vivement et allant droit à Marton.

Bonjour, Marton. (Il l'embrasse.)

MARTON.

Au voleur! au voleur! au voleur!

L'ABBÉ.

Eh! quoi, Marton, que te prend-il? Ne me remets-tu pas, ou bien penses-tu que je sois devenu un rival de Cartouche?

MARTON.

C'est, Monsieur l'Abbé, que votre arrivée est si fort hétéroclite qu'elle m'a surprise étrangement. Personne n'entre ici comme vous.

L'ABBÉ.

J'aime à croire, en effet, que M. le Baron se fait annoncer, mais, fine mouche, voudrais-tu me persuader que le Comte n'a pas une mignonne clef de ce genre. (Il montre une petite clef d'or.)

MARTON.

Vous aussi ?

L'ABBÉ.

Ce n'est pas la même. Mais, il ne t'embrasse pas, lui, l'homme grave! Ce en quoi, Marton, je te jure qu'il fait preuve de mauvais goût.

MARTON, minaudant.

Oh! Monsieur l'Abbé.

L'ABBÉ.

Foi de gentilhomme, tu es une soubrette accomplie, la perfection même. Cela te fait rougir, ma belle enfant, ton miroir ne t'a donc jamais rien dit? il le faut interroger à ton âge. Vrai Dieu! si ta maîtresse n'était pas la reine de grâces dont toute la Cour reconnaît l'excellence, Marton, je comprendrais qu'elle eût peur, et hésitât à garder auprès d'elle un aussi affriolant minois.

MARTON, rougissant.

Par ma foi, Monsieur l'Abbé, si madame la Baronne vous entendait discourir, je ne sais si elle en serait obligée ou non.

L'ABBÉ.

Oh! Marton, comme tu prends feu pour ta maîtresse, et que cela me donne bonne opinion de ton humeur. Mais c'est une perle que cette belle enfant! Allons rassérène-toi, ton dévouement s'alarme mal à propos, et je ne rêve pas pour le moment à faire changer d'adresse aux madrigaux que j'apporte céans. Mais vertubleu! cela ne me tient pas de te dire qu'il n'est que de toi d'éclipser les Araminte et les Cydalise du corps de ballet!

MARTON.

Monsieur l'Abbé, je suis une fille vertueuse.

L'ABBÉ.

Je ne t'ai jamais dit le contraire, Marton; mais vois-tu, avec les œillades assassines que lancent les deux petits fripons d'yeux que voilà, tu me surprendrais fort si, dans quelques mois d'ici, tu ne paraissais pas à Bagatelle où à Madrid dans un grand carrosse doré à quatre chevaux, avec deux laquais par derrière. Hé! hé! Marton, peut-être alors ne me repousserais-tu pas?

MARTON.

Eh! quoi donc, que me voulez-vous dire? Mais voyez-moi ce petit Abbé, avec sa figure poupine et sa mignardise de Chérubin, qui se met à vouloir me conter fleurette, à moi, quand il vient ici pour... D'abord que venez-vous faire céans?

L'ABBÉ.

La plaisante demande, Marton! Me veux-tu faire accroire que tu ne l'as pas deviné?

MARTON.

Mais encore.

L'ABBÉ.

Eh! palsambleu! voir ta belle maîtresse que j'aime, que j'adore, que j'idolâtre, et qui m'attend.

MARTON.

Mais, vous n'y pensez pas, Monsieur l'Abbé! Et M. le Comte?

L'ABBÉ.

Le Comte? je m'en soucie autant que de ce grain de tabac d'Espagne, tiens! (Il le chasse de son jabot avec une chiquenaude.)

MARTON.

Miséricorde! vous ignorez donc l'histoire de son duel avec M. le Chevalier qu'il trouva un jour ici à pareille heure!

L'ABBÉ.

Eh bien, qu'est-cela? Me crois-tu d'humeur à me laisser sottement embrocher comme ce grand flandrin? Nous aussi, ma mie, portons l'épée quoique clerc. D'ailleurs, petite masque, que ce joli cœur se rassure: si ta maîtresse a bien voulu me convier à un tendre rendez-vous, c'est qu'apparemment toutes ses précautions sont prises pour que nul tiers intempestif ne vienne interrompre notre galant tête-à-tête. Ainsi, ma belle, tes craintes sont outrées, et tu peux incessamment aller instruire ta maîtresse de ma présence. (Il pousse Marton qui reste immobile.) Eh! quoi, Marton qu'hésites-tu? la mission te chagrinerait-elle? Allons, va donc, jolie Marton; va donc! (Il l'embrasse.)

MARTON, coquettement.

Méchant, voulez-vous bien finir!... (A part sur le seuil.)

Ah! si Frontin ne rentre pas cette nuit... Il est bien revenant ce petit Abbé!

SCÈNE III.

L'ABBÉ.

Charmante Marton! C'est qu'elle serait fort congruante où je dis. Hé, hé, qui sait? dans quelque temps d'ici, si la Baronne cessait de me marquer de l'empressement, ou si je me lassais de la constance de son goût à mon égard... on ne sait pas ce qui peut arriver! Il doit y avoir un Frontin céans, il me le faudra questionner discrètement. Avec un corps, des paniers, une aigrette et quelques mouches bien posées, elle me ferait honneur. La belle Marquise que j'ai déjà, la petite Baronne que je vais, s'il plaît à Dieu, avoir, cette jolie Marton que j'appellerai Cydalise, le nom me plaît, et peut-être un jour la Comtesse, cette chère enfant aux si mignons enfantillages, mais cela me ferait un fort joli quadrige que j'aurais grand plaisir à faire caracoler, l'Abbé don Juan! Ce gros lourdaud d'Héliogabale avec ses trente mille femmes nues traînant son char avait certainement moins bonne grâce... Mais on vient; que Cupidon me protège!

SCÈNE IV.

L'ABBÉ, LA BARONNE.

LA BARONNE, faisant une jolie révérence.

Ah! Monsieur l'Abbé, que j'ai de regrets à vous témoigner pour l'indécence de mon retard.

L'ABBÉ, lui baisant la main.

Que dites-vous là, Madame la Baronne, et quelles seraient les impatiences, fussent-elles les plus excusables, qui ne s'évanouiraient à l'apparence de votre beauté, comme les nuages au lever du soleil?

LA BARONNE.

Toujours galant, mon cher Abbé, trop galant même! Tant de belles dames vous regardent d'un œil tendre, et je comprends si bien un peu de jalousie de la part d'une personne qui aurait quelque estime pour vous.

L'ABBÉ.

Eh! qu'importe le troupeau des autres à celle seule dont les charmes ont su conquérir mon cœur?

LA BARONNE.

Il serait donc vrai que je ne vous suis pas indifférente?

L'ABBÉ.

Ne savez-vous pas, ma reine, que je vous aime de vraie passion, que je vous ai remarquée depuis beaux jours déjà? Vous rappelez-vous notre première entrevue

dans l'Orangerie au moment ou le Roi allait passer? Ne voyez-vous pas que, depuis lors, je vous recherche, que je ne néglige rien pour vous approcher, que je m'empresse partout auprès de vous?

LA BARONNE.

Hélas! que prouve tout ceci, et n'êtes vous point également empressé auprès de la Comtesse, ma meilleure amie?

L'ABBÉ, affectant un parfait dédain.

Quoi, reine adorée, vous me soupçonneriez de penchant pour cette échappée de couvent que l'on remarque à peine, (Signe d'assentiment de la Baronne.) cette fillette encore niaise qui répondrait *corbillon* à vos madrigaux et vous ferait la révérence si l'on tombait à ses genoux, (Même mouvement.) cette petite sotte qui ne sait que rougir quand il siérait de sourire, et bayer quand il faudrait jouer de l'éventail! (Même mouvement.) Ah! Baronne, c'est bien mal présumer de moi?

LA BARONNE, avec un léger soupir.

Comme vous avez l'air de la bien connaître!

L'ABBÉ.

Suffisamment, ce qui est trop, je vous assure.

LA BARONNE.

Vous l'avouerai-je, petit Abbé, j'ai eu compassion de vous, quand je l'ai vue diriger ses minauderies à votre encontre; je me mourais des sots discours que je m'imaginais qu'il vous fallait supporter, et c'est pour essayer de vous sauver d'une aventure qui ne vous aurait rapporté ni plaisir ni considération que je me suis laissé aller à vous faire entendre que votre bonne mine m'avait

fait concevoir quelque estime pour vous... Car c'est bien moi qui vous ai regardé, hélas, avant que vous ne m'ayez aperçue...

L'ABBÉ.

Que vous êtes méchante de me quereller à ce sujet, quand je vous ai dit depuis combien de temps je brûlais pour vous.

LA BARONNE.

Et puis, vous me sembliez si avenant, si gentil, si délicat, et j'avais tant besoin d'une amitié sincère et dévouée pour m'aider à supporter le faix de la vie! Ah! mon cher Abbé, j'ai été bien malheureuse jusqu'ici!

L'ABBÉ, vivement.

Vraiment, Baronne, contez-moi cela, vous vous consolerez de vos maux en les peignant. Avez-vous eu à vous plaindre du Baron?

LA BARONNE.

Hélas! (Tous deux soupirent longuement.) Vous le connaissez ce me semble.

L'ABBÉ, un peu embarrassé.

Oui, nous noussommes rencontrés quelque part.

LA BARONNE, avec vivacité.

Chez la Marquise peut-être? Oh! ne vous en cachez pas, petit vaurien; je sais que, ces derniers temps, vous étiez ensemble du dernier bien, mais le Baron était premier occupant sur vous; je crois même que ses droits datent d'avant notre mariage. (Un peu triste.) Le méchant mari pour qui je n'ai rien été que l'occupation, je n'ose dire le plaisir, de quelques mois, il ne m'a jamais aimée

et le lendemain du retour de nos terres, m'a abandonnée pour retourner à ses demoiselles du théâtre et ses bonnes amies de la Cour.

L'ABBÉ, avec intention.

Le Chevalier vous a consolée.

LA BARONNE.

Pauvre Chevalier! Certes, il y mettait bien tout son possible, et j'aurais mauvaise grâce à lui reprocher quelque chose de ce chef; il avait de grandes qualités, un cœur d'or, un bras de fer, une épée d'acier; mais voilà... cet alliage métallique ne réalisait pas encore mon idéal; il n'avait pu se défaire de certaines brutalités soldatesques qui me tenaient fort à cœur; comprenez-vous un cornette du Royal-Cravate qui ne sait pas danser le menuet, refuse de mettre des mouches et s'obstine à porter une épée en fer au lieu d'une excuse à lame de baleine?

L'ABBÉ.

En sorte que c'est le Comte qui vous a définitivement consolée.

LA BARONNE.

Le Comte?

L'ABBÉ.

Eh! oui. Marton même m'informait tantôt que nous aurions le bonheur... l'honneur veux-je dire, de l'avoir en tiers ce soir.

LA BARONNE, un peu sèchement.

Marton est une sotte qui extravague. Tout au contraire, le Comte m'a mandé qu'il était au regret de ne pouvoir venir ce soir me faire sa cour. Il est retenu au Château pour l'apprêt des fiançailles de Monseigneur.

L'ABBÉ.

Je le regrette, si vous-même le regrettez.

LA BARONNE.

Mais point, mon cher Abbé. Non qu'il soit sans qualité et que je ne le prise au dernier point; autant le Chevalier est hardi, belliqueux... matamore, tranchons le mot, autant le Comte est doux et réservé; on dirait presque d'un enfant.

L'ABBÉ.

Ce qui ne l'empèche pas, cet enfant, de pourfendre du premier coup notre grand escogriffe.

LA BARONNE.

Il est constant qu'il est brave autant que doux; cela est fort de conséquence mais, il n'est pas sans taches : il est trop doux, justement; et puis trop brave aussi; ça ne cadre pas avec son air doux; et puis, trop sérieux avec son éternel sourire; et puis pas assez grave, on ne sait jamais s'il se moque ou non; bref, vous le voyez, mon mignon, ce n'est pas tout à fait mon idéal.

L'ABBÉ.

Ah! chère Baronne, ce sont là paroles que je voudrais graver dans mon esprit, bien que la réalisation de votre idéal ne me semble pas d'un procédé commode, avec sa subtilité d'appréciation. Toutefois, ce qui m'enchante, c'est de savoir que le Comte est moins avant dans votre goût que je l'imaginais. Hé! hé! qui sait même, jolie Dame, quand vous avez souffert ses premiers empressements, si son principal mérite n'était pas à vos yeux d'être le mari de votre petite amie du couvent?

LA BARONNE.

De la Comtesse, de cette pauvre enfant qu'au fond j'aime tant et pour qui vous étiez vraiment un peu dur tantôt? Oh! mon ami, comment pouvez-vous dire cela? A ne vous rien céler, il me déplaisait un peu de la voir si fillette, si petite pensionnaire avec ses pudeurs effarouchées, ses corps haut montants, ses effusions naïves en public pour son mari... Ce pauvre Comte qui n'osait lui en rien dire!... Avec cela, elle est d'un minois passable, et il est surprenant que personne n'ait encore eu la charité de la déniaiser un peu... ne serait-ce que par amitié pour le Comte.

L'ABBÉ, avec un empressement discret.

Baronne, si l'aventure vous semblait désirable et qu'il fallût se sacrifier...

LA BARONNE, le frappant de l'éventail.

Quoi donc, quoi donc! Voulez-vous bien demeurer en repos, petit fripon; ainsi, toutes vos belles conquêtes ne vous suffisent pas, et vous voudriez encore devenir l'heureux vainqueur de mon amie sensible! Voyez-moi le vilain gourmand!

L'ABBÉ, l'imitant.

Voyez-moi la vilaine jalouse!

LA BARONNE.

Savez-vous bien, Monsieur le fat, que vous venez d'être de la dernière impertinence?

L'ABBÉ.

Paix, ma toute belle.

LA BARONNE.

Que si je consens à ne pas accueillir avec une trop

grande cruauté vos tendres protestations, j'entends fort être la seule envers qui vous soyez bien intentionné?

L'ABBÉ.

D'accord, m'amour.

LA BARONNE.

Et que, si vous n'étiez point sage, je vous donnerais le fouet comme à un méchant garçonnet que vous êtes?

L'ABBÉ.

De vous, tout me serait caresse! Ah! mon cœur, que vous êtes jolie quand vous vous échauffez ainsi, que votre gorge palpite divinement, et que ces petits yeux-là vous prennent un lumineux particulier! Que ne ferait-on pour-être querellé ainsi, même quand on ne mérite aucune chicane!

LA BARONNE.

Aucune?

L'ABBÉ.

Hélas! Comment pourrais-je être remarqué par ces belles dames, moi, si jeune encore, et si fier de faire mes premières armes sous votre protection!

LA BARONNE.

Le bon apôtre avec ses premières armes! Comme si nous ne savions pas ce que valent aujourd'hui les Chérubins; pour ma part, je loue fort le Comte Almaviva de ses précautions...

L'ABBÉ.

Inutiles.

LA BARONNE, riant.

Qu'il est prompt à la repartie! Allons, venez ici, joli mignon; croyez-vous qu'on ne voie goutte aux galants stratagèmes de la Comtesse et de la Duchesse?

L'ABBÉ.

De la Duchesse avez-vous dit? Comment pouvez-vous croire?

LA BARONNE.

Le petit masque qui ne veut pas qu'il en soit le dit. Comme si cette mine friponne pouvait n'être pas remarquée, de la Duchesse surtout! Elle n'a jamais été hors de pages.

L'ABBÉ.

Malgré ses trente ans.

LA BARONNE.

Paix! Si elle était là! Sachez qu'elle n'en accuse que vingt-cinq.

L'ABBÉ.

Et ils ne protestent pas de leur innocence?

LA BARONNE, riant.

Ah, le petit fripon! Mais c'est qu'il est malicieux comme un singe! Allons, venez près de moi, bel oiseau bleu, sur ma chaise longue, que je vous fasse bien joli, une petite mouche vous siérait tant, là.

L'ABBÉ, marquant plus d'empressement.

Eh bien! vous me la mettrez chez vous, tout à l'heure... bientôt, n'est-ce pas... tout de suite.

LA BARONNE.

Fi! le vilain petit, il n'y a pas presse entre nous.

L'ABBÉ.

Mais au contraire, ma toute belle.

(Bruit de porte au dehors.)

LA BARONNE, se levant.

Paix! paix! vous dis-je, j'ai entendu du bruit.

L'ABBÉ.

C'est Marton.

LA BARONNE, *effrayée.*

Marton dort là-haut... J'en suis certaine, j'ai entendu fermer la porte de la cour. A cette heure il n'y a que le Baron ou le Comte qui puisse venir.

L'ABBÉ.

Ce n'est pas le Comte, puisqu'il est au Château.

LA BARONNE.

C'est encore moins le Baron puisqu'il est dans ses terres. A tout hasard, mon petit Abbé, cachez-vous vite.

L'ABBÉ.

Me cacher, jamais! Le Comte, si c'est lui, trouvera à qui parler et je ne suis pas homme qu'on embroche.

LA BARONNE, *d'une voix suppliante.*

Je sais que vous êtes brave, mon petit Abbé; vous vous êtes déjà battu. Mais, je vous en conjure, ayez compassion de moi, cachez-vous pour moi, pour moi seule; je vous expliquerai ensuite, quand je l'aurai renvoyé, si c'est lui. Venez ici, dans la chambre de Frontin... Non, non, c'est trop tard, là, là, baissez-vous.
(*Elle le pousse sous la table que couvre un grand tapis.*)

SCÈNE V.

LE COMTE, LA BARONNE.

LE COMTE, baisant la main de la Baronne.

Mille pardons, mon cœur, de venir vous surprendre d'une façon aussi déshonnête !

LA BARONNE.

Vos surprises, mon ami, me sont toujours agréables et vous me voulez sans doute le faire dire.

LE COMTE.

Non, par ma foi ! car il n'est point du savoir-vivre de se présenter à pareille heure, surtout quand on a mandé qu'on ne viendrait pas. (Avec un peu de surprise.) Mais tudieu ! je ne regrette rien, puisque j'ai le plaisir de vous admirer en un si galant équipage. Vraiment, mon cœur, je ne vous connaissais pas un aussi joli déshabillé, il est d'un goût fort revenant.

LA BARONNE, embarrassée.

Je l'avais mis... souvent... toutefois... Et vous-même, mon cœur, votre service au Château est donc remis ?

LE COMTE.

Non, retardé seulement. C'est vous dire, belle Baronne, qu'à mon grand regret, je ne peux pas séjourner.

LA BARONNE.

Vraiment ? Quel dommage, m'ami, et que je me faisais de joie à la pensée contraire !

LE COMTE.

Votre joie n'aurait pas cédé à la mienne, mon cœur, soyez-en sûre. (Tout en parlant, il a défait son manteau et s'est installé.)

LA BARONNE, surprise.

Eh! quoi, je croyais que vous ne séjourniez pas.

LE COMTE, à part.

Hum! (Haut.) Vous veillez bien tard, chère amie.

LA BARONNE.

J'allais justement me retirer chez moi. Marton dort là-haut, Frontin ronfle à côté, et je me préparais à aller faire comme eux.

LE COMTE, ouvrant la porte que montrait la Baronne.

Ah! c'est par là, la chambre de Frontin?

LA BARONNE.

Oui, tout au fond du couloir. Que lui voulez-vous?

LE COMTE.

Rien. C'est un drôle fieffé que votre Frontin; vous le devriez peut-être mieux surveiller. Je le vois à toute heure du jour et de la nuit chez la Comtesse. Il y a là une certaine Lisette, fort accorte d'ailleurs, à laquelle je le soupçonne d'en conter.

LA BARONNE.

Fi donc, mons Frontin aime Marton, et tous deux se doivent épouser. Mais, à ne vous rien céler, je ne me préoccupe guère de ces espèces, et pousserais presque l'indifférence jusqu'à me faire par eux mettre au bain.

LE COMTE, souriant.

En ce cas, m'amour, je vous prierai de ne point le faire. Vous savez que, sur le chapitre des laquais et bien d'autres, je donne un peu dans les idées nouvelles.

LA BARONNE.

Oui, on a coutume au Château de vous nommer le *Chimérique.*

LE COMTE.

Heureux encore quand je ne me crée que des chimères. (Mouvement du tapis de la table.) Vous avez là, Madame, un tapis du meilleur goût.

LA BARONNE, inquiète et embarrassée.

Ne le connaissez-vous pas? C'est une étoffe fort subtile qui vient des Grandes Indes... Ne trouvez-vous pas qu'il vient un affreux vent coulis de cette cheminée? j'en ai les jambes toutes glacées.

LE COMTE, toujours impassible.

Je ne sens rien, mais il y a apparence qu'il vient un vent assez fort pour agiter une étoffe très subtile.

LA BARONNE, embarrassée et parlant vite pour déguiser son trouble.

La réception de la Comtesse, tantôt, était tout-à-fait charmante.

LE COMTE.

Puisque vous étiez là, Baronne.

LA BARONNE.

La société y était nombreuse et fort brillante. J'ai même eu la surprise d'y retrouver des personnes que je ne m'attendais guère à voir chez vous.

LE COMTE, avec vivacité.

Le Chevalier? (Plus doucement.) C'est la Comtesse qui a tenu à l'inviter, et comme elle est reine chez elle et que, d'ailleurs, je ne pouvais guère lui avouer le motif de ma froideur pour ce prétentieux bellâtre, je me suis incliné.

LA BARONNE.

Moi qui pensais que vous cherchiez à vous revoir comme gens de tous points réconciliés.

LE COMTE, avec insistance et regardant la table.

Je crois qu'en ce moment-ci il ne serait pas difficile au Chevalier de me revoir, s'il y tenait. Mais il ne semble pas y tenir, n'y a-t-il pas apparence?

LA BARONNE.

Je ne sais. Avez-vous observé comme on se disputait le cœur du galant petit Abbé? Quel est votre sentiment sur lui?

LE COMTE, avec une nuance de dédain.

Sur ce bambin musqué et précieux dont les chatteries tournent en ce moment la tête à toutes nos caillettes?

LA BARONNE.

Hé, hé! Comte, ne vous moquez pas trop; peut-être vous et moi y comptons des connaissances.

LE COMTE.

Vous raillez! Serait-ce la Comtesse?... (Sourire de la Baronne.) Cela devait arriver; une fillette ne pouvait fatalement s'éprendre que d'un enfant. J'en suis un peu peiné pour elle; il lui aurait mieux valu pour ami un gentilhomme plus grave, plus mûr...

LA BARONNE.

Le Chevalier peut-être?

LE COMTE.

Bien que je ne croie pas devoir contrarier ses goûts sur ce point, il m'aurait déplu qu'elle eût choisi le Chevalier. Je n'aime pas les gens qui se cachent! Non

j'aurais préféré un ami fidèle et dévoué comme le Vicomte ou le Marquis.

LA BARONNE.

L'un et l'autre me semblent lugubres, et, vous l'avouerai-je, je comprends parfaitement que la Marquise et la Vicomtesse raffolent du petit Abbé, ça les change et en mieux.

LE COMTE, riant.

Ah! vous comprenez... en mieux. Seriez-vous de leur goût? Prenez garde, c'est le Chevalier qui ne va pas être satisfait, il est capable d'en faire un faux mouvement.

LA BARONNE, feignant la surprise.

Un faux mouvement! je ne vous comprends plus, mon ami. Le Chevalier n'a jamais eu la prétention de lutter, pour l'agrément de la mine, avec le petit Abbé. C'est un véritable Chérubin que cet Abbé, joli comme un cœur, hardi comme un page, et d'un entreprenant!

LE COMTE.

Ah! il est si fort entreprenant?

LA BARONNE.

Irrésistible! C'est samedi dernier, si je ne m'abuse, et à pareille heure, qu'il a démasqué ses batteries contre la Comtesse; nous allons sans doute assister à un spectacle piquant, car je l'ai souvent entendu dire qu'il ne lui fallait pas plus de huit jours de siège pour réduire les citadelles les plus imprenables à battre la chamade.

LE COMTE.

Palsambleu! voici pour humilier le Chevalier! Une semaine, malepeste! ceci me surprend, malgré que j'en aie, moi qui ai brûlé six mois pour conquérir votre cœur!

Mais, j'y pense, c'est aujourd'hui samedi, et, au compte dont vous m'avez instruit, c'est en ce moment que cet Abbé consommerait sa victoire.

LA BARONNE.

Hé, hé, hé, qui le sait?

LE COMTE, à part.

On me veut éloigner d'ici.

LA BARONNE.

Le trait serait piquant. A votre place, Comte, j'irais voir. Tenez, je parie une discrétion que le petit Abbé est chez la Comtesse.

LE COMTE, à part.

C'est mon congé. (Haut.) Eh bien, je tiens le pari, bien qu'au fond je n'aie aucun motif de penser le pour ou le contre. D'ailleurs, la nuit s'avance, et, si j'en crois mon horloge de poche, j'aurai à peine le temps de me rendre ensuite au Château; je viendrai vous donner la réponse demain matin. (Il s'approche de la table.) Décidément, Baronne, votre tapis est merveilleux. A ce propos, savez-vous la taille du Chevalier?

LA BARONNE.

Mais non, comment voulez-vous, mon ami!...

LE COMTE.

Elle doit être de cinq pieds six pouces.

LA BARONNE.

Quatre seulement.

LE COMTE, mesurant de l'œil la table.

D'où il suit que pour tenir dans un cube de deux pieds de hauteur sur quatre de largeur, il lui faudrait prendre une posture fatigante. Mais on doit parfois se résigner à

un peu de gène. (Révérences.) Adieu, Baronne, je vous baise la main. (Il se retourne au moment de sortir.) Ah ! si vous voyez le Chevalier, dites-lui, de grâce, qu'il me peut trouver chez-moi, s'il ne veut pas me voir ici.

SCÈNE VI.

LA BARONNE, L'ABBÉ.

LA BARONNE, sautant de joie.

Sauvé enfin, mon cher petit Abbé!

L'ABBÉ, sortant un peu raidi de dessous la table.

Ouf! Le Chevalier à ma place aurait en effet été un peu courbaturé. Ouf! Que diantre avait-il à admirer aussi obstinément votre tapis?

LA BARONNE.

Mais aussi, mon pauvre Abbé, vous remuez là dedans comme une carpe dans la poêle!

L'ABBÉ.

Le moyen de rester immobile ci-dessous, quand on s'entend dire des injures à son nez. Morbleu! ce Comte là me reviendra longtemps avec ses impertinences: un bambin musqué et précieux. Ventrebleu! mais c'est pour bien moins que j'ai dégainé. Un bambin! voilà un mot qui me cornera longtemps aux oreilles.

LA BARONNE.

Paix, mon mignon, paix! N'ai-je point fait la contre-partie en vous accablant de louanges?

L'ABBÉ.

Un bambin! Ce que ce Comte-là m'a échauffé la bile!

LA BARONNE.

Eh! qu'importe à présent? Ne pensons plus à ce fâcheux, puisqu'il est parti. Hou! le vilain mignon qui ne veut pas obéir à sa petite amie. Revenez vous asseoir près de moi, puisque nulle interruption ne vous refera mettre à quatre pattes. Comme ce petit cœur bat! Est-ce de colère ou d'amour? Allons, parlez bel oiseau bleu, que me disiez-vous tantôt?

L'ABBÉ.

Que vous pouvais-je dire, Baronne, sinon que vous étiez la plus exquise, la plus charmante, la plus désirable de toute les dames de la Cour, que je vous aimais, que je n'aimais que vous, et que je souhaitais bien fort que vous n'aimassiez que moi?

LA BARONNE.

Et qui voulez-vous que j'aime, m'ami? Seriez-vous jaloux, et de qui? Du Comte? vous venez de voir comme je l'ai accueilli. Du Chevalier? le pauvre homme! Avez-vous remarqué la façon furieuse dont le Comte parlait du Chevalier; ah! j'avais bien envie de rire, mais aussi j'avais trop peur.

L'ABBÉ.

Moi, j'enrageais! C'est une si sotte position, qu'on a honte à la quitter, mais, vive Dieu! le sang me bouillait dans les veines.

LA BARONNE.

Le méchant petit, qui pense encore à cela quand je suis à ses côtés, et... qu'il est plus de minuit!

L'ABBÉ.

C'est pardieu vrai, et que j'ai peu d'honnêteté envers vous, ma délicieuse Baronne! Eh! laissons là tous les fâcheux du monde : que cette nuit soit toute entière à l'amour. Nous aurons toujours le temps de nous couper la gorge demain, s'il le faut!

LA BARONNE.

Fi! le sot pronostic, et le moyen pour un spadassin comme le Comte de se battre avec un pauvre petit Abbé! Allons, reprenez votre romance puisque vous vous retrouvez enfin courtois et galant comme vous devriez l'être toujours avec ces fripons d'yeux-là.

L'ABBÉ.

Et je ne demande qu'à l'être d'avantage. (Il l'embrasse.)

LA BARONNE.

Ah! m'amour, que voulez-vous de moi présentement?

L'ABBÉ, de plus en plus pressant.

Que voudrais-je sinon le bonheur que vous seule me pouvez donner? Allons, mon cœur, ne piquez pas outrément mon impatience, venez achever la nuit en comblant mes vœux, et que l'aurore soit bien lente à venir terminer nos doux ébats.

LA BARONNE, s'abandonnant.

Ah! petit Abbé, comme je sens bien que mon cœur ne pourrait vous résister.

L'ABBÉ, ivre de joie.

Je vois l'Empyrée s'ouvrir devant mes pas! (Bruit de porte au dehors.)

LA BARONNE, sursautant.

Paix! n'avez-vous rien ouï? On monte l'escalier. C'est

encore lui, oh! le déplaisant personnage! Allons, mon pauvre Abbé, cachez-vous encore, il le faut.

L'ABBÉ.

Jamais plus, vertubleu! Plutôt la mort! Le Comte, tout spadassin qu'il est, trouvera à qui parler; je l'attendrai de pied ferme et ne veux pas me jouer à être trouvé accroupi sous une table.

LA BARONNE, ouvrant la porte de la chambre de Frontin.

Le fol imprudent, il veut à toute force se battre, à son âge! Mais Chérubin se cachait bien derrière les fauteuils! Tenez, s'il vous répugne tant de vous accroupir, cachez-vous dans la chambre de Frontin.

L'ABBÉ.

J'enrage, morbleu! Juste au moment où... Satané Comte! la plaisante figure que je m'en vais faire... à me calmer là-bas!

LE BARONNE, le poussant vers le couloir.

Vite, vite, point de discours. (Elle ferme la porte à clef.)

SCÈNE VIII.

LA BARONNE, LE COMTE.

LA BARONNE.

Eh quoi! vous encore, mon cher Comte? Je ne vous attendais que demain.

LE COMTE.

Madame, vous avez perdu... Ce n'était pas l'Abbé qui était chez moi.

LA BARONNE.

De quel ton me dites-vous cela? Il y avait donc quelqu'un?

LE COMTE.

Oui, votre Frontin d'abord. Je l'ai fait jeter à la porte par mes gens.

LA BARONNE.

Eh! laissez Frontin. Qui?

LE COMTE.

Le Chevalier!

LA BARONNE.

Ah bah! vous raillez. Le Chevalier? (*Effrayée.*) Grand Dieu! encore un duel?

LE COMTE.

Je ne pense pas; la situation n'est plus la même. La Comtesse a toute liberté de ses actes et j'aurais mauvais goût à lui en demander compte.

LA BARONNE.

C'est dire que vous me réservez toute votre tyrannie.

LE COMTE.

L'amour ne va pas sans un peu de tyrannie. D'ailleurs, l'usage est là; je ne conçois pas trop en effet pourquoi l'on ne se battrait pas pour sa femme quand on se bat pour sa maîtresse, mais on ne peut cependant pas se couvrir de ridicule.

LA BARONNE.

Je ne suis pas trop sûre que les maîtresses se dûssent bien réjouir d'une telle inégalité de procédé. Mais je sais trop les étrangetés de votre humeur hypocondre pour m'en surprendre à l'excès.

LE COMTE, à part.

Elle est plus calme, il a dû partir. (Haut.) Cette humeur dont vous parlez n'est pas pour me faire augurer d'une infinie continuité de nos relations; le bizarre peut émouvoir tout d'abord, mais non pas attacher. (Il regarde toujours le tapis de la table.)

LA BARONNE.

Décidément, Comte, je pourrais croire que ce méchant tapis vous a jeté un sort.

LE COMTE.

Ce tapis, un sort?

LA BARONNE.

Vous ne le quittez pas des yeux. Vous plaîrait-il de l'examiner de près, et de le recevoir en cadeau de ma main; cela vous fera souvenir de moi. (Elle soulève à demi le tapis.)

LE COMTE.

L'offre serait-elle moins tardive encore, je croirais devoir la décliner en vous assurant de toute ma reconnaissance. Ce me serait toujours là un fâcheux présage, je pourrais rêver que, si vous me vouliez imposer ce souvenir de vous, c'est apparemment que j'en aurais besoin pour ne pas vous oublier, et, par conséquent, qu'il remplacera seul votre présence auprès de moi.

LA BARONNE.

Que vous êtes mauvais cette nuit, Comte, et comme il vous semble sourire de me faire pleurer.

LE COMTE.

Ma seule excuse est dans cette hypocondrie que vous-même constatiez tout-à-l'heure si impartialement. Ne me célez rien, Baronne, quelle fantaisie vous a-t-elle prise de ne pas vous montrer d'abord cruelle à mes premiers empressements? Vous me saviez déjà quelque peu mélancolique, et vous aviez autour de vous tant de beaux damoiseaux tout brûlants du désir de s'attacher à votre char; je ne parle pas du Duc, il est trop affichant, mais le Marquis est à souhait, l'honnêteté de sa mine n'a d'égale que la probité de son esprit.

LA BARONNE.

C'est vrai.

LE COMTE.

De plus, fort instruit; il donne dans la secte, et ne faillit pas à une occasion de parler physiocratie.

LA BARONNE.

Un homme qui propose une taxe de vingt-cinq sols par pot de rouge! Merci bien.

LE COMTE.

Non? Le vicomte alors; il est fort avenant et n'est pas misanthrope comme moi. Il n'est pas jusqu'au Chevalier que je ne me trouve sincèrement préférable, au point que je ne puis m'expliquer pourquoi vous me l'avez sacrifié.

LA BARONNE, souriant.

Hé! hé!

LE COMTE.

Et le petit Abbé? J'oubliais le galant petit Abbé, pauvre Chérubin! Voyons, Baronne, que vous semble du petit Abbé?

LA BARONNE, un peu émue.

En vérité, Monsieur, je ne sais ce que vous voulez dire.

LE COMTE, à part.

C'était lui, je ne m'étais pas trompé. (Haut.) Ce cher Abbé, j'aurais le plus grand plaisir à le voir demain. (Il se lève.) Ah, mon cœur, que j'ai de regrets de ne pouvoir rester plus longtemps à vos pieds. (Bas.) On ne me retient pas, il y a décidément quelque chose. (Haut.) Vous verra-t-on demain chez Madame la Duchesse?

LA BARONNE.

J'irai à mon ordinaire. Y rencontrerai-je la Comtesse?

LE COMTE.

Demandez cela au Chevalier. Baronne, je vous baise respectueusement la main. (Il sort. — A part.) L'abbé à droite le Chevalier à gauche!... S'il faut se mettre en colère, on verra.

SCÈNE VIII.

LA BARONNE, puis L'ABBÉ, FRONTIN, MARTON.

LA BARONNE.

Dieu soit loué! Je croyais qu'il ne sortirait pas d'ici! La désobligeante espèce avec ses imaginations, et que je vais avoir de joie à lui prouver qu'il n'est qu'un sot. (Elle ouvre la porte de la chambre de Frontin.) Allons, mon cœur,

venez, venez vite, tout est fini cette fois. Eh bien, où donc s'est fourré ce petit Abbé qu'il ne paraisse pas incontinent? Mais j'entends du bruit, on dirait de gens qui se querellent.

L'ABBÉ, dans le lointain.

Au voleur! au voleur!

FRONTIN, idem.

Au traître! au suborneur!

L'ABBÉ.

Maraud, je t'apprendrai à escalader les fenêtres!

FRONTIN.

Coquin, je t'apprendrai à venir en conter à Marton!

(Ils entrent en se colletant.)

L'ABBÉ.

Frontin!

FRONTIN.

Monsieur l'Abbé!

L'ABBÉ.

Comment, butor, c'est toi! Je te donnerais cent coups de bâton sans la considération que je dois à ta maîtresse!

LA BARONNE.

Je n'y vois goutte! Qu'arrive-t-il, m'amour, qui vous échauffe tant, et vous a fait mettre à demi-nu! Je goûte fort cet empressement, mais ce n'est point chez Frontin que je vous devais rejoindre.

L'ABBÉ.

Coquin, pendard, je te ferai pendre!

FRONTIN.

Grâce, Madame la Baronne! Grâce, Monsieur l'Abbé!

Je vous prenais pour Bourguignon, le laquais de M. le Chevalier, qui rôde toujours autour de Marton. Je suis pourtant assez misérable, et il est trop dur de me vouloir faire pendre après m'avoir ravi mon amour.

LA BARONNE.

Que veux-tu dire ?... Marton... ton amour? Expliquez-vous, Monsieur l'Abbé.

L'ABBÉ.

Ah! Madame la Baronne, c'est la fatalité qui est cause de tout ceci, et ce n'est pas à moi qu'il vous faut en chicaner. A deux reprises vous trompez l'ardeur de mes plus pressants désirs, et juste quand je vois l'Empyrée s'ouvrir devant moi, vous m'envoyez rejoindre Marton!

LA BARONNE.

Marton! Que venait-elle faire chez Frontin?

FRONTIN.

Ah! Madame, elle avait peur, toute seule là-haut...

LA BARONNE.

Et, pour respecter sa pudeur, vous alliez, de votre côté, passer la nuit chez Lisette.

MARTON, entr'ouvrant la porte.

Ah! le magot! J'en étais sûre!

LA BARONNE.

Tu vois, mon enfant, quel peu de confiance il faut avoir dans les hommes, et combien il t'en coûtera d'avoir cru aux promesses de Frontin.

FRONTIN.

Pardonnez-nous, Madame la Baronne.

LA BARONNE.

Tant pis pour toi, Frontin, tu n'as pas pris assez de précautions!... Et tant pis pour moi... j'en ai pris trop. Frontin, fais la conduite à M. l'Abbé.

FRONTIN, effrayé.

Ah! Madame, il me veut pendre!

LA BARONNE.

Reste, courageux Frontin. Marton, *tu peux* reconduire M. l'Abbé. (Elle fait une grande révérence à l'Abbé.) Monsieur!

L'ABBÉ.

Sans adieu, Madame la Baronne.

LA SURPRISE DE L'AMOUR

PERSONNAGES

LE COMTE ARMAND.
LA COMTESSE SILVIA.
LE CHEVALIER.
L'ABBÉ.
LA BARONNE HORTENSE.
LA MARQUISE.
LA DUCHESSE.



IV.

LA SURPRISE DE L'AMOUR

A Paris, chez la Duchesse. — Petit salon, style Louis xv; larges portes ouvertes sur les autres salons; ameublement somptueux. Sur le devant, à droite et à gauche, deux canapés cachés par des massifs de plantes aux personnes du second plan.

Musique à diverses reprises (menuets et gavottes).

SCÈNE PREMIÈRE

LE CHEVALIER, L'ABBÉ

L'ABBÉ.

Par la sambleu! mon grand Chevalier, avouez que tout ce que vous dites et faites a de quoi me surprendre. Votre air tantôt farouche, tantôt langoureux, votre alternative de tendres soupirs et de désespoirs contenus n'en sauraient taire sur votre compte, et je gagerais fort que le petit dieu malin a fait des siennes à votre encontre.

LE CHEVALIER.

Ah! mon cher Abbé, qu'elle est belle! qu'elle est divine!

L'ABBÉ.

Bon cela, j'avais touché juste! Cydalise?

LE CHEVALIER.

Cydalise? Que me fait présentement Cydalise, quand je trouve mieux, et dans ces salons mêmes.

L'ABBÉ, surpris.

Céans? La Duchesse!

LE CHEVALIER.

Je ne nie pas que la Duchesse ne m'ait montré quelque bienveillance, mais, à quoi bon retourner au bois quand les lauriers sont coupés?

L'ABBÉ.

Et qui donc? Je nage dans les conjectures.

LE CHEVALIER.

Qui? La reine des grâces, la fille de Vénus, la plus parfaite des beautés, un ange d'innocence, un trésor de pudeur, un miracle de fraîcheur enfantine et de grâce exquise...

L'ABBÉ, étonné et jaloux.

La Comtesse!

LE CHEVALIER.

Elle-même! Ah! mon cher Abbé, l'art d'Apollon était seul capable de séduire cette déesse!

L'ABBÉ.

Vous lui avez joué du clavecin?

LE CHEVALIER.

Fi donc! Je lui ai lu les vers que sa beauté m'avait inspirés. Nous ne fîmes point autre chose hier soir.

L'ABBÉ, à demi-voix.

Voilà ce que c'est que de m'avoir fait qu'un seul quatrain.

LE CHEVALIER.

Mais il était si galant!

L'ABBÉ.

Ah! vous l'avez lu? hier soir aussi? Fortuné mortel! (Changeant de ton.) Mais, j'y pense, n'est-on point venu vous surprendre vers dix heures?

LE CHEVALIER.

D'où diantre tenez-vous ceci?

L'ABBÉ.

Voilà le fin!

LE CHEVALIER.

Oh! une surprise des plus honnêtes. Il est entré par mégarde, mais, nous voyant, s'en est allé aussitôt je ne sais où, chez la Baronne ou au Château.

L'ABBÉ.

Chez la Baronne.

LE CHEVALIER, surpris.

Ah! vous savez aussi!... (Avec un léger sourire.) Oh! il n'est point misérable, et, foi de gentilhomme, la Baronne me semble plus digne d'estime encore que jadis: ce minois pimpant, cette allure sémillante me reviennent plus désirables depuis que j'ai eu le tort de l'abandonner aux empressements mélancoliques de ce pauvre Comte, pour lequel elle ne peut avoir qu'un bien faible sentiment.

L'ABBÉ.

Il m'est, en effet, constant qu'elle ne l'aime pas!

LE CHEVALIER.

Ah! l'Abbé, quelle bonne parole vous dites là! et comme elle me reconforte le cœur!

L'ABBÉ.

Eh quoi! brûleriez-vous encore pour elle, et cela, quand vous venez d'obtenir, si je vous ai bien entendu, les plus tendres faveurs de la Comtesse?

LE CHEVALIER, un peu embarrassé.

Certes, je resterai encore longtemps fidèle à mon adorable conquête. Mais, en véritable homme de guerre, je me suis accoutumé à deviner les projets de mes adversaires; j'ai étudié les guerres du grand Frédéric : eh bien, s'il advenait qu'un jour la Comtesse et moi nous nous séparassions, j'avoue que je ne saurais me montrer trop farouche si la Baronne voulait bien me marquer de nouveau quelque intérêt.

L'ABBÉ.

Sur ce point, mon Chevalier, remettez-vous à l'étude du grand Frédéric; vous n'aurez point de longtemps à diminuer le farouche de votre air, qui, d'ailleurs ne messied point à un cornette de Royal-Cravate.

LE CHEVALIER.

Et ce, pourquoi?

L'ABBÉ.

Parce que les ballots sont faits.

LE CHEVALIER, haussant les épaules.

Le Comte?... Mais d'ici là!...

L'ABBÉ.

Mieux que le Comte!

LE CHEVALIER.

Quoi!... Vous!... Serait-il possible!... Mais, mon pauvre Abbé, que va dire la Marquise de tout ceci?...

L'ABBÉ.

Et que m'importe la Marquise, lorsque je ne pense qu'à elle, je ne vois qu'elle, je ne désire qu'elle! Ah! Chevalier, la reine des grâces, la fille de Vénus!... Vous ne la connaissez pas comme je la connais, un ange d'innocence, un trésor de pudeur, un miracle...

LE CHEVALIER, narquois.

Êtes-vous bien assuré de penser à elle, quand vous m'en tracez ce portrait surprenant... ou à la Comtesse?

L'ABBÉ.

Je ne nie pas que la Comtesse ne m'ait longtemps paru digne de mes empressements, et, vive Dieu! votre bonheur ne laisse pas encore que de me paraître singulier!... Parbleu, Chevalier, il y a un mois j'aurais accepté de vous un tournoi d'un nouveau genre, et je gage que je vous aurais disputé, non sans quelque espoir, le cœur de cette charmante beauté.

LE CHEVALIER, à part.

Peste soit du petit maître!... (Haut.) Vous voyez que la réalité, mon cher, ne s'accommode pas à vos désirs. Patientez, et je serais heureux, quand le jeu ne me plaira plus, de vous donner pour sa conquête les conseils que j'aurais pu également vous donner pour celle de la Baronne.

L'ABBÉ, à part.

Peste soit du fat! (Haut.) M'instruirez-vous aussi, mon

heureux Chevalier, des moyens, pour ne pas les suivre, de perdre ces belles conquêtes?

LE CHEVALIER.

Qu'entendez-vous par ces paroles?

L'ABBÉ.

Puisque le Comte vous a supplanté dans le cœur de la Baronne, pensez-vous qu'un autre ne le pourra pas dans celui de la Comtesse?

LE CHEVALIER.

Je le voudrais bien voir! Mais vous-même, mon petit Abbé, est-ce pour longtemps que vous vous croyez aimé de la Baronne?

SCÈNE II.

LES MÊMES, LA DUCHESSE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE, qui a entendu les derniers mots de la conversation.

Je crains que nous ne soyons entrées ici mal à propos.

LA DUCHESSE.

Mais, pas le moins du monde, puisque notre présence interrompt une querelle.

LE CHEVALIER, faisant sa révérence.

Ah! Madame la Duchesse, il ne faut que l'apparition de l'astre des cieux pour dissiper la tempête et non pas seulement l'interrompre.

L'ABBÉ, s'approchant de la Marquise, un peu confus.

Que je suis marri, Marquise, d'avoir aussi indécemment tardé à venir mettre à vos pieds mes hommages, indigne prix de l'inestimable bienveillance que votre cœur a daigné me montrer.

LA MARQUISE.

Il suffit, monsieur l'Abbé; pour bienveillant qu'il soit, mon cœur est plus fier encore, et ne s'accommode point de certains partages.

L'ABBÉ.

Qu'est-ce à dire, Madame, en quoi ai-je pu encourir votre ressentiment?

LA MARQUISE.

Vous ne le savez que trop, monsieur. (Au Chevalier.) Chevalier, voudriez-vous m'offrir votre bras?

(Ils sortent.)

LA DUCHESSE, allant à l'Abbé.

Oh, Monsieur l'Abbé, que vous voilà atterré!

L'ABBÉ, d'un ton dolent.

J'avoue que je me remets à peine de cet étrange accueil. Avez-vous vu sa cruauté?

LA DUCHESSE.

Vous l'aimez donc bien, cette belle Marquise?

L'ABBÉ.

Je ne suis point ingrat, et dois me souvenir de ce que me témoigna son cœur sensible.

LA DUCHESSE.

C'est donc à juste motif, mon enfant, qu'elle vous querellait! D'autant, qu'il n'est point du savoir-vivre

d'afficher ainsi ses bonnes fortunes, petit téméraire... (Avec intention.) L'amour aime le mystère, et d'aucunes qui ne vous seraient peut-être pas cruelles le deviendraient si elles vous savaient d'humeur aussi peu discrète.

L'ABBÉ.

Ce n'est pas moi!... C'est ce grand flandrin de Chevalier... Las! j'ai lâché la proie pour l'ombre...

LA DUCHESSE.

Quelle finesse mettez-vous là?

L'ABBÉ.

Il m'a appris que la Comtesse n'avait présentement plus rien à lui refuser; alors, pour ne pas être en reste, je lui ai conté que la Baronne m'avait accordé ses dernières faveurs.

LA DUCHESSE, joyeuse.

Tandis qu'elle ne vous a rien accordé du tout.

L'ABBÉ, un peu penaud.

Ses avant-dernières seulement. Mais je ne puis vous conter cela, j'en suis trop dolent encore...

LA DUCHESSE.

Comme il dit cela gentiment, le mignon, et de quel air sincère! Allons, petit Abbé, réconfortez-vous, nous verrons à fléchir la rigueur de la Marquise à moins que vous ne préfériez secouer un joug qui peut-être vous lasse.

L'ABBÉ, d'un air dégagé.

Mon amour pour cette dame n'était pas tel qu'il me détournât de marquer ailleurs quelque inclination.

LA DUCHESSE.

Je l'ai vu et je ne saurais vous en blâmer. Mais pensez

vous que la Baronne vous saura gré de votre fanfaronnade de tantôt?... Tout se sait!

L'ABBÉ.

Oh! son récent procédé m'a fort refroidi à son égard.

LA DUCHESSE.

Eh quoi! ni la Baronne, ni la Marquise? Voilà donc ce petit cœur libre!

L'ABBÉ, avec un soupir.

Ah! je crains déjà que non.

LA DUCHESSE.

En ce cas, c'est un brasier et je tremble pour ses approches.

L'ABBÉ.

Celle pour qui il brûlerait est trop haut pour qu'il ose s'en approcher!

LA DUCHESSE.

Cette grande dame est-elle donc d'une cruauté hyrcanienne?

L'ABBÉ.

Je n'oserai jamais!

LA DUCHESSE, voyant le Chevalier qui revient avec la Marquise.

Voilà votre ennemie, justement. Écartons-nous vite et contez-moi votre mésaventure. Comment se fait-il que cette méchante Baronne, après vous avoir laissé espérer...

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

LE CHEVALIER, LA MARQUISE.

LA MARQUISE, avec une irritation contenue.

Vraiment, Chevalier, ce que vous me contez là augmente encore l'aversion naturelle que je me sens actuellement pour lui. Dire que j'ai dédaigné pour un tel ingrat l'affection silencieuse de ce pauvre Baron! Je n'aurais jamais cru à une pareille noirceur. Il est d'une telle affectation d'innocence que je m'étais, de la meilleure foi du monde, laissé prendre à ses grimaces.

LE CHEVALIER.

Le fourbe!

LA MARQUISE.

Comprend-on cela, Chevalier? me tromper avec tant de scélératesse!... Et pour qui? pour cette petite Baronne étourdie, évaporée, coquette, vous en savez quelque chose, Chevalier?

LE CHEVALIER.

Oh! Marquise, la rappeler en votre présence, c'est lui donner le coup de grâce, elle ne peut se relever de la comparaison!

LA MARQUISE, surprise.

Mais vous voici du dernier galant, Chevalier. Jadis vous étiez comme votre épée... brave et farouche. D'où tenez-vous tout d'esprit? De chez les gens d'Empire?

LE CHEVALIER.

Des espèces qui se cotisent pour comprendre une plaisanterie, et, pour prouver leur légèreté sautent par la fenêtre! Ah! Marquise, si quelque chose est meilleur en moi, je le dois à vous seule.

LA MARQUISE.

Courtisan, vous oubliez la Baronne.

LE CHEVALIER.

Je n'oublie pas sa conduite à votre égard, et au mien.

LA MARQUISE.

Et à celui de la Comtesse, sa meilleure amie...

LE CHEVALIER.

Et à celui du Comte! Préférer ce taciturne bretteur à tant de parfaits cavaliers!

LA MARQUISE.

Ah! Chevalier, que vous avez eu raison de lui préférer la Comtesse!

LE CHEVALIER, surpris.

Quoi, vous savez!...

LA MARQUISE.

Ne le disiez-vous tantôt? Aussi, vous l'avouerai-je, j'avais peine à comprendre le doigt de cour que vous sembliez me faire. Il est certaines conquêtes dont il sied d'être satisfait.

LE CHEVALIER.

En vérité, je ne nie pas que la Comtesse soit d'une beauté inexprimable et d'une grâce divine, mais je vous jure que c'est à tort que vous me croyez incapable de concevoir ailleurs une réelle passion.

LA MARQUISE, surprise.

Plaît-il, Chevalier? Je ne comprends rien à la reconnaissance que votre honnêteté devrait montrer; votre sentiment à son égard se serait-il si vite dissipé, ou votre succès serait-il purement imaginatif?...

LE CHEVALIER, piqué.

Imaginatif?

LA MARQUISE.

Que sais-je? A la place de la Baronne, je ne me croirais pas encore supplantée. La voici justement; je vais bien voir...

LE CHEVALIER.

Observez plutôt le Comte.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LE COMTE, LA BARONNE,
puis L'ABBÉ et LA DUCHESSE.

LE COMTE, faisant sa révérence à la Marquise.

Marquise, je vous baise la main. (Saluant le Chevalier.) Chevalier, je suis votre serviteur. La Comtesse serait-elle déjà ici?

LE CHEVALIER, un peu embarrassé.

Je ne sais, Monsieur.

LE COMTE, persifleur.

Eh quoi! Monsieur, vous me semblez remplir avec peu de zèle vos nouveaux devoirs de cavalier servant.

LE CHEVALIER, piqué.

Monsieur le Comte!

LA BARONNE, les interrompant.

Chevalier, faut-il donc vous faire remarquer que vous n'avez point mis à mes pieds vos hommages?

LE CHEVALIER.

Ah! Baronne, j'entre en confusion de mes torts!

(Ils causent et sortent.)

LA MARQUISE, au Comte.

Monsieur le ténébreux, il est plausible d'avoir de l'humeur contre quelqu'un, mais il faut être sûr de l'avoir à bon droit.

LE COMTE.

A quoi faites-vous allusion?

LA MARQUISE.

Est-il besoin que je précise? A votre place, j'attendrais, car rien ne me semble certain.

LE COMTE.

Certain, quoi?

LA MARQUISE.

Ne voyez-vous pas que je sais tout, vos soupçons, leur apparence et, j'en suis sûre, leur fausseté? Oh! je viens de jaser avec le Chevalier, et, dans ces circonstances-là, je ne me trompais jamais avec le Marquis...

LE COMTE, souriant.

A vrai dire, je ne suis pas resté... jusqu'à la fin.

LA MARQUISE.

Là! que vous disais-je! Voulez-vous que nous consultions là-dessus la Duchesse?

LE COMTE.

Ce serait avoir l'air de trop m'intéresser à ce qui doit me rester indifférent.

LA MARQUISE.

La Duchesse est déjà instruite par un mot échappé au Chevalier qui se croyait seul avec l'Abbé.

(A ce moment, la Duchesse et l'Abbé rentrent.)

LE COMTE.

L'Abbé est donc ici?

LA MARQUISE, le montrant d'un signe.

Oui-dà! Ne l'avez-vous point vu?

LE COMTE.

Pas encore; j'avais martel en tête. Mais il n'a rien perdu pour attendre.

LA MARQUISE, avec une nuance d'anxiété.

Que lui voulez-vous?

LE COMTE.

Peu de chose.

LA MARQUISE.

Mais pourtant?

LE COMTE.

Rien vous dis-je.

LA MARQUISE.

Ne voyez-vous pas qu'encore je sais tout?

LE COMTE.

Quoi?

LA MARQUISE.

Vous allez le provoquer.

LE COMTE.

Il lui est si facile de m'éviter le chagrin d'en venir à une telle extrémité.

LA MARQUISE.

Je vous en supplie...

LE COMTE.

Ah! Marquise, de nous deux, c'est à moi seul de supplier.

LA MARQUISE.

Monsieur!...

LE COMTE.

Madame, n'avivez pas le désespoir où je suis de ne pouvoir me rendre à vos désirs... (Élevant la voix.) Monsieur l'Abbé!

LA MARQUISE, élevant aussi la voix.

Monsieur l'Abbé!... Excusez-moi, Comte, de retarder votre entretien, votre honnêteté ne peut se refuser à ceci.

LE COMTE, vexé.

Madame!...

LA MARQUISE, à l'Abbé, en l'entraînant hors de la salle.

Ingrat!

(Le Comte et la Duchesse causent ensemble.)

SCÈNE V.

LA BARONNE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

M'est avis, Baronne, que toutes ces belles dames se disputent résolument notre Chimérique.

LA BARONNE.

Je ne lui demande pas plus compte de sa conduite que lui de la mienne.

LE CHEVALIER.

Mais il en demande compte aux autres, ce qui ne doit pas toujours vous être indifférent; et si je me rappelle certain coup d'épée dont il me gratifia naguère à votre intention, n'ai-je pas le droit de redouter un semblable sort pour ce pauvre petit Abbé?...

LA BARONNE, vivement.

Pour l'Abbé? Vous auriez bien tort de redouter quelque chose.

LE CHEVALIER.

Comment, n'est-il pas constant pour tous que l'Abbé vous marque les plus grands empressements?

LA BARONNE.

Qu'importe?...

LE CHEVALIER.

Tantôt il se vantait, ici même, d'avoir conquis vos dernières faveurs.

LA BARONNE.

Lui! Oh! le serpent!... Mais cela est faux, Chevalier, cela est archi-faux. Pour qui me prend-il donc, et comment avez-vous pu croire cela?

LE CHEVALIER.

Son accent respirait la sincérité, Baronne.

LA BARONNE.

Voici tout ce qui s'est passé entre nous. Figurez-vous, mon ami... Mais non, je ne puis pourtant pas vous conter cela. En un mot, je le déteste!

LE CHEVALIER.

Ah! Baronne, que ne l'avez-vous toujours détesté, lui et certains autres encore...

LA BARONNE, avec un léger soupir.

Ah! Chevalier, on se repent parfois de ce qu'on a fait!

LE CHEVALIER.

Quelle parole de bon augure, et que je souhaiterais que vous la prissiez dans le sens où je la prends.

LA BARONNE, le regardant en dessous.

Eh quoi! pour moi seriez-vous infidèle à la Comtesse?

LE CHEVALIER.

Mais, ce n'est que par désespoir de vous avoir perdue que j'étais allé à elle.

LA BARONNE, surprise.

Qu'entends-je?... La Comtesse a des droits sur vous?...

LE CHEVALIER.

Ne le saviez-vous pas?

LA BARONNE, joyeuse.

Mais si, j'avais bien compris à l'aigreur du Comte...

Cette pauvre chère amie, nous sommes donc vouées aux rencontres?... Écartons-nous, voici son époux qui revient... (Elle prend le bras du Chevalier avec coquetterie.) Contez-moi donc comment cette pauvre Comtesse, que je plains de tout mon cœur, croyez-le bien, mon cher Chevalier...

(Ils sortent — La Duchesse et le Comte viennent de rentrer.)

SCÈNE VI.

LA DUCHESSE, LE COMTE, puis LA MARQUISE.

LA DUCHESSE.

Je vous en supplie, Monsieur, ne rêvez plus à ce duel. Quand je vous dis que j'ai l'aveu même du petit Abbé. Son histoire est tout à fait réjouissante. Il était en effet chez la Baronne quand vous y êtes venu; il s'est caché...

LE COMTE.

Sous la table.

LA DUCHESSE.

Non, vous dis-je, dans la chambre de Frontin, où Frontin ne se trouvait pas, mais bien Marton.

LE COMTE.

J'ai besoin de rêver à certains détails dont je ne puis encore me rendre compte.

LA DUCHESSE.

Rêvez-y tant qu'il vous plaira, mais jurez-moi de ne pas vous battre. Avec le Chevalier, à la bonne heure, mais avec un enfant, un petit page espiègle, vous n'y pensez pas!

LE COMTE, souriant.

Eh! Eh! Madame la Duchesse, heureusement que la Baronne, à ce que vous me dites, n'a pas à craindre de rivale...

LA DUCHESSE, rougissant un peu.

Qui, moi? Le petit Abbé?... Extravaguez-vous, Comte?...

LE COMTE.

A la place de la Marquise, je ne serais pas rassurée. (A la Marquise qui vient de rentrer.) N'est-ce pas, Marquise?

LA MARQUISE.

Que voulez-vous dire?

LE COMTE.

Outre les esprits farouches dispos à percer un cœur chéri, il y en a d'autres rien moins que farouches et fort capables de le ravir.

LA DUCHESSE, embarrassée.

Décidément, Comte, vous voulez, à toute force, que je m'écarte... J'entends justement un carrosse et vais recevoir les nouveaux venus. (Elle sort.)

SCÈNE VII.

LE COMTE, LA MARQUISE, puis L'ABBÉ.

LE COMTE, à part.

Toutes les deux l'aiment, mais le petit faquin n'en aime aucune. Pour le détacher absolument de la Baronne

il faudrait faire agir la Comtesse elle-même... La chose est difficultueuse... Bah! une petite béguine qui ne se doutera de rien!

LA MARQUISE.

Que roulez-vous, Monsieur le Chimérique, sous ce front soucieux?

LE COMTE.

Soucieux? On l'est toujours à la veille d'une rencontre.

LA MARQUISE.

Une... Une rencontre?

LE COMTE.

Sans doute.

LA MARQUISE.

Grand Dieu! Vous allez le tuer!

LE COMTE.

Ne vengerai-je pas ainsi l'insulte qu'il vous a faite?

LA MARQUISE.

Oui, c'est vrai, je dois le haïr, mais je vous en supplie, Monsieur le Comte, ne le tuez pas, c'est un enfant!

LE COMTE.

Je plaisantais, Marquise, je ne veux pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse, c'est-à-dire renonce à ses entreprises auprès de cette jolie Baronne, au char de qui j'eus la faiblesse de m'attacher. Je tiens à lui parler et à ne lui rien céler des conséquences possibles. Oserai-je ajouter, Marquise, que je compte un peu sur votre aide pour le détourner de cette dame, nos intérêts en ceci sont communs...

LA MARQUISE.

Mille fois oui, cher Comte; le volage, à défaut d'ami-

tié, me doit de la reconnaissance. Mais je tremble encore que vous ne soyez assez calme... Je vous en prie, remettez à demain votre entrevue...

L'ABBÉ, entrant.

Monsieur le Comte, je crois que vous désirez me voir.

LA MARQUISE, se jetant entre eux.

Messieurs!...

LE COMTE.

Ne craignez rien, Madame; M. l'Abbé et moi sommes de galants hommes et nous saurons nous comprendre. (A l'Abbé.) Je serais heureux, en effet, Monsieur l'Abbé, que vous m'accordassiez quelquesinstants.

L'ABBÉ.

C'est moi, Monsieur le Comte, qui suis votre très obéissant serviteur.

LE COMTE.

Croyez que je garderai toujours le souvenir de votre courtoisie.

(Ils sortent)

LA MARQUISE, seule.

Tout est perdu! La Baronne seule peut arranger ceci.
(Elle sort.)

SCÈNE VIII.

LA DUCHESSE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Le Comte est-il ici?

LA DUCHESSE.

Oui, et le Chevalier aussi. (Un silence.) On dirait que cela ne vous fait rien

LA COMTESSE.

Que le Comte soit ici?

LA DUCHESSE.

Non, le Chevalier.

LA COMTESSE, froidement.

Oh! si, le plus grand plaisir... Et le petit Abbé?... Toujours sur les pas de son inévitable Marquise!

LA DUCHESSE.

Paix, ma charmante, il y a du froid.

LA COMTESSE, ironique.

Voici qui me surprend étrangement; quel Borée a pu souffler sur leur cœurs?

LA DUCHESSE, avec intention.

L'amour est venu d'un autre côté, et le petit Abbé s'est senti pris. Vous savez bien, ma toute belle, qu'il est certaines beautés auxquelles on ne peut rester insensible. Le Chevalier doit en savoir quelque chose, n'est-

ce pas? Ne bougez point d'ici, je crois le voir là-bas et vous l'amène. (Elle sort.)

SCÈNE IX.

LA COMTESSE, puis L'ABBÉ.

LA COMTESSE

Le Chevalier aurait-il gasconné? Et le petit Abbé, avec son amour venu d'un autre côté, qu'a-t-elle voulu dire par là? Mais le voici justement... (L'Abbé vient de rentrer.) Eh quoi, Monsieur l'Abbé, d'où vous vient cet air rêveur?...

L'ABBÉ, interloqué.

Ah! Madame...

LA COMTESSE.

Vous avez l'air de hanter en esprit les pentes de l'Hélicon.

L'ABBÉ.

Moi?

LA COMTESSE.

Votre surprise pourrait me faire accroire que certains petits vers ne m'étaient point destinés, et que c'est par erreur qu'on me les a fait tenir!

L'ABBÉ.

Non point cela, mais bien que vous n'avez pu guère distinguer les pauvrets dans l'amas de poésie dont on vous a comblée hier soir.

LA COMTESSE.

On m'a comblée hier soir d'un amas de poésie, et qui donc, s'il vous plaît?...

L'ABBÉ.

Qui pourrait-ce être, sinon le Chevalier?

LA COMTESSE.

Quoi, vous appelez un quatrain un amas de poésie?

L'ABBÉ.

Mais le quatrain est de moi, Comtesse.

LA COMTESSE.

J'ai reconnu le vôtre : « *Cruelle Lycoris... ta, ta, ta,*. » Celui du Chevalier était différent : *Philis, ta, ta, ta,... la reine de Cythère* »... Mais voilà, Mars n'a pas été vainqueur!

L'ABBÉ.

Mars n'a pas été... Ah! Comtesse, comment espérez-vous pouvoir me donner le change? Tout est découvert.

LA COMTESSE.

Qui est découvert? A qui donner le change? Le change de quoi?

L'ABBÉ.

Ah! Madame, l'ivresse du bonheur ne saurait-elle excuser un défaut de discrétion? Le Chevalier, dans l'excès de sa joie, n'a pas su taire les bontés que vous aviez eues pour lui.

LA COMTESSE.

Pour le Chevalier? Mais tout ceci est inventé à loisir mon pauvre Abbé; pour qui me prend-il et comment l'avez-vous pu croire? Un grand dadais qui ne sait autre chose que dégainer sa rapière et vous proposer d'aller

vous ensevelir dans un désert, et à pied encore; la plaisante cour que j'aurais là avec lui!

L'ABBÉ

Ah! Comtesse, ai-je bien ouï? Le Chevalier ne vous est rien! Mais alors, je puis continuer à vous voir, à soupirer à vos genoux, à vous adorer silencieusement, car je vous aime, moi, et plus passionnément que tous les cornettes de la terre, et si vous désirez...

LA COMTESSE.

Prenez garde, on vient...

SCÈNE X.

LES MÊMES, LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE.

Impossible de mettre la main sur lui, il s'est évanoui dans l'air... Mais, qu'avez-vous, ma charmante? vous semblez tout émue, et vous aussi, Monsieur l'Abbé... Si je ne savais ce que je sais, je pourrais croire que vous en contiez à Madame... Eh! eh! c'est que je vous en sais capable, petit vaurien.

LA COMTESSE, embarrassée.

Oh! Madame, comment pouvez-vous croire cela?...

LA DUCHESSE.

C'est en effet ce qui me rassure; je sais que ce n'est pas vous qu'il aime!

LA COMTESSE.

Hein?,..

L'ABBÉ.

Mais, Madame la Duchesse, vous me jetez...

LA DUCHESSE.

Oh! ne vous en défendez pas, Monsieur le fripon, vous vous êtes découvert tantôt, et nous savons présentement quelle est celle dont la faiblesse peut faire votre bonheur ou la cruauté l'empêcher...

LA COMTESSE.

Et connaissons-nous cette heureuse femme?

LA DUCHESSE.

Hélas! pauvres nous, comme nous sommes faibles, et comme il nous est difficile de résister à nos égarements de cœur!

LA COMTESSE, bas.

De qui veut-elle parler?

L'ABBÉ, bas.

Le sais-je?...

SCÈNE XI.

LES MÊMES, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Je vous retrouve enfin, mon cher Abbé, je sais tout, je vous rends mon estime... (L'Abbé lui baise la main.) J'ai appris, de sa propre bouche, l'inexactitude de vos petites

vantardises; bien que vous ayez fort péché en tout ceci, je consens cependant à tout oublier, si vous avez la contrition parfaite et me promettez l'absolue sagesse à l'avenir.

LA COMTESSE.

Je ne vois goutte en tout ceci. Qu'arrive-t-il, Marquise? et quelles sont ces vantardises? et ces égarements de cœur?

L'ABBÉ, embarrassé.

Mesdames, une insignifiante plaisanterie.

LA DUCHESSE.

Mais, rien de ce qui vous touche ne nous est plaisanterie.

LA COMTESSE.

Je voudrais bien voir que ce que vous me disiez tantôt ne fût pas vrai.

LA MARQUISE.

Vous savez trop bien quels sont vos devoirs envers certaines presonnes. (Toutes trois échangent des regards surpris.)

L'ABBÉ.

Mon Dieu! Mesdames, vous me mettez dans le plus cruel embarras, et que voulez-vous que je vous réponde à la fois?

LA COMTESSE.

Je crois en effet qu'il vous est difficile de vous expliquer ici.

LA MARQUISE.

Parce que vous avez quelque chose à cacher.

LA DUCHESSE.

Parce que vous feignez une inclination que vous n'avez pas.

L'ABBÉ.

Mesdames!

LA DUCHESSE.

Je crois que cette histoire de la Baronne est inventée à plaisir!

LA COMTESSE.

La Baronne! Vous aimez la Baronne!

L'ABBÉ.

Mais c'est vous seule que... qui le dites!

LA MARQUISE.

Je commence à voir clair dans toute votre conduite!

LA DUCHESSE.

Vous m'abusiez tantôt étrangement, perfide!

LA COMTESSE.

Enjôleur!

LA MARQUISE.

Traître!

SCNE XII.

LES MÊMES, LA BARONNE.

LA BARONNE.

Eh! Mesdames, de quoi disputez-vous là?

LA COMTESSE.

Vous arrivez à point, Madame, pour nous tirer de doute: l'une de nous prétendait que nous errions sur les

véritables sentiments de Monsieur, et que vous seule étiez le présent objet de sa flamme.

LA BARONNE, souriant.

Ceci, c'est à M. l'Abbé qu'il le faut demander!

L'ABBÉ.

Dans quel guêpier me suis-je mis? Mais, je ne sais rien, rien!

TOUTES, irritées.

Il n'en sait rien!

LA BARONNE.

Ce que je sais, par exemple, c'est qu'il n'est pas l'objet de la mienne!

LA DUCHESSE.

Chansons que tout cela!

LA MARQUISE.

Mauvaise excuse!

LA COMTESSE.

Faux-fuyant!

LA BARONNE.

Que vous êtes plaisantes, Mesdames, de me vouloir à toute force accorder Monsieur, malgré moi!

LA MARQUISE.

Oh! Madame, malgré vous, mais non malgré nous! On se plaît à me reconnaître des droits sur Monsieur, mais j'y renonce en votre faveur. (Elle sort)

L'ABBÉ.

Madame la Marquise, de grâce...

LA DUCHESSE.

Moi de même, Madame, je me retire de peur d'être accusée de chercher à vous l'enlever. (Elle sort.)

L'ABBÉ, la suivant.

Madame la Duchesse, par pitié... (Il sort.)

LA COMTESSE.

Je n'y tiens pas davantage, je vous l'assure, Madame.

LA BARONNE.

Oh! chère Comtesse, vous êtes trop généreuse, vous n'ignorez pas que vos renonciations ne me sont pas nécessaires...

LA COMTESSE.

Que voulez-vous dire?

LA BARONNE.

Je m'entends. M. le Comte, si vous le vouliez, pourrait vous éclaicir sur ce point. Je sais bien que vous me riposteriez par le Chevalier, mais il ne m'était plus rien depuis longtemps, et ne peut plus entrer en compte. Quant à ce pauvre Abbé, son choix était déjà fait entre nous, et ce n'est pas à lui qu'il a tenu de le réaliser, interrogez-le là-dessus. Il n'est pas jusqu'au Chevalier lui-même que je ne vous conseille de bien surveiller, car si je levais ce petit doigt... Allons, chère, vous voyez bien que vous avez tout à gagner à rester ma bonne amie et à ne pas me bouder. (Elle sort.)

LA COMTESSE, pleurant.

Oh! la méchante, méchante femme!... Comme je me retenais pour ne pas pleurer devant elle! Dire que je l'aimais, cette perverse... Ah! mon Dieu! mon Dieu! que je suis malheureuse!... Et personne, personne à qui me confier... On vient; je ne veux pas qu'on voie que j'ai pleuré.

SCÈNE XIII.

LE COMTE, LA COMTESSE.

LE COMTE, *ironique.*

Ah! Madame la Comtesse, c'est-il dans ce désert qu'il faut pénétrer pour vous baiser la main?... Vous ici, seule, immobile, muette, quand les violons font rage, quand on danse le menuet! Il faut qu'il se passe quelque chose de bien grave, une imperfection aperçue dans vos atours, une petite méchanceté de la Baronne ou de la Marquise, un peu de froideur d'un ami trop tendrement regardé...

LA COMTESSE, *d'une voix brisée.*

Monsieur le Comte, je vous en supplie...

LE COMTE, *sérieux.*

Eh! quoi, Madame, qu'avez-vous? Vous pâlissez, vous défaillez...

LA COMTESSE.

Non, non, je vous remercie, Monsieur, de votre bienveillance. Hélas! j'en ai bien besoin. Hier soir, je me suis laissée entraîner à des enfantillages... Je ne sais si je dois les regretter, car ils m'ont permis de connaître toute l'étendue de votre bonté...

LE COMTE, *reprenant son persiflage.*

Moi, Madame, je me suis conduit en honnête homme, mais cela n'est qu'affaire de savoir-vivre. L'accord tacite

qui règne là-dessus, à la cour et à la ville, nous épargne bien des explications, et la réprobation qui frapperait celui qui s'armerait du gothique droit marital, suffirait à vous dispenser de tout remerciement à mon égard. Toutefois, Madame, je vous sais gré du mot *enfantillages* que vous venez de dire. C'est un aveu discret, que je suis heureux de n'avoir pas provoqué, puisque tout le mérite vous en reste, et qui ne fait que confirmer ce que je savais déjà, que la visite tardive du Chevalier chez vous ne mérite pas d'autre nom.

LA COMTESSE.

Comment le savez-vous, Monsieur?

LE COMTE.

Je le sais, Madame... (Bas.) Affirmer est toujours le meilleur moyen de connaître!

LA COMTESSE.

J'en suis vraîment confondue, car toutes les apparences étaient contre moi, et je n'aurais pas voulu, par une fierté peut-être fausse, essayer de les dissiper... Le Chevalier a donc eu la franchise d'avouer la vérité, au lieu de profiter de mes folies, pour laisser clairement entendre ce qui pouvait à la rigueur se supposer... Ce beau trait me réconcilie avec lui, sans que d'ailleurs vous ayiez quelque chose à craindre à l'avenir, Monsieur le Comte.

LE COMTE.

C'est parce que je n'ai rien à craindre, Madame, que je me permettrai d'effacer ce beau trait... Ce n'est pas le Chevalier qui m'a appris la vérité, car le fat ne s'est pas fait faute de vantardises. Si même, enhardi que je suis par votre douceur et le ton de cet entretien, j'osais vous

ouvrir mon cœur, je vous avouerais que cet homme m'est fort déplaisant, et que je ne souhaite pas que vous acceptiez ses hommages.

LA COMTESSE, avec joie.

Vous êtes jaloux!...

LE COMTE, souriant.

Oh! Madame, je ne le suis que de votre bonheur, et c'est parce que je ne crois guère le Chevalier capable de l'augmenter beaucoup que je me permets de vous parler de lui, tout en vous conservant d'ailleurs votre entière liberté d'action. Vous le voyez, ma chère enfant, je ne suis pas le mari indifférent ou hostile que vous dites parfois... Si, je le sais... Mais nous sommes déjà de vieilles connaissances, et je ne demanderais rien plus que de devenir votre amical confident. Nous différons en tout ceci d'avec nos pères; nous ne rions plus de ce dont ils riaient; on n'est ridicule que lorsqu'on est trompé, et ce ne sont que les geôliers ou les crédules qu'on trompe. Le mariage n'est plus la chaîne lourde et roide de jadis, roide de respect, lourde de devoirs, c'est un voyage côte à côte, toujours respectueux mais toujours un peu froid; eh bien, j'ai idée, moi le Chimérique, que ce respect froid, aujourd'hui d'usage entre époux, finira par faire place à une bonne et franche camaraderie moins gênante et plus gaie.

LA COMTESSE.

Je ne demande pas mieux, pour ma part, Monsieur.

LE COMTE.

Eh bien, ma chère enfant, pourquoi ne serions-nous pas camarades, et n'inaugurerions-nous pas cette libre confiance qui sera la règle de demain? Oh! ce n'est point,

encore une fois, que je vous apporte des chaînes sous des fleurs; je n'ignore aucun des devoirs de la société, et je m'en voudrais à mort de vous avoir gênée le moins du monde dans le libre choix de vos amitiés. Tout au plus me permettrais-je de vous donner quelques conseils bien désintéressés, comme je viens de le faire, et comme je le pourrais encore, si vous me demandiez où vous pourriez trouver l'attachement le plus discret, le plus affectueux et le plus fidèle. Le Chevalier est un coureur de mauvais lieux qui vous aurait rendue malheureuse; il vous faut un cœur moins blasé, plus jeune, plus tendre...

LA COMTESSE,

L'Abbé?...

LE COMTE.

C'est vous qui l'avez dit, Madame, et je vous en sais gré; je sais qu'il vous marque les plus grands empressements.

LA COMTESSE.

Vous devriez aussi savoir, puisque vous êtes si bien instruit de tout ceci, que son goût a changé, et qu'il est tout à la Baronne en ce moment.

LE COMTE.

Je crois que vous outrez; il n'en est encore qu'aux bagatelles de la porte, la Baronne a jusqu'ici différé d'accepter définitivement ses hommages; je ne serais point fâché de vous voir profiter de ses retards hautains, pour la punir des torts réels qu'elle a eus envers vous, sa meilleure amie.

LA COMTESSE, *d'une voix sourde.*

Savez-vous bien, Monsieur, que vous êtes d'une di-

plomatie merveilleuse? Vous êtes du dernier bien avec la Baronne. Oh! inutile de vous en défendre!

LE COMTE.

Mais je ne m'en défends pas.

LA COMTESSE, avec une irritation nerveuse.

Ah! mieux encore! Or, l'Abbé courtise la Baronne, que vous avez publiquement, et, pour l'empêcher d'achever sa conquête, vous venez me prier de le retenir... C'est en effet de la... camaraderie.

LE COMTE, à part.

Elle est plus fine que je ne pensais.

LA COMTESSE.

J'aime à croire, Monsieur, que vous n'avez pas vu le blessant de vos propositions.

LE COMTE.

Mes intentions en sont au moins exemptes.

LA COMTESSE.

Aussi ne saurais-je seconder vos vues; j'ai plus souci que vous ne pensez de votre honneur!

LE COMTE, persifleur.

Il ne réside pas là, Madame!

LA COMTESSE, avec dignité.

L'esprit est ici trop facile, Monsieur, le cœur voit plus juste. Moi aussi, je suis chimérique, plus que vous peut-être, et si vous avez les goûts de demain, je peux avoir ceux d'après-demain. Je me demande si le mariage futur, au lieu d'être la froideur respectueuse d'aujourd'hui, ou l'étrange camaraderie de demain, ne sera pas l'amitié loyale et entière à laquelle je pense souvent.

LE COMTE, surpris et ironique.

De qui donc répétez-vous les idées, Madame?

LA COMTESSE, émue.

Voilà qui est dur! Cela vous étonne, sans doute, de voir la petite poupée marcher et parler, et ne plus s'occuper de ses paniers et de ses mouches... de l'imperfection de ses atours, comme vous dites.

LE COMTE.

Je ne vous le reproche pas, Madame.

LA COMTESSE.

Et pourtant, est-il bien difficile de réaliser cette amitié? N'y étais-je pas toute prête quand vous êtes venu chez mon père pour demander ma main? Je n'étais qu'une enfant, une petite béguine de couvent, et cependant je suis allée à vous toute joyeuse, le cœur plein d'une sincère estime qu'il ne tenait qu'à vous de changer en amour. Je vous ai donné un fils, le plus beau du monde.

LE COMTE, s'inclinant.

Et je ne saurais jamais vous en remercier assez, Madame. (Il lui baise la main.)

LA COMTESSE.

Eh bien, puisque j'avais fait mon devoir, pourquoi m'avez-vous retiré votre estime?... Vous avez préféré, comme tous vos amis, retourner à vos liaisons de la Cour, peut-être du théâtre, hélas! peut-être du cabaret Ramponneau, et vous m'avez laissée toute seule... J'ai pleuré, et puis j'ai regardé autour de moi, et voyant qu'on me traitait en petite pensionnaire, j'ai cherché pourquoi. C'est alors que j'ai accepté la cour de ces

beaux messieurs; vous voyez comme j'ai réussi la première fois avec le Chevalier; voulez-vous que j'essaye une seconde avec l'Abbé?

LE COMTE, *ému.*

C'est moi, ma chère enfant, qui suis un maître niais, et je ne sais comment je réparerai mes fautes. Je vivais près d'un bouquet suave de violettes et j'allais m'ensanglanter les doigts à des roses sans parfum... Vous voyez, Silvia, la modestie n'est pas toujours bonne conseillère, puisqu'elle m'a empêché si longtemps d'ouvrir les yeux sur ce qui devait me les éblouir!... Venez près de moi; nous avons tant de choses à nous dire, et nous nous connaissons encore si peu!...

LA COMTESSE, *souriant.*

Je croyais que nous étions de vieilles connaissances.

LE COMTE.

Tout à l'heure, mais maintenant!... (*Ils prennent place sur un sofa, au premier plan, masqué par des arbustes aux personnes du second plan.*) Encore des fâcheux! Mais, que nous importe? Ne serions-nous pas seuls dans la foule la plus épaisse?...

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, LA DUCHESSE, L'ABBÉ, puis LA BARONNE et LE CHEVALIER, puis LA MARQUISE et LA BARONNE.

L'ABBÉ.

Quand je vous jure, Duchesse, que c'est un simple

malentendu! N'avez-vous pas compris ce qu'avait de pénible ma situation?

LA DUCHESSE.

Encore aurais-je souhaité de vous voir moins entrepris! Ah! petit fripon, comme vous abusez de mon affection quasi-maternelle. Ainsi, sur votre honneur, vous n'aimez pas la Baronne?

L'ABBÉ.

Comment l'aimerais-je, après qu'elle m'a chassé de chez elle!...

LA DUCHESSE.

Ni la Marquise?

L'ABBÉ.

Je ne conserve pour elle que les sentiments dont je ne saurais me départir sans ingratitude.

LA DUCHESSE.

Ni la Comtesse?...

L'ABBÉ.

Ma faible inclination pour elle est tout à fait dissipée.

LE COMTE, bas à la Comtesse.

Nous ne pouvions rester mieux à propos.

LA DUCHESSE.

Vous n'aimez donc que moi?

L'ABBÉ.

Comment faut-il vous le dire, Madame? et comme je souhaiterais de vous en pouvoir assurer?

LA DUCHESSE

Paix! on vient; asseyons-nous là, et causons indifféremment!

(Ils se placent comme le Comte et la Comtesse, du côté opposé.)

LE CHEVALIER.

Puisque vous n'aimez ni le Comte ni l'Abbé, pourquoi ne m'aimeriez-vous pas, Baronne?

LA BARONNE, avec coquetterie.

Ces messieurs seraient-ils seuls ici?

LE CHEVALIER.

Mais qui donc?... Le Marquis? un saule pleureur?

LA BARONNE.

Eh! eh! qui sait?...

LE CHEVALIER, penaud.

Mais alors, Baronne, que me vouliez-vout tantôt?... et pourquoi ces mines auxquelles je me suis laissé reprendre comme tout autre l'aurait fait à ma place?...

LA BARONNE.

Voilà le délicat. Je vous croyais du dernier bien avec la Comtesse...

LA COMTESSE, bas au Comte.

La méchante femme!

LA BARONNE, l'apercevant.

Ah! la petite masque, qui mijotait sa vengeance! Je me suis trop pressée de renvoyer le Chevalier!...

LA MARQUISE, entrant et allant à la Baronne.

Vous voici enfin, ma charmante! Je vous croyais partie... Que je suis indécente de ne vous avoir pas demandé des nouvelles de M. le Baron que j'ai tant de plaisir à voir!

LA BARONNE.

Il sera ici demain, ma chère Marquise, et M. le Marquis que j'estime tant?...

LA MARQUISE.

Demain également.

LA BARONNE, avec joie.

Ah! comme nous allons être heureuses!...

L'ABBÉ, à demi-voix à la Duchesse.

Et nous?...

LE COMTE, à la Comtesse.

Et nous donc?...

LE CHEVALIER.

Quoi! tout le monde ici?... (Voyant les trois groupes de chaque part.) Eh bien! et moi?...

L'ABBÉ.

Un élève du grand Frédéric devrait prévoir ces coups!

LE COMTE.

Ne pas abuser de... l'ordre oblique!

LA COMTESSE.

Et ne pas dédaigner le moment favorable!

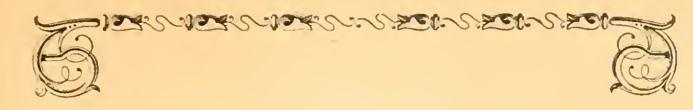
LA BARONNE, riant.

Allons, consolez-vous, Chevalier... de Malte!

LES FUNÉRAILLES D'UN SIÈCLE

PERSONNAGES

LA COMTESSE SILVIA.
LE MARÉCHAL.
LE BARON AGÉNOR.
LA BARONNE HORTENSE.
LE COMMANDEUR.
UN JEUNE HOMME.
LA PRINCESSE.
LA DOUAIRIÈRE.
LE PRÉSIDENT.
LE CONSEILLER.
CINCINNATUS.
PLUSIEURS PRISONNIERS,
DEUX COMMISSAIRES.
UN GUICHETIER.



V.

LES FUNÉRAILLES D'UN SIÈCLE

La salle commune dans la prison de la Conciergerie. — Étroites fenêtres grillées. — A droite, portes donnant sur les cellules ; au fond, grande porte de chêne garnie de barres de fer.

SCÈNE PREMIÈRE

UN GUICHETIER, UN COMMISSAIRE, CINCINNATUS.

LE GUICHETIER.

Ça ira! citoyen commissaire; nous en avons ici cinquante de ces sacrés bougres d'aristocrates! Et ne te gêne pas pour en envoyer d'autres, on sait le moyen de faire de la place, n'est-ce pas, Cincinnatus?

CINCINNATUS.

Oui.

LE GUICHETIER, enflant la voix.

« Élargissez Monsieur ! » J'ai siégé à l'Abbaye. Vois-tu, citoyen commissaire, le tribunal est trop lent : plus on en saignera de ces cochons, mieux ça ira ! Les fournées, les fournées, tonnerre de Dieu ! Je ne sais pas pourquoi les chariots ne sont pas venus hier ; on disait pourtant qu'on allait purger les prisons.

LE COMMISSAIRE.

Oui, oui. N'est-ce pas l'heure de la promenade en commun, citoyen guichetier ? Tu oublies de sonner la cloche.

LE GUICHETIER.

Ces bougres là ! c'est moi qui les ferais promener... jusqu'à la place de la Révolution ! Patience, patience, leur tour viendra ! (Il sort.)

CINCINNATUS, vite et bas.

Eh bien, quelles nouvelles ?

LE COMMISSAIRE, même mouvement.

Bonnes. C'est pour aujourd'hui. Nous jouons le tout pour le tout ; il a les Jacobins, mais nous avons la Convention... Je vais essayer de gagner un jour encore : un jour de sursis, peut-être est-ce le salut. (Une cloche tinte.) La cloche ! je ne veux pas les voir ! Adieu et prends garde ! (Il sort.)

SCÈNE II.

LE MARÉCHAL, LE COMMANDEUR.

LE MARÉCHAL.

Ce n'est pas la mort qui m'effraie, mon vieux Commandeur, mais cette incertitude horrible! C'est avant-hier que leur tribunal de sang nous a condamnés. Pourquoi les chariots ne sont-ils pas venus hier, pourquoi?

LE COMMANDEUR.

Avez-vous soif de la mort, Monsieur le Maréchal?

LE MARÉCHAL.

Je ne la désire pas plus que je ne la crains. Je l'ai vue passer bien des fois sur les champs de bataille, sans que je détourne la tête pour l'éviter. Je ne demande qu'à la la voir venir en face et vite... ou s'éloigner.

LE COMMANDEUR.

Ce répit est peut-être notre salut! (Bas.) Vous savez qu'un complot grandit contre nos tyrans; il devait éclater dans la première décade de thermidor, comme ils disent; c'est après-demain qu'elle finit. On n'entend rien à travers ces épaisses murailles, mais qui sait si dehors la révolte n'a pas commencé?

LE MARÉCHAL.

Dieu vous entende, mon ami, non pour moi, mes jours sont comptés, mais pour vous, pour votre pauvre nièce et son mari, pour tous nos amis d'ici... et pour

elle, pour elle! Ma fille, ma pauvre enfant, tant de douleurs, tant de larmes, tant de deuils! Quand je pense à tout cela, je ne puis retenir mes larmes. Ce serait horrible!... (Il pleure.)

LE COMMANDEUR.

Calmez-vous.

LE MARÉCHAL.

Ah! les hommes de proie! Ils peuvent bien me prendre, moi son père; je ne suis qu'un vieillard inutile, et quand ils ont tué le roi, ils n'ont pas à épargner le plus fidèle de ses gentilshommes. Ils ont massacré son mari, mais c'était un homme, et il s'est défendu, tandis qu'elle, elle, une femme, une enfant! Avez-vous entendu son acte d'accusation, hier? une seule ligne : « Tête à guillotiner sans rémission. » Les lâches! les lâches!...

LE COMMANDEUR.

Ma nièce aussi. Pauvres enfants, toute deux unies jusque dans la tombe.

LE MARÉCHAL, sanglotant.

Ils l'ont condamnée, condamnée à mort! Elle aussi, sur la charrette, les mains derrière le dos, comme une empoisonneuse, elle, ma joie et mon amour, elle, la chair de ma chair, elle montera les degrés elle s'agenouillera, elle tendra son beau cou... Ah! non, non, non! On ne tue pas les femmes!

LE COMMANDEUR.

Du courage, mon vieil ami! La Comtesse ne s'est-elle pas déclarée enceinte? Un sursis, c'est le salut!

LE MARÉCHAL, d'une voix sourde.

Ce n'est pas elle qui l'a déclaré, c'est moi. Nous étions

là tous à l'en supplier; un mot pouvait la sauver, elle ne l'a pas dit. Alors, j'ai feint de me résigner, mais j'avais reconnu parmi les guichetiers, un ancien laquais du Comte, déguisé en Cincinnatus; il s'est laissé attendrir; j'ai fait la déclaration et je l'ai signée du nom de la Comtesse... C'est un mensonge, je le sais, mais je ne crois pas avoir à en rougir, puisque c'est pour sauver mon enfant.

LE COMMANDEUR.

Pardieu, oui, Maréchal, j'aurais fait de même pour ma pauvre nièce, si je l'avais pu. Mais je ne sais quel pressentiment me dit que nos angoisses sont vaines, et que ce jour verra notre salut à tous, oui, à tous, mon vieil ami! (Il lui serre la main.)

LE MARÉCHAL, secouant la tête.

Croyez-vous que je tienne à la vie? L'échafaud n'aura que mon corps, car mon âme est morte. J'ai vu périr tous les miens, assassiner par une horde de brigands ma femme, ma pauvre chère Maréchale, aveugle et infirme, qui se traînait en m'appelant... J'ai reconnu sa voix, vous dis-je; je n'ai pas même pu la venger, j'avais quatre-vingts ans et j'étais seul. J'ai fui mon château en flammes, mes terres confisquées, mes vassaux révoltés; j'ai cherché refuge ici, auprès de mon gendre, et je n'ai trouvé que son cadavre. Depuis lors je n'apprends que des morts, je ne vois que des désastres. La veille de mon arrestation, j'ai croisé l'horrible charrette; j'ai reconnu le Duc, le fils de mon plus vieil ami, et sa femme; il se sont inclinés de mon côté comme pour demander ma bénédiction; et maintenant, je perds ma fille, ma fille

adorée... Ah! Commandeur, croyez-vous que je tienne à la vie?

LE COMMANDEUR.

Hélas! qui pourrait y tenir? Nous ne voyons que du sang, nous ne respirons que du sang! De mes yeux aussi, j'ai vu tomber le Comte, votre gendre, et j'ai pleuré de rage de ne l'avoir pu sauver!

LE MARÉCHAL.

Vous le connaissiez mieux que moi.

LE COMMANDEUR.

C'était un noble cœur; je n'ai point su d'âme plus douce ni plus fière.

LE MARÉCHAL, d'une voix brisée.

Il aimait bien ma fille.

LE COMMANDEUR.

C'était un noble cœur; jamais il ne fut au dessous de sa fortune; à l'assemblée de sa province comme aux États généraux, nul ne l'a dépassé en dévouement au roi et à la nation. C'était une âme antique; il a été blessé aux journées d'octobre, emprisonné au 20 Juin, proscrit au 10 Août, massacré en Septembre; l'émeute l'a toujours trouvé en travers de sa route; il n'a jamais reculé devant le despotisme, de quelque côté qu'il vint; il a toujours combattu pour la liberté, et c'est pour elle qu'il est mort.

LE MARÉCHAL.

Il aimait bien ma fille.

LE COMMANDEUR.

J'étais sur la terrasse des Feuillants quand je l'ai vu de loin entourer par une bande d'hommes à piques; il

a essayé de les calmer. Au milieu de leurs cris de mort, je l'entendais : « Mes amis, mes amis... » puis il s'est affaissé ; il a voulu mettre l'épée à la main, mais de nouveaux coups l'ont abattu. Il est beau, pour un magistrat du peuple, de mourir pour la liberté.

LE MARÉCHAL, *relevant la tête.*

Il est plus beau encore de mourir pour sa patrie ; les os de nos ancêtres ont blanchi sur vingt champs de bataille ! Ah ! plutôt mille fois cela que mourir sur l'échafaud aux ignobles huées de la populace ! Heureux encore si je meurs seul, et je parviens à la sauver !

LE COMMANDEUR.

Prenez garde, Monsieur le Maréchal, la voici.

SCÈNE III.

LES MÊMES, LA COMTESSE.

LE MARÉCHAL, *recevant la Comtesse dans ses bras.*

Ma fille, vous êtes pâle et tremblante ; quel malheur nouveau, plus grand que ceux que nous connaissons ?

LA COMTESSE, *abattue.*

Ah ! mon père, l'horrible réveil chaque jour... Ces crieurs qui viennent hurler sous les grilles de la prison leurs listes de mort pour que chacun puisse entendre les noms de ceux qu'il aime, ou qu'il connaît ! Hélas !

ce sont les seules nouvelles que nous ayons du dehors, et elles sont atroces...

LE MARÉCHAL.

Qui donc encore?

LA COMTESSE.

Vous rappelez-vous, mon père, qui nous appelions le petit Abbé? Il était à la Conciergerie depuis trois jours, et je viens d'entendre son nom parmi les exécutés d'hier.

LE COMMANDEUR.

Pauvre petit Abbé, ce n'était qu'un enfant blond et rose quand nous l'avons connu. Que Dieu ait son âme!

LA COMTESSE.

On l'a vu passer hier soir; il était sur la troisième charrette, et il souriait, quoiqu'un peu pâle... A quels jours heureux ce souvenir me ramène?... Pauvre Marquise, elle qui l'aimait si sincèrement, si elle venait à apprendre l'affreuse nouvelle...

LE MARÉCHAL, triste.

Elle ne peut plus l'apprendre, ma fille.

LA COMTESSE, avec angoisse.

Quoi! la Marquise?

LE MARÉCHAL.

Ma fille, du courage!... (Après un silence.) La Marquise a été exécutée la semaine dernière, en province, avec sa fille aînée, une enfant de dix-huit ans.

LA COMTESSE.

Grand Dieu! mais c'est horrible! c'est horrible! Que leur avons nous fait, pour qu'ils poursuivent avec tant de fureur notre mort? Vous étiez si bon, mon père; et moi-même, pourquoi demandent-ils ma tête?

LE MARÉCHAL.

Ne parlez pas ainsi, Silvia. L'échafaud, c'est bon pour nous autres, ce n'est que voler quelques heures à la vie, mais vous si jeune, si belle, vous ne pouvez pas, vous ne devez pas mourir!

LA COMTESSE.

Ah! mon père, voudriez-vous m'ôter le seul bonheur qui me reste, celui de mourir avec vous? Que ferai-je, quand j'aurai tout perdu, enfant, mari, père, à survivre ici-bas comme une statue du Deuil. Oh! si ma vie pouvait racheter la vôtre!... (Au Commandeur.) N'est-ce pas vous, Commandeur, qui avez empêché mon père d'émigrer?

LE MARÉCHAL.

Je ne m'en repens pas, ma fille. Oh! je ne blâme pas non plus les beaux jeunes hommes qui se sont levés à l'appel de leurs princes; vous savez que je ne partage pas sur ce point vos idées. Mais, à mon âge, on ne quitte pas le sol des ancêtres; le rôle de martyr est celui qui sied à un vieillard.

LE COMMANDEUR.

Et d'ailleurs, là-bas non plus, même quand on cherche la mort du soldat, toujours souriante, on n'est pas à l'abri de l'autre. Le Chevalier, ce grand jeune homme qui avait jadis donné le signal du départ pour Coblentz, a été fait prisonnier; il est monté sur l'échafaud, à Strasbourg.

LA COMTESSE.

Encore lui! Nous sommes donc les derniers survivants de tout le monde? La main de Dieu est sur nous...

Embrassez-moi mon père, vous n'aurez bientôt plus de fille.

LE MARÉCHAL, l'entourant de ses bras.

Tais-toi, Silvia, tais-toi, par pitié! Je te dis que tu vivras, entends-tu? je t'ordonne de vivre!

LE COMMANDEUR.

Voici nos compagnons d'infortune; peut-être sauront-ils quelques nouvelles.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, NOMBREUX PRISONNIERS.

(Le Maréchal et la Comtesse s'éloignent.)

LE COMMANDEUR.

Ma nièce, où donc est-elle?

LE BARON.

Dans sa cellule à réparer sa rob e.(Souriant.) On n'a pas songé à nous laisser nos gens. Je pense qu'elle descendra bientôt, ne serait-ce que pour vous embrasser; qui sait si ce ne sera pas pour la dernière fois?

LE COMMANDEUR.

Alors, cet appel de mort qu'on n'a pas fait ici...

LE BARON.

On l'a fait dans les autres pavillons : soixante-douze tête...

LE COMMANDEUR.

C'est notre dernier espoir qui s'envole...

(Ils s'éloignent.)

LA PRINCESSE, à un homme vêtu simplement qui la conduit.

Nous y voici; je vous remercie de votre obligeance, Monsieur.

L'HOMME, s'inclinant.

Madame la Princesse, c'est moi qui vous baise respectueusement la main.

LE MARQUIS.

Eh quoi, Monsieur Pons, vous faites la cour à Madame, vous n'y pensez donc pas? on va vous élever jusqu'à nous.

L'HOMME.

Jusqu'à six pieds au-dessus du sol...

(Ils s'éloignent.)

PREMIER PRISONNIER.

C'est vrai, mais j'espère quand même; d'étranges bruits de salut s'éveillent dans l'air; un grand mouvement se prépare...

SECOND PRISONNIER.

Nous en avons tant vu de ces grands mouvements!... C'était Condé qui arrivait avec ses gentilshommes, Brunswick qui était à douze heures de Paris, Monsieur qui débarquait au Havre, les Vendéens qui marchaient sur la capitale!... Ce serait folie d'y croire encore.

PREMIER PRISONNIER.

Non, car ils en sont réduits à se manger entre eux; si Robespierre est renversé, ce sera par ses complices dont il a juré la mort, Tallien, Chénier, Collot, que sais-je?

SECOND PRISONNIER.

Et que gagnerions-nous au change? Tallien est un bourreau, Chénier a fait emprisonner son frère!

PREMIER PRISONNIER.

Non, c'est pour le sauver qu'il joue sa tête. Mais prenons garde, les guichetiers nous écoutent...

(Ils s'éloignent.)

LE MARQUIS.

Eh bien! Madame la Princesse, commencez-vous à vous accoutumer à ce nouveau genre de vie?

LA PRINCESSE.

Il faut avouer, Monsieur le Marquis, que cela me change étrangement de mes anciennes habitudes, et que la présence de mes nouveaux laquais (Montrant les guichetiers.) n'est pas pour me consoler de l'absence de mes gens, mais ceci n'est pas sans curiosité, et je ne regrette point de l'avoir vu. Savez-vous que nous nous sommes amusées comme des folles hier? nous faisions répétition de notre prochain spectacle; c'était charmant. (A un prisonnier qui passe.) N'est-il pas vrai, Monsieur? Vous vous acquittiez à merveille de votre rôle.

TROISIÈME PRISONNIER.

Il était si facile Madame; j'étais accusateur public, je requérais toujours la mort, et ne me trompais jamais.

UN QUATRIÈME.

Et moi, j'étais juré; je votais toujours la mort, et ne me trompais pas davantage.

UN CINQUIÈME.

Tandis qu'il n'est pas commode pour l'accusé de trouver une pensée fine... Ne rien dire, il semble qu'on a peur; parler c'est presque de l'affectation; le rôle est embarrassant.

LE MARQUIS

Le plus simple est encore de hausser les épaules, comme Biron.

LE QUATRIÈME.

De refuser de répondre.

UNE JEUNE FEMME.

Non, de se défendre avec simplicité, comme a fait le roi ; ils s'imaginent alors qu'ils ont jugé sérieusement, et peut-être cela diminue-t-il leurs remords.

LE TROISIÈME.

Il est bien plus commode en effet d'être exécuté, c'est ce qui a le mieux réussi dans notre répétition d'hier. Savez vous, Mesdames, que vous nous êtes fort supérieures de ce chef? C'est désespérant, nous aurons toujours l'air emprunté là-dessus...

LE QUATRIÈME.

Manque d'habitude.

LE TROISIÈME.

C'est pour cela que nous répétons.

LA PRINCESSE.

On sait si bien mourir aujourd'hui! D'ailleurs, c'est facile, rien à dire...

LE CINQUIÈME.

Comment rien à dire! mais j'espère bien...

UNE VIEILLE DOUAIRIÈRE.

N'allez pas haranguer le peuple, Monsieur; il n'y a rien de plus mauvais genre aujourd'hui.

(D'autres groupes passent.)

UN CONSEILLER.

Quoi! vous ici, Monsieur le Président! Vous ici!

LE PRÉSIDENT, souriant.

Eh oui, mon cher Conseiller, je me suis avisé sur mes vieux jours d'être un mauvais sujet, et de me faire mettre en prison.

LE CONSEILLER, hochant la tête.

Ah! Monsieur, qui nous aurait prédit ceci, quand nous nous rencontrions chez M. d'Espréménil, avant les États Généraux!

LE PRÉSIDENT.

Et vous aussi, quoique du ci-devant Parlement, avez fait le mauvais sujet?

LE CONSEILLER.

Mais, pas du tout, Monsieur le Président, je n'ai rien fait, rien dit; c'est une déplorable erreur. Certes, je ne suis pas inquiet sur mon compte, mon acte d'accusation est un tissu de contradictions; j'ai passé la nuit à préparer ma défense; j'ai hâte d'aller devant le tribunal révolutionnaire. Oh! je ne voudrais pas être à la place de mes juges, je les embarrasserai bien.

LE PRÉSIDENT.

Persévérez dans cet espoir, Monsieur le Conseiller. (Fredonnant.)

« L'espoir, il est vrai, nous soulage
« Et nous berce, un temps, notre ennui. »

Ce que vous dites de votre acte d'accusation ne m'étonne guère, j'ai lu le mien... Si cela avait encore le sens commun!...

(Ils s'éloignent.)

SCÈNE V.

LA COMTESSE, UN JEUNE HOMME.

LE JEUNE HOMME.

C'est vous enfin, Madame; je vous cherchais partout! Si vous saviez mes angoisses depuis deux jours que nos bourreaux nous privent de ces réunions, notre unique mais si grande joie. Je tremblais à l'idée de ne plus vous revoir... Le bruit a couru que vous étiez passée avant-hier devant le tribunal révolutionnaire. Heureusement il n'en est rien.

LA COMTESSE.

Si, Monsieur, j'ai comparu avant-hier.

LE JEUNE HOMME.

Vous!

LA COMTESSE.

Avec mon père, le Commandeur, et bien d'autres encore... Nous avons été tous condamnés à mort, naturellement.

LE JEUNE HOMME.

Mais alors, on vous a fait grâce; l'exécution a toujours lieu le lendemain...

LA COMTESSE, *secouant la tête.*

On nous a seulement oubliés. Ce qui n'était pas pour hier sera pour aujourd'hui.

LE JEUNE HOMME.

Oh! je vous en supplie, Madame, ne parlez pas ainsi; laissez moi croire au salut; un jour c'est peut-être notre vie à tous; demain Robespierre sera renversé.

LA COMTESSE.

Je sais que vous êtes bon, Monsieur, mais ne me plaignez pas trop, car je ne me plains pas moi-même; la mort de mon enfant, de mon mari, de ma mère, la condamnation de mon père ont rompu tous les liens qui me retenaient ici bas; je ne courrai pas à la mort, mais je ne lui résisterai pas, non plus.

(Le jeune homme s'éloigne.)

LA BARONNE, entrant et courant à la Comtesse.

Silvia, ma chère Silvia! (Elles s'embrassent.) Je n'osais pas descendre de ma cellule à l'idée d'apprendre une horrible nouvelle.

LA COMTESSE.

Les chariots ne sont pas venus hier...

LA BARONNE.

Serait-ce la fin de ce cauchemar atroce?

LA COMTESSE.

On nous a seulement oubliés, et l'échafaud a eu hier sa ration accoutumée, ou presque... Quel crime avons-nous donc commis pour que la mort nous fauche tous? Je viens encore d'apprendre d'autres deuils...

LA BARONNE.

Oui, je sais, l'Abbé et le Chevalier; cela nous reporte bien loin, ma chère Silvia, à nos années de jeunesse...

LA COMTESSE.

Nous étions folles; nous cherchions le bonheur où il n'était pas.

LA BARONNE.

Et non pas où il est, dans l'amour des siens.

LA COMTESSE, d'une voix sourde.

Dans la mort!

(La Baronne s'éloigne.)

LE JEUNE HOMME, revenant à la Comtesse.

Ah! Madame, je viens de voir M. le Maréchal; l'espoir dont il est rempli me gagne : vous vivrez, Madame, vous vivrez!

LA COMTESSE.

Mon bon père m'aime tant qu'il ne peut se résigner à désespérer; je ne sais comment l'y amener, et je vous supplie de m'y aider, Monsieur, car le réveil serait trop cruel.

LE JEUNE HOMME.

Je vous dis que vous vivrez, Madame. Ce n'est point imagination mais connaissance de manœuvres que vous ignorez encore.

LA COMTESSE, avec amertume.

Sauveront-elles aussi mon vieux père? Ressusciteront-elles ma mère et mon mari? Ne parlez pas ainsi, Monsieur, je vous le répète, je n'existe plus... (Avec une voix plus douce.) Pensez plutôt à vous-même qui êtes si jeune, si plein de vie et de génie, qui voulez vivre et qui vivrez. (Elle le calme en lui prenant les mains; puis, d'une voix caressante.) Répondez-moi donc, vous ne m'avez pas encore parlé de vous; comment vous trouvez-vous?

LE JEUNE HOMME, avec un sourire triste.

Toujours plus tranquille.

LA COMTESSE.

Que je suis fière de vous avoir calmé, car c'est moi,

n'est-ce pas? qui vous ai calmé. Vous souvient-il du premier jour où je vous vis, l'air enflammé, tonner d'ardentes imprécations contre nos bourreaux? Savez-vous que vous me fîtes peur?

LE JEUNE HOMME.

J'avais tort, je l'ai bien compris à votre entrée dans vos longs vêtements de deuil. J'ai cru voir le génie du martyre qui venait humilier ma colère.

LA COMTESSE, à demi-voix.

Il y a pourtant des colères vengeresses

LE JEUNE HOMME, s'exaltant.

Ah! ne me le dites pas, Sylvia. Je sens bouillonner en moi de longs flots de haine, et c'est vous seule qui les empêchez de déborder, vous pourtant dont ils voudraient la mort!... Je ne pourrais donc pas les pétrir dans leur fange, les marquer d'un fer rouge, leur cracher au visage, ces assassins! ces lâches!

LA COMTESSE.

Par pitié, calmez-vous!

LE JEUNE HOMME.

Est-il donc défendu de maudire l'infamie? Suis-je au-dessus de la nature humaine? Et que dis-je de moi? ne les maudissez-vous pas de même? Ne vous ont-ils pas tuée, vous aussi, Silvia, dans votre mari, dans votre mère, dans votre père qui va monter sur l'échafaud avec ses cheveux blancs...

LA COMTESSE, se tordant les mains.

Ah! ne me parlez pas ainsi, vous êtes trop cruel!... Oubliez-vous la promesse que vous m'avez faite? Hélas! le roi n'a-t-il pas pardonné à ses bourreaux?

LE JEUNE HOMME.

Le roi porte malheur à qui l'approche; tous ceux qui l'ont défendu devant la Convention sont morts ou proscrits; je suis le dernier.

LA COMTESSE.

Mais non; vous ne pouvez pas mourir; vous êtes trop jeune, trop beau et trop grand! On ne tue pas les cygnes, même en temps de révolution.

LE JEUNE HOMME.

Que m'importe à présent? Moi aussi j'ai hurlé de haine et sangloté d'angoisse; je me suis débattu sous l'horrible vision du couteau sanglant et j'ai pleuré comme femme... Maintenant mon désespoir est paisible, j'attends la mort sans la désirer ni la craindre...

LA COMTESSE, à demi-voix.

Rien ne vous attache à la vie?

LE JEUNE HOMME.

Non.

LA COMTESSE.

Votre frère?

LE JEUNE HOMME.

Il ne peut rien pour moi.

LA COMTESSE, à demi-voix.

N'aimez-vous ici-bas personne?

LE JEUNE HOMME, bouleversé.

Ah! Silvia, s'il m'étais permis, si quelqu'un voulait m'aimer comme je l'aime! Je ne veux pas y penser car j'en mourrais!... Dieu! que ce serait doux, vivre ensemble, tous deux seuls, loin de ces prisons, loin de ces échafauds, loin de ces mares de sang, dans un désert

quelconque, bois, montagnes, grèves... Vivre avec...

LA COMTESSE.

Monsieur...

LE JEUNE HOMME, *avec un cri déchirant.*

Silvia!

LA COMTESSE, *pâle, fermant les yeux.*

Je suis veuve, je ne m'appartiens pas, et les chariots vont venir.

LE JEUNE HOMME.

Et pourtant, jamais amour plus pur ni plus chaste ne m'a embrasé l'âme! Votre seul regard a dissipé les ombres légères qui voltigeaient dans mon esprit; elles s'effacent toutes devant votre beauté radieuse! Ah! vous pourrais-je seulement nommer dans mes vers, vous que je respecte conme une sainte, et qui me faites trembler comme une déesse!... Silvia, Silvia! ne m'entendez-vous pas? Et que nous importe la mort? je vous aime, Silvia, je vous aime!

LA COMTESSE, *d'une voix altérée.*

Je ne m'appartiens plus. J'ai épousé à dix-sept ans celui que j'aimais déjà, comme une enfant, si vous voulez; je l'ai tant aimé que je l'ai forcé à m'aimer à son tour... Je l'ai accompagné partout, et je n'ai qu'un seul regret, celui de n'être pas morte avec lui... Non, laissez-moi, par pitié! Je ne m'appartiens plus et les chariots vont venir!

LE JEUNE HOMME.

Ah! ne parlez pas ainsi, vous me feriez mourir de désespoir! (*Bruit de pas au dehors.*) Dieu! ces bruits de pas, était-ce un pressentiment de l'horrible?... Silvia! (*Il l'entoure de ses bras et l'entraîne dans un coin de la prison.*)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, UN GUICHETIER, NOUVEAUX PRISONNIERS (DEUX JEUNES, UN AGÉ), puis HULLIN, puis TOUS LES AUTRES PRISONNIERS.

LE GUICHETIER.

Par ici les nouveaux! les faux-frères avec les aristocrates, vous pourrez vous embrasser tous! Allons, la Veuve ne manquera d'amants!

PREMIER JEUNE HOMME, exalté, le front en arrière.

Tais-toi, infâme! Nous sommes représentants du peuple! Attenter à nos personnes, c'est violer la majesté populaire! Paris se soulèvera pour nous délivrer, sinon les départements détruiront Paris! Tremblez, tyrans qui croyez nous avoir vaincus!

LE GUICHETIER, refermant la porte.

Je la connais ta chanson, canaille de fédéraliste!

LE PRISONNIER PLUS AGÉ, avec une rage sombre.

Pris, pris sottement, stupidement. comme un lion dans un piège à rat! Moi, le grand révolutionnaire, le combattant de la première heure, le fléau des Feuillants et des Girondins! Comment donc ont-ils osé toucher à moi, ces assassins? J'ai trop compté sur leur lâcheté. Triple idiot que j'étais. C'est Hullin qui m'a perdu. J'avais confiance en lui, et il m'a trahi. C'était le bras de Robespierre, dans l'ombre. Le scélérat! il est digne de complèter l'infernal quadrille.

SECOND JEUNE HOMME, rêvant, les yeux au ciel.

Ah! mon ami, de quel songe nous réveillons-nous! Elle était si belle la France que nous commencions à bâtir, la vertu et la fraternité en bas, la victoire en haut! C'est le bonheur de l'humanité qui meurt avec nous! Comme nous aurions régénéré ce monde vieilli! (Avec désespoir.) Mais, il est impossible qu'on nous laisse mourir ainsi! C'est nous qui avons fait la Révolution, créé la République, voté la mort du Tyran! D'ailleurs, nous parlerons! Si Vergniaud a été condamné, c'est qu'il n'a pas voulu se défendre!

PREMIER JEUNE HOMME.

Oh! oui, nous parlerons.

LE PRISONNIER, haussant ses larges épaules.

Pauvres fous, qui ne savent que bavarder quand il aurait fallu agir!... Agir? A quoi cela m'a-t-il servi? Qui m'aurait dit, au 31 Mai, que je les retrouverais ici, ces deux là!... Et autrefois! autrefois! Décidément, il vaut mieux être pêcheur que gouverner les hommes!

LE GUICHETIER, poussant un nouveau prisonnier.

Entre donc, sacré trembleur! tu seras en pays de connaissances! Un de plus et un gros! entre donc, gredin!

PREMIER JEUNE HOMME, avec un cri de joie.

Hullin, lui!... Mais, alors, c'est le salut: on va venir nous délivrer! Robespierre est renversé! Mais réponds donc, misérable!

LE NOUVEAU VENU, bégayant de terreur.

Non! Non!... Par bonheur, car il me sauvera!... certainement il y a eu erreur, il ne sait pas, lui... C'est Saint-Just qui m'a fait arrêter... C'est lui qui t'a deman-

dé ma tête, Robespierre, mais il te trahit... tandis que moi... je t'aime... Grâce, Robespierre!... C'est moi qui t'ai livré tes ennemis; pour toi j'ai trahi... (Apercevant le prisonnier plus âgé.) Ciel! lui!... avec lui!...

LE PRISONNIER, détournant la tête avec mépris.

Quel beau soleil il faisait, le matin, sur les prés verts!... Je m'étais enfui, loin d'eux tous, et j'étais si heureux avec ma femme et mes enfants!... Comme l'air était doux! comme les fleurs sentaient bon!

SECOND JEUNE HOMME.

Nous mourrons pour la justice! Nous sommes le Droit. Nous avons combattu le fanatisme et la tyrannie. Nous sommes la Vertu, et nous périssons sous les coups des scélérats et des intrigants!

PREMIER JEUNE HOMME, à Hullin.

Arrière, misérable, ne nous souille pas de ton contact! nous sommes purs et nous voulons mourir purs; la vertu ne doit rien avoir de commun avec le vice! Arrière, te dis-je!

LE PRISONNIER.

Pauvres fous qui ont eu mes ruts sans avoir mes reins!... Moi aussi, j'ai voté comme eux l'établissement du tribunal révolutionnaire, j'en demande pardon à Dieu et aux hommes. Si quelque chose absout ma mémoire, ce sera ma mort. C'est parce que je voulais arrêter la Terreur que Robespierre me tue!... D'ailleurs, j'ai bien joui, bien riboté, bien caressé les filles... Allons dormir.

LE JEUNE HOMME, les regardant de loin.

Quel est ce groupe d'hommes qui se jettent des regards furieux? Est-ce une illusion? J'ai vu passer ces figures

sinistres dans le tourbillon de l'émeute!... Ce sont les hommes de l'échafaud!... Mais alors, les nôtres sont vainqueurs, Robespierre est renversé. (Au dehors.) Allez, mes amis, allez dire à tous que nous sommes sauvés, qu'ils viennent voir leurs bourreaux d'hier... Silvia, Silvia, nous sommes sauvés!... (S'approchant.) Je le reconnais bien celui-là : Hullin, un des plus sanguinaires limiers du Comité de Salut public. (Regardant le prisonnier plus âgé.) Et lui! lui!

LE PRISONNIER.

Que voulez-vous, Monsieur?

LE JEUNE HOMME.

Ne craignez rien de moi, Messieurs, vous êtes vaincus, et nous ne dansons pas autour de l'échafaud; vos mains sont rouges de sang, mais nous ne devancerons pas la vengeance divine... Seulement, parlez-nous, dites-nous comment on a renversé Robespierre, si ses autres complices sont aussi vaincus, si les prisons vont s'ouvrir, pourquoi enfin nous sommes encore ici quand vous y êtes, vous... Répondez-donc!...

PREMIER JEUNE HOMME.

Non, citoyen, l'infâme Robespierre est encore tyran, et c'est sur son ordre que nous sommes ici.

LE NOUVEAU VENU, bégayant.

Non, pas lui!... Il est bon, lui!... C'est Saint-Just...

LE JEUNE HOMME, avec angoisse.

Mais c'est impsssible, Messieurs, citoyens... Robespierre devait être renversé. Hier les chariots ne sont pas venus, aujourd'hui le peuple se soulève. Vous étiez marqués pour la vengeance nationale... Si vous êtes ici, c'est que Robespierre est perdu.

LE PRISONNIER, avec amertume.

L'espoir est, paraît-il, tenace ici!... Écoutez, Monsieur. (On entend un roulement sourd.) N'est-ce pas les chariots?

LA COMTESSE, affolée, se jetant dans les bras du jeune homme.

Ah! que me disiez-vous que nous étions sauvés!... L'avez-vous entendu l'horrible roulement! Ah! je l'ai bien reconnu! ce sont eux, ce sont eux!...

LE JEUNE HOMME.

Ne craignez rien Silvia, ce n'est pas nous qu'ils viennont chercher, ce sont ces hommes, nos bourreaux...

LA COMTESSE.

Oh! non, c'est bien nous, c'est bien notre funèbre cortège!...

LE JEUNE HOMME.

Vous pleurez.

LA COMTESSE, sanglotant.

Oui, j'ai peur! Sauvez moi, j'ai peur! j'ai peur! Nous allons y monter aujourd'hui! Oh! les lourdes charrettes qui débouchent de la porte sombre, cette foule hurlante qui éclate en cris de mort, là-bas l'échafaud qui grandit, qui grandit, je le vois!... Ah! sauvez-moi!

LE JEUNE HOMME.

Puissance du ciel! tout est perdu!

LA COMTESSE, affolée.

Là, là, sur la place, tous ensembles... Dans dix, ce sera mon tour : un, deux, trois, quatre, cinq... Oh, non! non! non! Je ne veux pas! Je ne veux pas mourir encore!

LE JEUNE HOMME.

Au secours, au secours, mes amis, guichetier de mal-

heur! Silvia, ne m'ôtez pas tout courage; j'en ai besoin pour nous deux...

LA COMTESSE.

Mourir! Mourir! Ce n'est pas possible, je suis trop jeune, quel mal ai-je fait, quel crime?... Ils m'ont déjà pris mon mari, mon enfant, ma mère, ils ne peuvent pas me prendre, moi! On ne tue pas les femmes... Ah! vous me sauverez, vous êtes courageux, vous êtes puissant, vous avez un frère à la Convention, vous me sauverez! Je ne veux pas mourir encore! pas encore!

LE JEUNE HOMME.

De grâce, Silvia, essuyez vos larmes... Voici votre père qui vient, il ne pleure pas; ni votre amie, elle sourit au contraire.

(Les prisonniers se répandent sur la scène.)

SILVIA, tombant entre les bras du Maréchal.

Ah! mon père.

LE MARÉCHAL, l'embrassant.

Ma fille!

LE COMMANDEUR, avec angoisse.

Nous venons d'entendre rouler les chariots, juste quand on parlait de délivrance. Est-ce un raffinement de cruauté?

UNE FEMME.

On monte l'escalier! les voici!

(La grande porte s'ouvre, un commissaire entre, ivre, mais assez solide; les guichetiers le suivent, soldats, sectionnaires, hommes à piques. Les prisonniers occupent le devant de la scène et forment divers groupes.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, UN COMMISSAIRE, GUICHETIERS, SOLDATS, SECTIONNAIRES.

LE COMMISSAIRE.

Attention, les aristocrates!... Voici l'heure de la danse! Nous allons voir ceux qui ont gagné à la loterie de Sainte-Guillotine!... Eh! citoyen guichetier, où as tu mis la liste?

LE GUICHETIER.

C'est toi qui la tiens, citoyen commissaire, là dans tes papiers.

LE COMMISSAIRE, voyant les nouveaux prisonniers.

Oh! oh! il y a aussi des fédéralistes et des modérantistes! la ménagerie est complète. Patience, canailles, votre tour viendra, à vous aussi... (Aux autres prisonniers.) Ah! les agneaux, on a oublié la fournée d'hier, tant mieux elle sera double aujourd'hui! Nous en avons déjà soixante cinq, il nous en faut encore dix dans ce pavillon. Approchez, les dix!... (Avec un rire épais.) Ah! si personne n'a de goût, je vais faire l'appel!

CINCINNATUS, s'approchant du Maréchal.

Ne craignez rien pour Madame la Comtesse... lad éclaration de grossesse a pu arriver à temps; c'est moi-même qui l'ai remise hier au président du tribunal révolutionnaire.

LE MARÉCHAL, bas.

Merci, mon enfant, je te bénis.

LE COMMISSAIRE.

Allons, en place! Tiens, Cincinnatus, fais l'appel, toi qui remues tant et qui y vois!

CINCINNATUS.

Excuse-moi, citoyen Commissaire, je ne sais pas lire.

LE COMMISSAIRE.

Tonnerre de Dieu! tu as tort! Voyons cette liste!... Ce n'est pas que ce soit bien écrit, sacrebleu, non, tout ça danse! Voyons : (Lisant.) Numéro un : Louise-Adélaïde-Marie Leblanc, ci-devant princesse de Chinian. Où donc est-elle, cette gueuse?

LA PRINCESSE, souriant.

Voici mes gens qui m'avertissent que mon carosse est avancé... Adieu, mes amis, adieu! (Elle embrasse ses voisines.)

LE COMMISSAIRE.

Allons, allons, vos têtes auront le temps de s'embrasser dans le panier! (Lisant.) Numéro deux : Jean-Étienne-Jacques Pons, épicier. Tiens, un aristocrate déguisé.

PONS, d'une voix fière.

Non, Monsieur, un honnête homme!

LA PRINCESSE, à Pons.

Venez, Monsieur, vous êtes digne de nous et j'aurai l'honneur de vous demander le bras pour descendre de la charrette.

PONS, s'inclinant.

Madame, tout l'honneur sera pour moi.

LE COMMISSAIRE, lisant.

Antoine-Mathieu du Harlay, ex-Président du Parlement, ci-devant Ministre du tyran.

LE CHANCELIER, se levant en hâte.

Me voici, Monsieur, me voici. (Il fait un faux-pas.) Mauvais présage; un Romain rentrerait chez lui. (Au commissaire qui le regarde hébété.) Dépêche-toi, misérable, au lieu de prolonger leur supplice!

LE COMMISSAIRE, avec un ahurissement furieux.

Tais-toi, canaille d'aristocrate! (Lisant.) Henriette-Victoire-Jeanne Darnaud, ci-devant duchesse douairière de Melgueil.

UN PRISONNIER, à demi voix.

Dieu! elle est sourde! comment faire?

LE COMMISSAIRE, ricanant.

Ah! ah! elle a conspiré sourdement; attendez, je vais l'avertir moi.

(On l'arrête et les prisonniers font signe à la Douairière.)

LA DOUAIRIÈRE, se levant.

Mon Dieu! pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.

LE COMMISSAIRE, lisant.

Émile-Joseph-Louis Séguier, ci-devant conseiller au Parlement de Paris.

LE CONSEILLER.

Moi?... Moi?... (Il hausse les épaules.) Allons! je serai fier de mourir à vos côtés, Monsieur le Président.

LE COMMISSAIRE.

Pas fini! Sacrebleu, que c'est mal écrit! (Lisant.) César-

Louis-Léopold ci devant Marquis de Cambefort, ex-Maréchal de Capet.

LE MARÉCHAL.

Allons, plus d'incertitude.

LA COMTESSE, l'embrassant.

Mon père! mon père!

LE MARÉCHAL.

Du courage, ma fille!

LE COMMISSAIRE.

Avance donc, jean-foutre, as-tu peur?

LE MARÉCHAL, se redressant.

A quatorze ans, j'ai monté à l'assaut pour mon roi, à quatre vingts ans je monterai bien à l'échafaud pour mon Dieu!

LE COMMISSAIRE, démonté.

Ta, ta, ta... où en suis-je de ma liste? (Lisant.) Louis-Arthur-Étienne de Foligny, ex-Commandeur du ci-devant ordre de Malte.

LE COMMANDEUR, à voix calme devant le commissaire.

Vive le roi!

COMMISSAIRE, furieux.

Attends un peu, traître, canaille, scélérat, tu y passeras le premier, toi, avant les autres!... Hélène-Frédérique-Hortense de Foligny, femme Sumène... C'est ta fille, vieil aristocrate, crie-lui donc: Vive le roi, à elle aussi!

HORTENSE.

Adieu, mes amis, Silvia, mon cher mari, adieu!... Ne craignez-rien, mon bon oncle, je me serrerai tant

contre vous, qui êtes si honnête homme, que Dieu me laissera passer malgré mes péchés.

LE BARON, s'avançant avec douleur.

Poursuis donc, misérable, mon nom à moi, mon nom! Je suis le Baron de Sumène

LE COMMISSAIRE.

Tais-toi, citoyen, tu n'y es pas! Chacun son tour!... Ah! le dernier : Robert-François-Agénor Planier, ex-noble, ci-devant Baron de Sumène. Ah! si, tu y es. Allons, en route!

LE BARON, embrassant sa femme.

Mon Hortense!

LE MARÉCHAL.

Ne pleure pas, ma fille, et vis. (Au jeune homme.) Vous êtes un noble cœur, Monsieur, je vous confie Silvia et vous bénis tous deux.

SILVIA, brisée.

Mon père...

LE COMMISSAIRE.

Allons, en route! la fournée est complète, les dix y sont. A demain, les agneaux!

(Ils sortent.)

SILVIA.

Mon pauvre père!... Ah mourir! mourir, moi aussi!

LE JEUNE HOMME.

Dieu! ce rêve auquel je n'osais croire, il va se réaliser peut-être, si Robespierre tombe demain!... Le bonheur!

SILVIA.

Vous êtes noble et généreux, mais vous ne pourrez jamais me rendre le bonheur.

LE JEUNE HOMME.

Ne le croyez pas, Silvia; la tristesse avec le temps s'envole; nous sommes jeunes; l'avenir est à nous! Je vous aimerai tant!... Et vous aussi m'aimerez, Silvia, puisque ce sont ses dernières volontés.

SILVIA.

Mon père!

LE COMMISSAIRE, rentrant.

Tonnerre de Dieu! il m'en manque un, je n'en avais que neuf! Attention! les agneaux. C'est le diable pour retrouver le nom sauté; ce doit être le sixième ou le septième... Sacrebleu! je crois que je n'y vois plus... Lis-donc, Cincinnatus, là, le septième?

CINCINNATUS, bas.

Grand Dieu! Elle!

LE JEUNE HOMME.

Qu'a-t-il donc ce guichetier, il ne sait pas lire, lui non plus?... Donne ce papier. Et parbleu, oui, c'est mon nom, et toutes mes qualités : écrivain et gazetier, homme de lettres. (Il déchire la liste.) Allons, ton compte y est cette fois, citoyen commissaire!

SILVIA.

Hélas!

LE JEUNE HOMME, l'embrassant.

Silvia!... Notre baiser de noces!...

(Silvia tombe évanouie; le jeune homme sort avec le commissaire.)

Achevé d'imprimer par Edmond Girard

le 12 septembre 1893.

Nos éditions

E. [illegible]. Ne[illegible]ar. — 1re édition, in-folio [illegible], tirée à [illegible] ex. à grandes marges, numérotés et signés, accompagnés d'une page autographe extraite du manuscrit de l'auteur et d'une miniature en couleurs d'Andhré des Gachons.

2 japon impérial et 3 chine (hors commerce)

25 hollande Van Gelder	9 fr.
70 japon français	6 fr.
20 papier fort teinté	3 fr.
2me édition, in-16 [illegible], pap. fort teinté	1 fr.

Exposons ici que, par [illegible] presque sans [illegible] dans l'histoire [illegible], l'ouvrage que nous publions [illegible] tout entier imprimé de la main de l'auteur, le poète Edmond [illegible] s'étant [illegible] typographe afin de ne laisser à [illegible] un mercenaire le soin de la [illegible] de ses œuvres.

J. [illegible]. Prestiges. — 1re édition, in-8° écu, tirée à 195 ex., dont [illegible] de luxe, numérotés.

2 japon impérial (hors commerce)

3 vélin	25 fr.
13 japon français vert-clair	10 fr.
27 vergé des Vosges	[illegible] fr.
150 papier [illegible] teinté	[illegible] fr.

[illegible] Édition in-[illegible], [illegible] [illegible] ...

[illegible] (... [illegible] numérotés) :

[illegible] Vosges [illegible] 10 fr.

[illegible] papier [illegible] 5 fr.

[illegible], pour le [illegible] vol. in-8° [illegible] accompagné [illegible] Alexandre Séon. — [illegible] édition [illegible] [illegible], dont [illegible] numérotés et signés :

[illegible] papier impérial [illegible]

[illegible] des Vosges [illegible] fr.

[illegible] papier fort [illegible] [illegible] fr.

[illegible], Vieux Saxe. — [illegible] édition, in-[illegible] [illegible] dont [illegible] de luxe, numérotés et signés, orné d'un frontispice en couleurs d'Anthré des Gach[illegible] [illegible] d'une couverture ornée et de médaillons [illegible] [illegible] Gillet.

[illegible] papier impérial [illegible] fr.

[illegible] papier français gris-souris [illegible]

[illegible] papier polychrome [illegible]

[illegible] papier bleu mourant Pompadour [illegible]

[illegible] papier rose las de Sèvres pâte tendre [illegible]

[illegible] papier cuisse de nymphe émue [illegible]

[illegible] papier vert pâle Dauphin [illegible] fr.

[illegible] ex. papier fort teinté [illegible]

[illegible] d'A[illegible], revue [illegible] d'art et de [illegible] paraissant [illegible] février 1880, par [illegible] [illegible] pages, [illegible] fin de l'année 2 beaux volumes [illegible]. — 3 vol. parus.

Abonnement : France, [illegible] fr.; Étranger, [illegible] fr. [illegible] [illegible] l'Orne.

[illegible]